

Marguerite Whissell Tregonning

# REGARD SUR LE PASSÉ



SUDBURY  
1883-1983

**REGARD  
SUR  
LE  
PASSÉ**



Photo de l'auteur à l'âge de 18 mois

## AVANT PROPOS

Certains faits de l'histoire de la ville de Sudbury, contenus dans ce volume, ont été tirés des sources suivantes: la Société Historique du Nouvel Ontario, des conversations avec des pionniers, des descendants de famille pionnières et d'extraits de mes mémoires d'enfance.

J'éprouve une gratitude toute spéciale envers le Rév. Père Hector-L. Bertrand, s.j., et ses collaborateurs, les employés du journal LE VOYAGEUR qui se sont entièrement dépensés à la mise en pages et à l'impression de ce livre.

Un chaleureux merci à tous ces gens qui ont bien voulu m'accueillir dans leur demeure pour feuilleter avec moi des albums de photos, des découpures de journaux et ont voulu partager leurs souvenirs avec la population de la ville de Sudbury.

Je dois aussi une dette de reconnaissance aux Dames du Club du Rosaire qui, en plus d'un don monétaire, m'ont aidée à obtenir un octroi de Wintario afin de présenter ce texte en gros caractères afin que les personnes âgées puissent en bénéficier.

"Regard sur le passé" est offert à la population canadienne française de Sudbury et des environs en commémoration du centenaire de notre ville et est vendu à but non lucratif.

### **Remarque:**

LE VOYAGEUR est responsable de l'impression seulement.

Les photos, parfois très anciennes et souvent tirées de vieux journaux n'ont pas toujours la qualité désirée.

**LE VOYAGEUR**

Maquette de la couverture

Michel H. Fex

Droit d'auteur - Hull Québec,

23 décembre 1981 - 222906

Droit d'auteur: L'auteur

Ce volume est le résultat d'un oeuvre à but non lucratif parrainée par les Dames du Club du Rosaire.



**Marguerite Whissell Tregonning**



# INTRODUCTION

À l'occasion du centenaire de notre ville, retournons aux premiers temps de l'histoire de Sudbury, au développement graduel de ses fonctions et à l'établissement des Sudburois qui nous ont précédés...

L'histoire géologique de la région est tout à fait exceptionnelle. Sudbury recèle en effet les anciennes roches du bouclier où sont cachées les clés de l'origine des continents et l'histoire même de notre planète. Grâce à l'étude géologique des roches trouvées dans le bassin de Sudbury, la dernière équipe d'astronautes Apollo a établi, avant de s'envoler pour la lune, une ressemblance certaine entre les roches de notre région et celles découvertes jadis sur la lune. Nous savons ainsi que le bassin de Sudbury, entouré d'une chaîne de montagnes appelée "Nickel Belt", a été il y a environ deux millions d'années témoin d'une explosion titanesque, dont les restes témoignent encore aujourd'hui. Un cratère formé par une météorite se trouve recouvert par les eaux profondes du lac Wahnapiatae

Ainsi pendant des mille et des mille années Dieu s'est reposé, attendant le moment propice pour diriger des arpenteurs, des ingénieurs, des bûcherons et des missionnaires vers le Nord Ontarien.

Il a fallu que Sir John A. Macdonald fasse une promesse aux provinces de l'ouest et à la Colombie Britannique, jointe à la Confédération en 1871, avant que se réalise la destinée de Sudbury. Il leur avait en effet promis d'unir, au moyen d'un chemin de fer, l'ouest canadien à l'est canadien, dans les dix années suivant leur adhésion aux autres provinces du Canada.

En 1882, les ingénieurs ont décidé que la route transcontinentale passerait à cent milles à l'ouest de Callender. En 1883, le Pacifique Canadien a envoyé des bûcherons établir des dessertes aux endroits où les directeurs de la compagnie plaçaient des entrepôts d'outils et de vivres, en particulier des usines pour la réparation des machines. La ville de Sudbury a ainsi reçu le jour, sous la forme originelle d'une station à laquelle d'autres dessertes étaient rattachées.

Au mois de mars 1883, les premiers camps de bûcherons ont été construits en hâte à travers les souches, la boue et les collines. Si à cette époque le village de Sudbury bouillonnait d'une activité incessante, aucune installation permanente ne s'y trouvait encore et la région pouvait difficilement être qualifiée d'attrayante. Les maisons faites de billots étaient en effet entourées de débris laissés lors de la construction, tandis que les rues, constituées de simple poussière ou de boue, n'étaient guère passantes. Les marécages des alen-





Avec la voie ferrée naît Sudbury. Pas de meilleure place pour ces jolies demoiselles de prendre une photo. C'était tout un événement que d'aller conduire une amie à la gare.

tours offraient en outre aux maringouins un nid des plus appréciés et les ruisseaux Nolin et Junction contribuaient à l'abondance des mouches noires. Sudbury, il faut l'admettre, n'était pas exactement le lieu de résidence rêvé.

Au mois de novembre 1883, cependant, le moulin à scie Leach & Brown, opérant à la machine à vapeur, a été installé près du lac Minnow. Des voitures tirées par de lourds chevaux de charge se sont mis à transporter la planche pour bâtir le village. Environ au même temps, un engin s'avance prudemment sur le pont de charpente qui croisait le ruisseau Junction, tirant un cargo de dormants devant servir à la construction de la voie ferrée.

On s'est ensuite intéressé au défrichement des rues. Elles ont été tracées, du Nord au Sud, empruntant le nom d'un gouverneur général de ce temps, tandis que les rues établies de l'Est à l'Ouest ont été nommées selon le nom d'arbres divers. Les rues Durham et Elm constituaient, en ce temps, les artères principales. On y trouvait des bâtisses où venaient s'abriter les forgerons, selliers, charpentiers, etc... Dans un magasin général installé sur l'une de ces rues se trouvait un magasin général dans lequel on a mis en opération un bureau

pour les commis, les comptables et l'opérateur de télégraphe. On s'est même préoccupé d'y aménager un bureau de poste, ce qui était tout de même bien pensé. En outre, une grande maison de pension a été construite à l'intention des employés. Les dignitaires du village ont choisi de demeurer sur la colline située à l'ouest de la voie ferrée, sur la rue Elm. Quelques années plus tard sont venus s'ajouter à ce prestigieux endroit, l'hôpital, la prison et le Bureau des registres.

La deuxième année de l'histoire du village de Sudbury s'est passée sans qu'aucun changement important ne vienne étonner les habitants du lieu, mais à la fin de l'année 1884, le ministère des missionnaires auprès des ouvriers est devenu extrêmement pénible. Le Premier surintendant général, un Anglais d'Angleterre, avait par le passé surtout employé des Canadiens français de la province de Québec, ce qui avait semé la bonne entente parmi les travailleurs. Le deuxième surintendant, toutefois, est venu mêler ces travailleurs à des Européens de toutes nationalités. Le bon esprit des ouvriers a alors fait place à un sourd mécontentement suivi d'une espèce de révolte, que des troupes, appelées pour le rétablissement de l'ordre, ont réussi à dissiper.

Avec l'ouverture en automne 1885 du chemin de fer commercial les choses se sont rapidement améliorées. Aussi Sudbury n'a-t-elle jamais connu le fol engouement du "boom" qui ruine parfois tant de familles. Son accroissement s'est avéré constant et régulier, vide des soubresauts souvent associés à une prospérité factice.

Le 14 novembre 1885, le premier train régulier se dirigeant dans l'ouest du Canada a traversé Sudbury, après avoir quitté Montréal la veille avec une quinzaine de passagers en route pour Winnipeg. Cet événement a marqué le début de la circulation régulière des trains.

Finalement, en 1895 et 1896, ont été effectués des travaux d'aqueduc et d'égout. L'installation d'un pouvoir électrique pour l'éclairage des bâtisses et des rues s'en est suivie et de grands hôtels ont été érigés pour l'accommodement des voyageurs. La vie campagnarde a ainsi fait place à la vie urbaine.

À la fin du siècle, déjà, de nombreuses familles canadiennes françaises habitaient Sudbury. Les bâtisses temporaires avaient graduellement été remplacées par des édifices plus confortables et luxueux. Sudbury, centre cosmopolite, se développait à un rythme normal dans une harmonie qui encore aujourd'hui caractérise, selon de nombreux étrangers, les habitants de cette ville.



# LE NOUVEL-ONTARIO

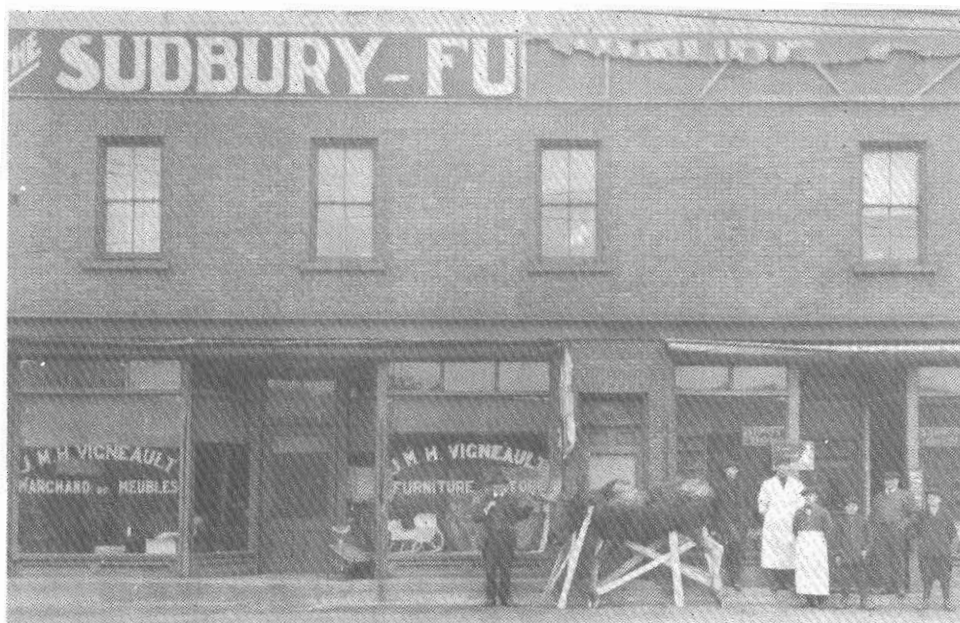
Le Nouvel-Ontario est la partie sud-est de l'Ontario Nord, comprise entre la Rivière des Français, la baie Georgienne et l'extrémité est du lac Supérieur.

Dès 1881, le Nouvel-Ontario accueillait de nombreux colons canadiens français, pour la plupart originaires du Québec, principalement des petites paroisses longeant le bas des Laurentides où les terres sont rocheuses. Ces colons ont apporté avec eux des trésors que d'autres nous envient; ils ont conservé jalousement l'héritage culturel légué par leurs ancêtres. Ils nous ont communiqué leur culture par leurs fêtes nationales, leurs chansons à répondre et leurs conversations au coin du feu. Les vieillards avaient une place vénérable dans les foyers, ils remplaçaient les journaux et les livres en transmettant, grâce à une mémoire prodigieuse, des récits captivants où le passé revivait. Ils racontaient avec amour des contes de fées, de géants à qui ils attribuaient des pouvoirs surnaturels; les petits-enfants et même les plus grands passaient des veillées à les écouter. Ils parlaient beaucoup de leurs ancêtres et tout bonnement ils ont créé un folklore franco-ontarien d'une grande richesse.

La radio n'étant pas encore découverte, il y avait peu de représentations ou de concerts. Les veillées de danses où on dansait surtout des quadrilles au son du violon étaient très populaires. Pour agrémente les soirées, les invités se groupaient auprès des pianos, qui régnaient dans les salons, et ils chantaient des chansons à répondre et des mélodies telles que: La Berceuse de Jocelyn, Les flots bleus, L'anneau d'or, Ange de mon berceau, etc. D'autres jouaient aux cartes: le "euchre" et le "500" étaient en vogue pour les gens qui voulaient se détendre dans la concentration. La "Vieille" ou la "Dame de Pique" se jouait en famille, lorsque les joueurs désiraient s'amuser en se laissant conduire par la chance ou le mauvais sort.

Après avoir fêté pieusement la fête de Noël, tous se réjouissaient au jour de l'An. Le matin, le père, roi de son foyer, bénissait ses enfants. C'était le temps des excès, des intempérances, des surabondances, mais pour les petits c'était le jour des étrennes où Jésus venait remplir leurs bas. Tout le monde était en fête, c'était un souper de famille, une danse chez l'oncle Jean-Baptiste où tous les voisins étaient les bienvenus. Les festivités pouvaient se prolonger jusqu'à la chandeleur (2 février).

Le 24 juin, c'était la fête de la Saint-Jean-Baptiste, patron des Canadiens français. Cette fête commençait par une procession ressemblant beaucoup à la parade du Père Noël de nos jours, mais



Un bel animal assez pesant pour en garder le souvenir par une photo. On le débitera et les employés de l'épicerie Adam et les heureux chasseurs s'en feront le partage.



Char allégorique faisant partie de la parade de la Saint-Jean Baptiste en 1910.

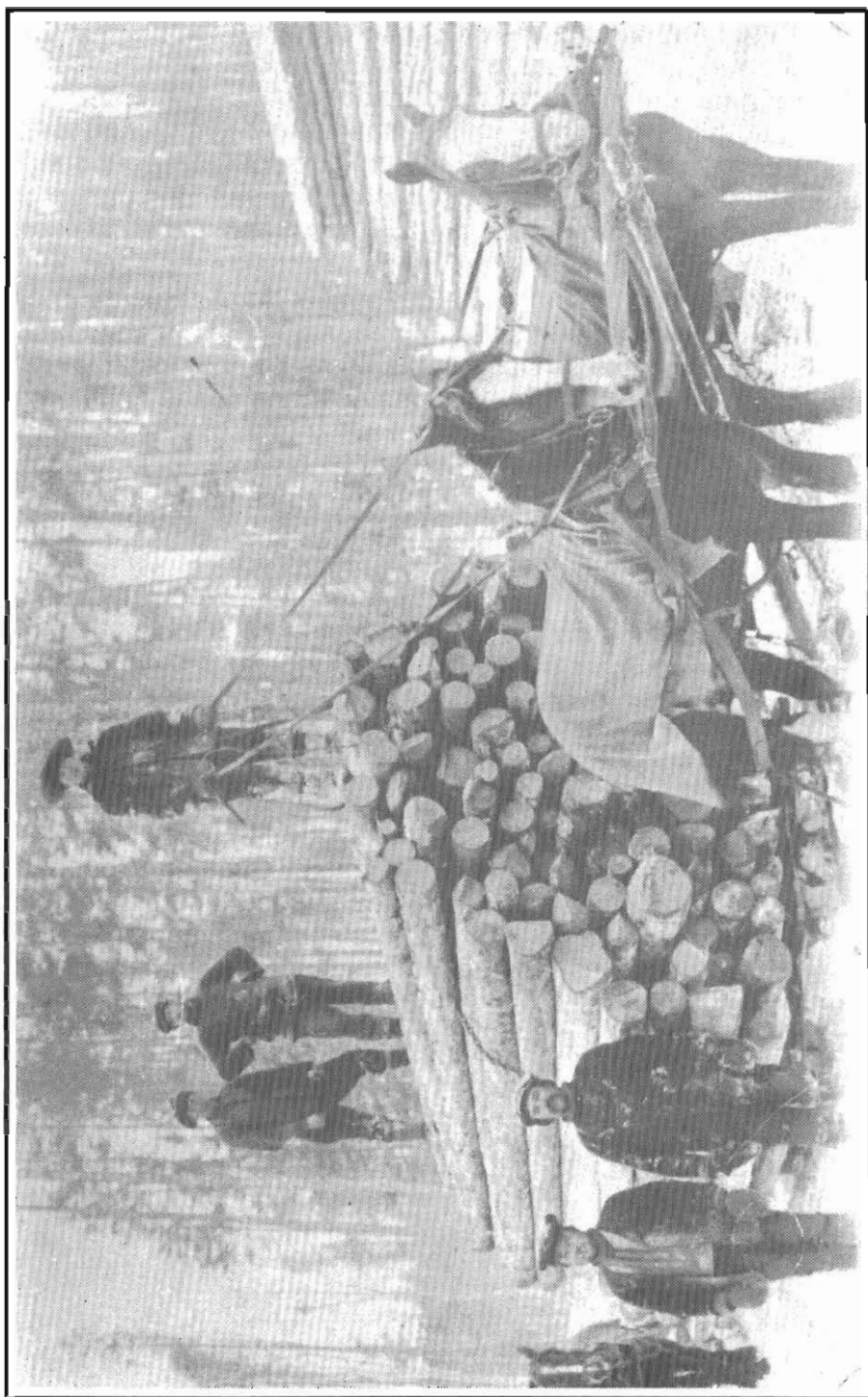
dont le Père Noël était remplacé par Saint-Jean-Baptiste, un petit garçon d'environ quatre ans, aux cheveux bouclés, tenant dans ses bras un agneau du printemps d'un blanc immaculé. Les charrettes allégoriques étaient diverses, on a même vu en défilé un fermier portant une portion de grain, suivi d'une truie dont les vingt porcelets n'étaient pas loin par derrière. Ce jour là, il y avait toujours un souper aux fèves servi en plein air, ou sous une tente, complété par un dessert offrant des tartes de toutes sortes pour apaiser les appétits aiguisés. C'était une fête de famille; les enfants, même les plus petits, étaient présents.

On fêtait aussi la fête de Dollard Des Ormeaux, tout Canadien français portait à sa boutonnière une rose de coton rouge achetée à la porte de l'église pour cinq sous.

À Sudbury, notre journal anglais publiait de long en large le récit des événements de ces jours patriotiques, et la ville devint la capitale du Nouvel-Ontario et une des premières à être reconnue une ville bilingue.

Le 10 mars 1979, on écrivait sur le journal Le Droit, que la vie culturelle des francophones est fragile à Sudbury. S'il est difficile de nier ces constatations, il reste que c'est peut-être dans le Nouvel-Ontario que l'on voit le mieux de quel dynamisme créateur sont capables les Franco-Ontariens. C'est de la fierté créatrice du Nouvel-Ontario qu'est né à Sudbury, le 8 octobre 1976, l'Institut franco-ontarien. Le réseau des écoles secondaires privées s'est changé en écoles secondaires publiques de langue française.

Jadis, les anglophones fraternisaient avec nous en ces jours de fêtes des Canadiens français; maintenant beaucoup d'entre eux croient bon d'intégrer leurs enfants à nos écoles de langue française; et pourquoi pas? Tout en restant attachés à la langue maternelle, il fait bon de pouvoir fraterniser et converser en deux, trois ou plus idiomes différents.



Camp de bûcherons 1910

## La vie des bûcherons en 1883

La plupart des bûcherons engagés au Québec sont conduits par le racoleur (1); ils partent de la gare Bonaventure à Montréal pour se rendre en Ontario. Pour les jeunes, c'est souvent leur premier voyage à l'étranger et, lorsque le train entre en gare, c'est à qui montera le premier. Ils se bousculent, se dépêchent et ayant jeté leur "pacsac" de toile sur la tablette, ils se hâtent de prendre place près de la fenêtre. Le conducteur crie d'une voix forte "all aboard". Le train s'ébranle, la cloche sonne et ces bûcherons de demain se sentent emportés vers l'inconnu.

Après avoir passé la nuit sur un banc dans des positions peu confortables, fourbus, ils arrivent le lendemain matin à Toronto. On les emmène d'une gare à l'autre pour prendre un autre convoi qui file à toute vapeur, tantôt traversant de belles terres fertiles, tantôt se retrouvant en pleine forêt, pour enfin déboucher sur la rive de la baie Georgienne où il s'arrête à Collingwood.

Les voyageurs passent quelques jours à l'hôtel, attendant le bateau. Les vieux bûcherons se pressent au bar; pour les plus jeunes, c'est leur premier verre de bière qu'ils dégustent à petites gorgées en écoutant un barbu grisonnant qui se plaît à dire: "Vous allez en manger de la misère au chantier...mais on s'habitue vite. Pourvu qu'il n'y ait pas trop de poux de corps; ça mes amis, c'est un vrai supplice! Surtout quand on sue avec nos combinaisons de laine, ils nous mangent tout rond. C'est assez pour faire sortir tout le vocabulaire de sacres et de jurons des meilleurs bûcherons. On se gratte à s'en arracher la peau. Espérons que nous aurons un bon cuisinier, au moins."

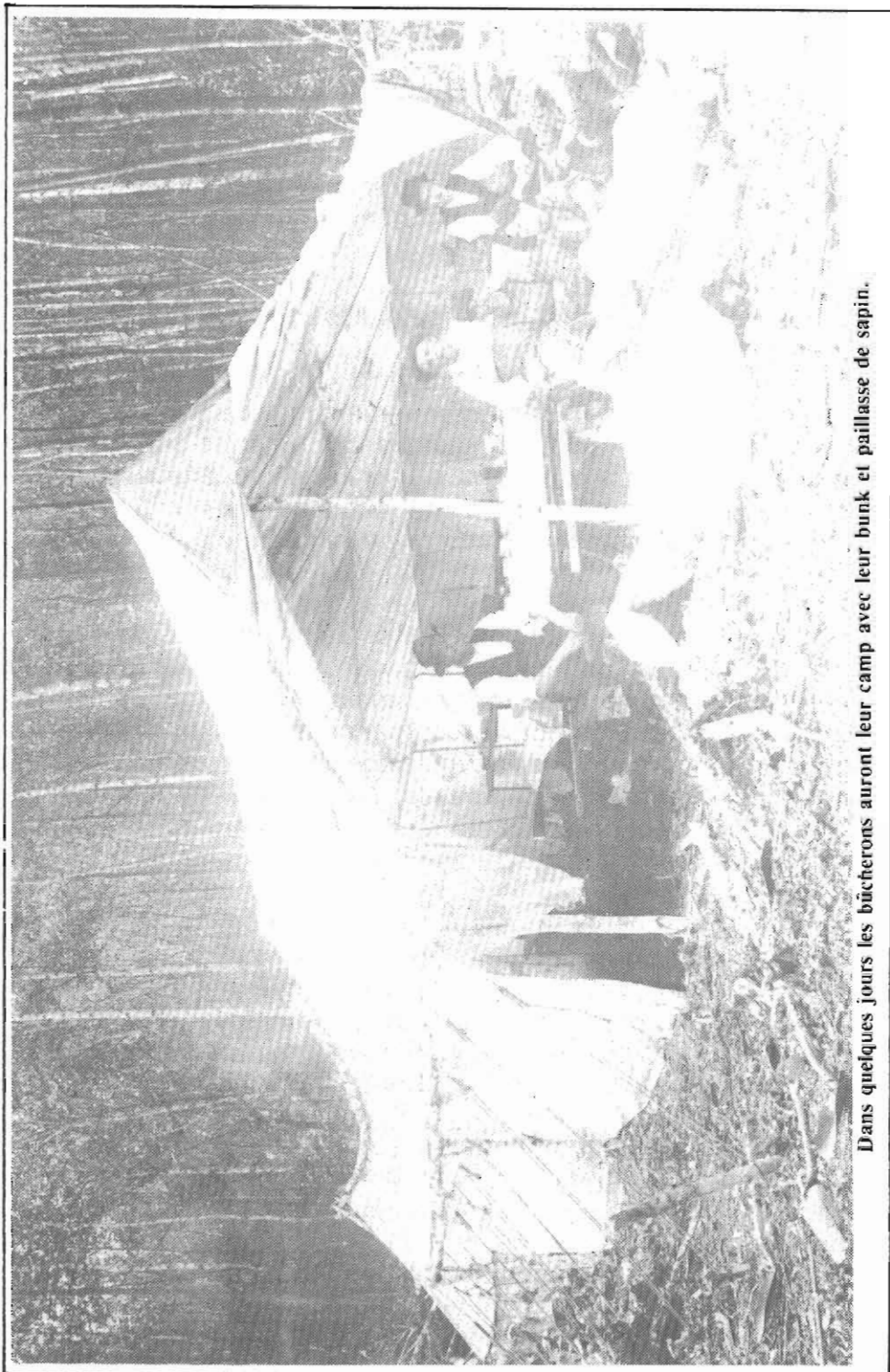
Quand le petit bateau à vapeur apparaît à l'horizon, les hommes sont contents de continuer leur voyage vers Sudbury, surnommé le royaume des pins. Les vagues poussées par le vent froid se heurtent avec fureur sur les flancs du navire. Le ciel est gris, les quelques canots d'écorce qui glissent sur les lames des vagues et les cabanes de pêcheurs indiquent que le navire est proche d'une réserve indienne. Tout cela rend plus navrante la désolation de quelques-uns des jeunes passagers qui n'aiment pas l'aventure autant que les quelques dollars qu'ils espèrent gagner durant les longs mois d'hiver qui les attendent. Ils rêvent déjà de leur retour dans leur famille.

Après avoir traversé la baie Georgienne du sud au nord, dans toute sa longueur, le bateau accoste au chemin du portage de la compagnie qui exploite la coupe du bois. Dès l'aurore le lendemain matin,

---

(1) recruteur d'ouvriers





Dans quelques jours les bûcherons auront leur camp avec leur bunk et paillasse de sapin.

une cinquantaine de piétons et trois lourdes voitures, tirées chacune par deux chevaux de charge, s'engagent dans la route rudimentaire que les flaques d'eau, les bûches et les marécages rendent encore plus dangereuse. Les fers des bêtes glissent, une roue monte sur un gros caillou ou roule sur une énorme racine: tout cela menace de faire verser la charge. Les piétons se frayent un passage dans les broussailles et le moins expérimenté reçoit souvent à la figure une branche lâchée par celui qui le précède.

En prenant le chemin, les voyageurs chantent en marchant allègrement; après le dîner, ils s'avancent avec courage, remerciant Dieu que les insectes soient encore engourdis à ce temps de l'année. Mais, lorsque le soleil est disparu, ils ne chantent plus, ils ne parlent plus; d'un pas alourdi par leurs grosses bottes, ils continuent, ayant hâte d'arriver au camp. Leur déception est apparente lorsqu'ils aperçoivent des tentes et réalisent que le camp n'est pas bâti. Le racoleur s'empresse de dire: "Tout est prêt pour bâtir les camps, on vous attend; dans quelques jours, vous aurez vos "bunks" avec paillasse de sapin."

Devant les tentes, un groupe d'hommes est assis sur des roches et des troncs d'arbres abattus. Ils fument leur pipe. Une grosse marmite de fèves au lard, placée sur des braises rouges, attend les nouveaux venus. Chacun sort de son "pacsac" une écuelle et un gobelet de fer blanc et se sert copieusement. Ils mangent avec appétit. Une bonne tasse de thé fort aide à leur faire oublier leur fatigue. Après avoir soupé, chacun prépare son lit en ramassant des brassées de ramilles qu'il étend sur la terre nue dans la tente et place son "pacsac" pour lui servir d'oreiller.

Les bûcherons sont éveillés à cinq heures du matin, à la lueur de la lampe, car il fait encore nuit. Les plus vaillants sont déjà à puiser de l'eau dans la grande tonne placée à l'entrée de la tente, pour la verser dans un bol à main qu'ils placent sur une souche ou une roche. Ils se lavent quatre à la fois, puisqu'il n'y a que quatre bassins, se servant de leurs mains pour se jeter l'eau glacée à la figure. Ensuite, ils lancent le contenu le plus loin possible, cédant leur place au suivant.

Après avoir mangé plusieurs tranches de pain avec du lard, ils partent pour l'ouvrage. Le soleil commence à percer à l'est. Ils marchent un demi-mille sous des pins magnifiques. La forêt les reçoit dans toute sa splendeur; un bien-être s'empare des bûcherons, la joie et l'enthousiasme règnent parmi eux.

Au bout d'une semaine de travail ardu, la baraque de cinquante pieds sur trente est prête. Les hommes ont hâte de quitter les tentes où ils souffrent du froid et de l'humidité. Les lits superposés le long de la bâtisse sont couverts de cinq à six pouces de branchages de sapin et les bûcherons prennent chacun leur place en y déposant leurs hardes.

Les bûcherons sont payés \$1.50 par jour et doivent déboursier \$4.00 par semaine pour leur pension. Les cuisiniers doivent s'en tirer avec l'essentiel, puisque les moyens de transport précaires ne permettent pas encore de leur fournir autre chose que des pommes de terre, du lard, quelques légumes, de la farine, du sucre, du thé et du saindoux.

La forêt ne se laisse pas dépouiller sans offrir de résistance; la bataille est rude et les bûcherons armés de haches doivent frapper rigoureusement les arbres. Les scieurs accroupis, souvent dans la neige profonde, font leur travail en cadence, les "claireurs" tracent des sentiers. Quand arrive le lunch, on mange en plein air, assis sur des bûches autour d'un bon feu. On fume sa pipe, mais cette sorte de pique-nique est de courte durée. Les ouvriers reprennent leur travail; la musique des scies, des haches, des chaînes, à laquelle se mêlent les cris des bûcherons, recommence et les arbres tombent avec fracas. Les crampons des chevaux mordent la neige durcie, les traîneaux grincent sur les chemins de glace et les billots s'empilent au bord de la rivière. Le travail cesse avec la lueur du crépuscule. Épuisés par la fatigue, tous sont au lit à neuf heures, même les joueurs de cartes et les conteurs.

Dimanche, jour de repos, les bûcherons ne travaillent pas. Certains sont étendus sur leurs grabats ou fument leur pipe assis autour de la truie (1) centrale qui est remplie à craquer de merisier et de bouleau. Des vêtements sont mis à sécher par les plus soigneux qui ont fait leur lavage. Les plus pieux récitent leur chapelet en leur particulier. Les premiers dimanches sont les plus durs. Être privés de la messe du dimanche, des sermons du prêtre de leur village, des cloches du Sanctus, les bons catholiques en souffrent d'abord. La journée est longue et ennuyante, mais ils finissent par s'y habituer. Les époux et les amoureux sortent une feuille de papier et un crayon. Ils s'installent à l'écart et laissent leur pensée s'envoler vers les êtres chers qu'ils ont quittés.

L'hiver avance, les jours deviennent plus longs; depuis le mois de mars, le clairon sonne le réveil à trois heures du matin. On commence à travailler plus tôt, tandis que les chemins glacés par le froid de la nuit sont encore praticables pour les traîneaux chargés de billots, car le soleil les amollit vite. Les billots s'amoncellent sur la croûte solide de la rivière. Le printemps s'annonce, les bûcherons débor-

dent de gaité et le travail paraît moins dur. Ils ont hâte de recevoir leur paye, de voir du monde, leur épouse, leur fiancée, leur mère. Ainsi quand le contremaître "casse le chantier" et que les hommes sont libres de partir, même les vrais bûcherons, les fidèles de la forêt, sont transportés de joie.

Tous ficellent leurs hardes avec entrain; les bûcherons doivent partir de bon matin avant que les chemins ne défoncent, car les ruisseaux et les flaques d'eau sont gelés dur jusqu'à midi. Ils se mettent en route à trois heures du matin, étarit habitués à la deminoirceur de la forêt. Ayant travaillé tout l'hiver, plusieurs ont soif pour un petit coup de whisky et anticipent le moment où ils pourront s'asseoir à la taverne et y boire à se contenter. D'autres entreront au foyer sans tarder, prenant soin d'arrêter chez les marchands du village pour se vêtir de beaux habits neufs ou pour acheter des cadeaux. Il n'y a rien de trop beau pour un gars qui a passé l'hiver dans le bois. Les commerçants, les barbiers, les tenanciers de salles de bain publiques ou de salles d'amusements attendent tous ce temps de l'année qui aide à leur commerce, lorsque l'afflux des gens arrive du bois.



Un camp de bûcherons le dimanche matin.



**Le deuxième de la droite, le plus court, est Michel Nault alors qu'il avait 15 ans, travaillant dans un camp de bûcherons près de Foleyet, en 1914.**



**Le camp de bûcherons après une tempête de neige.**

# L'INDUSTRIE MINIÈRE À SUDBURY

Sudbury, comme plusieurs autres villes canadiennes, a d'abord servi de centre de ravitaillement, pendant que le Pacifique Canadien s'affairait à la construction de la voie ferrée transcontinentale.

Au mois d'août 1883 cependant, M. Thomas Flanagan, un forgeron faisant partie d'une équipe engagée pour défricher le tracé de la future voie ferrée, a découvert et collectionné des échantillons de roches contenant selon lui du cuivre. Il a creusé plusieurs trous et exposé au grand jour l'irréfutable preuve d'un dépôt substantiel de sulfure de nickel et de cuivre.

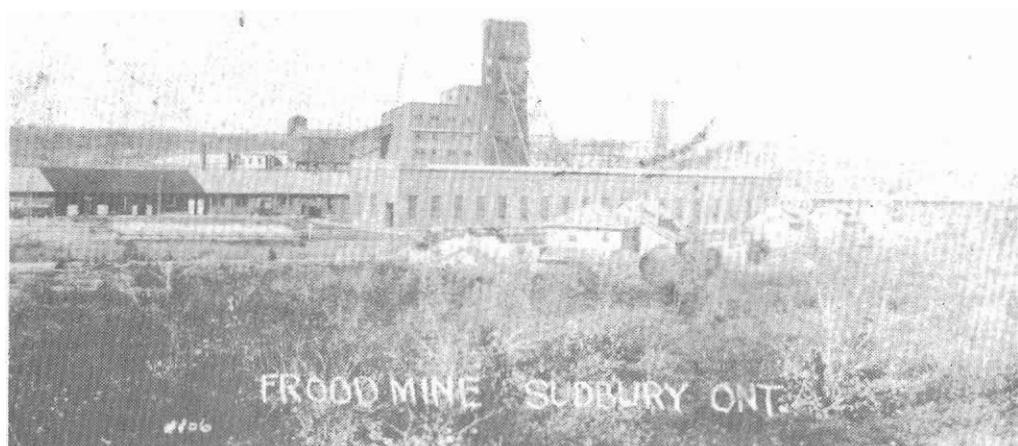
Au printemps 1884, des prospecteurs avisés faisaient déjà des réclamations au gouvernement. Pour rendre l'enregistrement plus facile, des ingénieurs ont divisé le terrain en communes. John Loughren, de concert avec Thomas Murray, William Murray et Henry Abbott, a patenté la propriété attenante qui plus tard est devenue la mine Murray. Fait regrettable, Thomas Flanagan n'a jamais reçu aucun profit en reconnaissance de sa découverte.

La mine de Copper Cliff, découverte par Thomas Froot en 1885, a été la première à produire, en offrant de l'emploi à une soixantaine d'hommes. Il est à noter que les mineurs de Copper Cliff étaient payés, en 1888, à \$1.75 par jour, tandis que les simples ouvriers recevaient \$1.60, et les machinistes, \$2.25 par jour. Cette mine est restée en opération jusqu'en 1905. Les mineurs travaillaient à l'éclairage d'une chandelle et ne bénéficiaient pas des mesures de sûreté que leur offre aujourd'hui l'industrie minière. Jusqu'en 1908, les machines à vapeur ont été chauffées avec du charbon qui nous venait directement des moulins "Algoma Mills", mais indirectement de la Virginie Ouest.

Le dépôt de grillage du minerai et la première fonderie ont été mis en opération en 1888 à Copper Cliff. Ce village est devenu un centre actif, relativement à la fonte du métal.

Le dépôt de grillage du minerai, placé sur un terrain glaiseux et plat près d'un ruisseau à l'est du village, consistait à corder du bois qui suffirait à garder un feu allumé pendant soixante heures, feu sur lequel on empilait un amas de minerai. Le bois brûlant enflammait le sulfure qui continuait à brûler pendant trois à quatre mois et même plus, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que 10% du sulfure.

Les castors possédaient sur le ruisseau un barrage et, malgré leurs efforts persistants à réparer la destruction dont ils étaient victimes, ils ont bientôt été voués à l'extinction, comme l'a été aussi d'ailleurs la forêt dense d'épinettes et de bouleaux qui s'étendait pour des milles dans la région.



À la droite de cette photo on reconnaît MM. Jessie Smith, Charles Martel, et E. Laviolette.

En septembre 1888 étaient empilées chaque jour 117 tonnes de minerai sur le dépôt à grillage. En novembre de la même année, la fonderie a été mise en opération. Elle consistait en une fournaise à chemise d'eau mesurant six pieds de longueur, trois pieds de largeur et neuf pieds de hauteur. De nouvelles fournaises ont été ajoutées à mesure que la production s'est accrue. En 1889, la fonderie ouest située près de la mine n° 2 a été mise en opération. La fonderie est, premier établissement parmi tous, est passée au feu approximativement en même temps que la Compagnie "INCO" a absorbé les Compagnies Orford Copper et Canadian Copper, en 1902.

La compagnie la plus tenace a sans doute été la Cie Mond Nickel, incorporée en 1900. Elle a creusé un puits d'extraction à Creighton, et possédait en 1914 sept mines environnantes, soit les mines Frood, Kirkwood, Worthington, North Star, Garson, Victoria et Levack, comptant au total plus de mille employés.

La Compagnie "International Nickel", incorporée sous la loi de l'état de New Jersey, englobait la plupart des industries minières telles que les fonderies et les raffineries. Cette compagnie possédait un gros capital, et les premières entreprises de ses dirigeants ont visé à la modernisation des usines. Les maisons et le village de Copper Cliff étaient situés sur les 1700 acres appartenant à la compagnie. Cette dernière a remplacé les taudis s'y trouvant par des maisons confortables, et assumé toutes les dépenses occasionnées par le service d'aqueduc, d'égout et d'entretien des rues. Quoique, en 1902, ce village ait encore été à l'état primitif, il s'y est opéré en peu d'années une transformation impressionnante. Les entreprises canadiennes ont été poursuivies à l'office de Copper Cliff. D'un même trait, on venait d'esquisser une nouvelle économie américaine fondée sur la production du nickel adjointe à l'industrie d'acier. L'aspect international de la compagnie se butait à tous les efforts canadiens d'établir une raffinerie au Canada. L'éventualité inquiétante d'une guerre mondiale a finalement décidé de l'établissement de cette raffinerie, qui avait si longuement été désirée par nos compatriotes canadiens. En 1916, la Compagnie "International Nickel du Canada" a été incorporée, et l'on a établi à Port Colborne en Ontario une nouvelle raffinerie.

On a ensuite jugé indispensable l'augmentation de la consommation du nickel, dont les ventes influençaient directement la destinée de l'industrie de ce métal et des mines de Sudbury. Le nickel était encore peu connu, car l'on n'appréciait pas encore sa valeur et son utilité. Seuls les pays plus avancés venaient de reconnaître sa valeur en tant que plaque-blindée. Les manufactures d'acier se trouvaient aux Etats-Unis et, lorsqu'une usine d'acier-nickel a été érigée à "Carnegie's Homestead Works", son utilité première consis-



tait en la fourniture du produit métallique de la plaque-bindées, à marine des Etats-Unis. Mais il fallait que ce métal, destiné à occuper une place substantielle dans l'économie, se fasse valoir pour d'autres usages tout aussi efficaces.

Le prix du combustible constituait un facteur important dans la fonte du métal. L'INCO, peu après l'amalgamation, a entrepris de fournir à ses mines et usines un pouvoir électrique. La première usine hydro-électrique a été installée sur la rivière Spanish à vingt-huit milles de Sudbury, là où se trouvait une élévation naturelle de 77 pieds. Un barrage a élevé ce niveau à 85 pieds, afin de pourvoir un réservoir d'eau.

En 1913 a été bâtie à Coniston une fonderie moderne et, pendant la durée entière de la première guerre mondiale, l'INCO et la Compagnie Mond Nickel ont déployé toutes leurs énergies à l'assouvissement de l'énorme demande. Puisque le département de recherches devenait moins important avec la demande massive occasionnée par la guerre, les compagnies se sont plutôt penchées sur la production de matériaux pouvant subvenir au présent besoin. Quand l'Armistice eut été signé, l'industrie du nickel s'est retrouvée avec des mines dont la production avait beaucoup augmenté. Les années 1919-1920 ont été assez productrices, une augmentation considérable s'étant produite en 1920.

Mais les mineurs ont connu au cours des années suivantes un temps de privation. Pendant ces années difficiles, l'INCO a continué le développement en d'autres champs; elle s'est ainsi intéressée à la production du monel, un allié du nickel et du cuivre. La Compagnie Mond a accordé une attention particulière à la récupération de métaux précieux tels que l'or, l'argent et la platine, qui étaient contenus dans les résidus rebutés.

Les métaux légers et forts ont revêtu une valeur estimable dans l'industrie des automobiles. Est ensuite apparue l'industrie des avions, exigeant la production d'un acier fort, léger et résistant à la chaleur. Une des grandes découvertes de l'usage du nickel a été l'acier inoxydable. L'acier contenant 8% de nickel et 18% de chrome s'est révélé idéal pour la coutellerie et les ustensiles de cuisines d'hôtels et de restaurants. Ainsi, lorsque la dépression économique mondiale a pris fin, l'industrie du nickel existait en fonction de la demande d'une société désormais en voie de modernisation.

Les mines de Sudbury ont produit, en 1928, un total de 96,755,578 livres de nickel et, en 1929, elles ont atteint un rendement de 11,275,912 livres. Mais les années de dépression sont venues, faisant choir la production totale à 30,327,968 livres de nickel. L'industrie minière a été l'une des premières à émerger de la dépres-

sion et, en 1934, la production du nickel dépassait celle de 1929 par 25,000,000 livres.

En septembre 1926, l'INCO a décidé d'ouvrir le puits d'extraction n° 3 à la mine de Froot. Achevé le 27 mars 1928, ce puits atteignait une profondeur de 3,045 pieds. La Cie Mond a aussi creusé son puits à 2000 pieds, et plus tard à 3000 pieds. Les deux compagnies se trouvaient propriétaires de différentes parties d'un même dépôt de nickel. Aussi auraient-elles à se procurer deux ensembles distincts d'outils, si elles désiraient demeurer indépendantes l'une de l'autre. Cela n'était, bien sûr, pas tellement rentable. Comme les Mond, venus d'Angleterre, n'étaient pas sentimentalement attachés à leur industrie de nickel, et que l'INCO était composée d'hommes qui avaient grandi dans cette industrie, l'une des premières aux Etats-Unis, l'INCO a absorbé la Cie Mond au moyen de l'échange d'actions. Ni l'une ni l'autre des compagnies n'a eu à regretter cette transaction.

En 1930, Sudbury n'avait pas encore été frappée par la baisse du marché de "Wall Street" en novembre 1929. La mine de Falconbridge ouvrait sa première raffinerie et la production de nickel n'avait que peu diminué, malgré la dépression sévissant ailleurs. La population de Sudbury était de 20,000 personnes, communauté dont les membres étaient très fiers. Lors de l'incorporation de la ville, soit le 1er août de cette année, le maire Peter Fenton avait présidé à la fête civique. Une raffinerie avait été ouverte à Copper Cliff, en plus d'un nouveau concentrateur, d'une fonderie et de l'usine Canadian Industries Ltée, destinée à la manufacture de l'acide sulphurique. Mais en conséquence de la dépression mondiale, les mines de Creighton, de Garson et de Levack ont bientôt été fermées, soit en juin 1932. En 1933, la mine de Creighton a été réouverte, mais celles de Garson et de Levack n'ont pas été remises en opération avant 1936 et 1937 respectivement.

Falconbridge continuait à opérer avec prudence et, au terme de l'année 1933, même en ayant dû payer un nouvel équipement, elle réalisait un profit de \$1,122,999.28. La Compagnie avait de même été obligée cette année-là de payer ses premiers dividendes, s'élevant à vingt-cinq sous par part pour les cinq dernières années. Le fait que les dépenses n'aient pas excédé de façon plus marquée les recettes de l'entreprise démontre bien qu'elle s'acheminait vers un succès certain.

En 1934, Falconbridge achetait de la Cie "Sudbury Nickel and Copper Ltd.", en échange des 40,052 parts de fonds capitaux de la compagnie. Dans les années 1938-39, alors que le monde s'armait pour une guerre prochaine, le nickel est devenu un métal d'une importance capitale; Falconbridge continuerait de progresser. Le 9 avril

1940, lors du début de la guerre, les Allemands ont pris la raffinerie située à Kristiansand, raffinerie qui appartenait à Falconbridge. Cela a mis une halte à la production de cette compagnie, jusqu'à ce que l'INCO accepte de raffiner leur produit.

Les railleries et prédictions pessimistes des gens ayant vécu au tournant du siècle se sont révélées illégitimes, car nous pouvons aujourd'hui affirmer avec orgueil que nos compagnies de nickel, soit la Mond, l'INCO et la Falconbridge ont fait leur marque dans l'industrie canadienne du nickel. Cette fierté, il est vrai, ne s'est pas développée du jour au lendemain, car au début les Sudburois ne cherchaient qu'à gagner adéquatement leur vie, travaillant du meilleur de leurs capacités à l'amélioration de la ville.

Le mot "nickel" recèle des origines plutôt amusantes. Au XV<sup>e</sup> siècle, en effet, des mineurs allemands en recherche d'un cuivre maniable et facile à travailler, ont trouvé un autre minerai. Lorsqu'ils ont tenté de le fondre, ils ont découvert à la place du cuivre un métal blanc beaucoup trop dur et impossible à façonner. Les mineurs l'ont donc qualifié d'inutile. Etant un peu superstitieux, ils ont cru que Satan ou "vieux Nick" avait jeté un sort sur la mine. Ils ont surnommé le métal inconnu "Kupfernickel"; kupfer signifiait cuivre, tandis que nickel représentait le sort jeté par le "vieux Nick". Quelque deux cents ans plus tard, toutefois, un scientifique suédois du nom de Cronstedt s'est aperçu que ce mystérieux et dur métal blanc contenait non seulement du cuivre, mais aussi un métal jusque-là demeuré inconnu. Laissant tomber le mot "kupfer", il a nommé ce nouveau métal "nickel".

Ces pauvres mineurs allemands n'avaient assurément pas prévu les usages que nous retirerions du mystérieux métal qu'ils avaient un jour découvert par mégarde...



Nos premiers mineurs

# L'ÉGLISE CATHOLIQUE

## PAROISSE STE-ANNE-DES-PINS

La ville de Sudbury possède une histoire religieuse vivante, tréssée des efforts conjoints des pasteurs et des fidèles à bâtir une communauté qui témoigne de son attachement profond au Créateur. L'histoire de la paroisse Ste-Anne des Pins exemplifie cette volonté d'être que l'on a pu remarquer chez nos aïeux canadiens français, soucieux de perpétuer leur héritage spirituel. Accompagnons donc ces gens mémorables dans leurs démarches continues vers la propagation de la sainte parole...

En 1883, les pères jésuites, des missionnaires, exerçaient leur ministère auprès des cheminots qui travaillaient à la construction du chemin de fer Pacifique Canadien. Sudbury a dès lors constitué le pied-à-terre de ces missionnaires, à cause de sa position plus centrale et de sa population assez nombreuse.

À l'hiver de 1883, la Compagnie Pacifique Canadien a bâti une cabane pour l'éclaireur Jessie Smith. C'est dans ce chantier que le père Joseph Specht, S.J., a célébré la première messe, soit le 30 mars 1883.

Le 10 août 1883, le père Jean-Baptiste Nolin, S.J., est arrivé à Sudbury, accompagné des terrassiers. Il s'est construit en même temps qu'eux une petite maison qu'il n'a pas habitée, mais qu'il a plutôt transformée en écurie. Il s'est logé dans une tente pour les mois d'été et, plus d'une fois, les ours sont venus rôder autour de sa piteuse habitation. Puis, il a reçu la cordiale hospitalité d'une famille irlandaise, la famille James McCormick, au milieu de laquelle il disait la messe durant la semaine. Le dimanche, il la chantait en plein air, si le temps le permettait. Sinon, il utilisait la maison de la compagnie, construite par Jessie Smith. La première grand-messe a été chantée en plein air le 19 août 1883, jour de l'Assomption, tandis que le premier baptême célébré à Sudbury a eu lieu le 2 octobre 1883, et le premier mariage, le 12 septembre de cette année.

À l'automne 1883, ce chantier-chapelle était beaucoup trop petit pour abriter tous les paroissiens. En conséquence, le père Nolin s'est mis à bâtir un presbytère dans la vallée de pins blancs et de pins rouges située entre les ruisseaux Nolin et Junction, sans même attendre de posséder légalement ce terrain. Il a d'ailleurs fallu attendre le 27 avril 1886 pour que les dix acres où le père Nolin avait débuté la construction de son presbytère soient donnés, moyennant une somme de trois cents dollars. Ce missionnaire a eu à faire face à de nombreuses difficultés. La Compagnie du Pacifique, dont les



REV. P. J.-B. NOLIN, S.J.  
1883-84



REV. L. CÔTÉ, S.J.  
1884-85



REV. P. H. CARON, S.J.  
1885-89



REV. P. HUDSON, S.J.  
1890-91



REV. P. T. LUSSIER, S.J.  
1891-1902



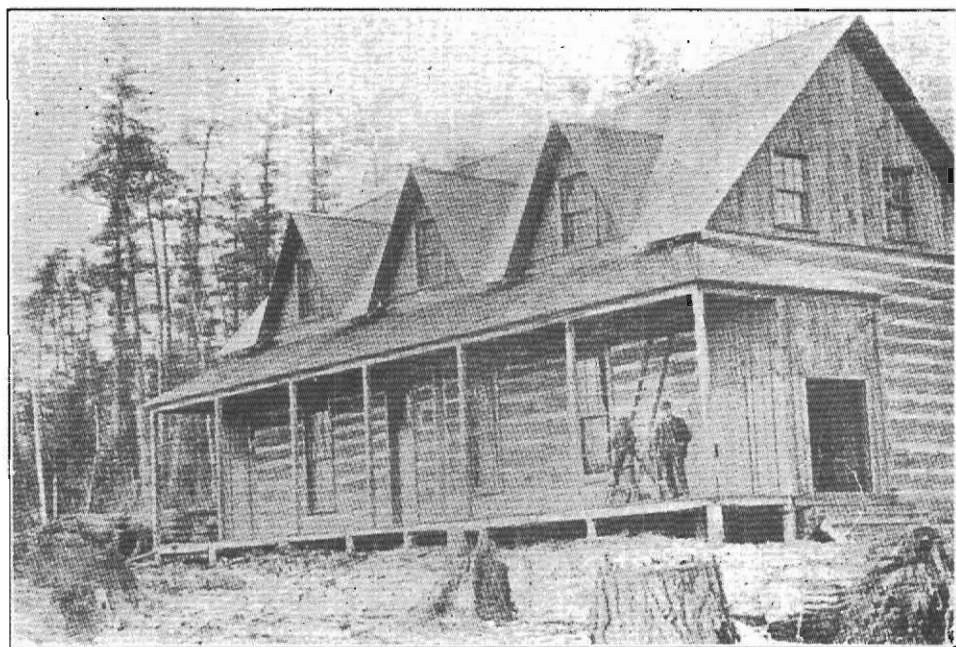
REV. P. A. PRIMEAU, S.J.  
1902-06 1021-23



REV. P. E. LEFEBVRE, S.J.  
1906-14



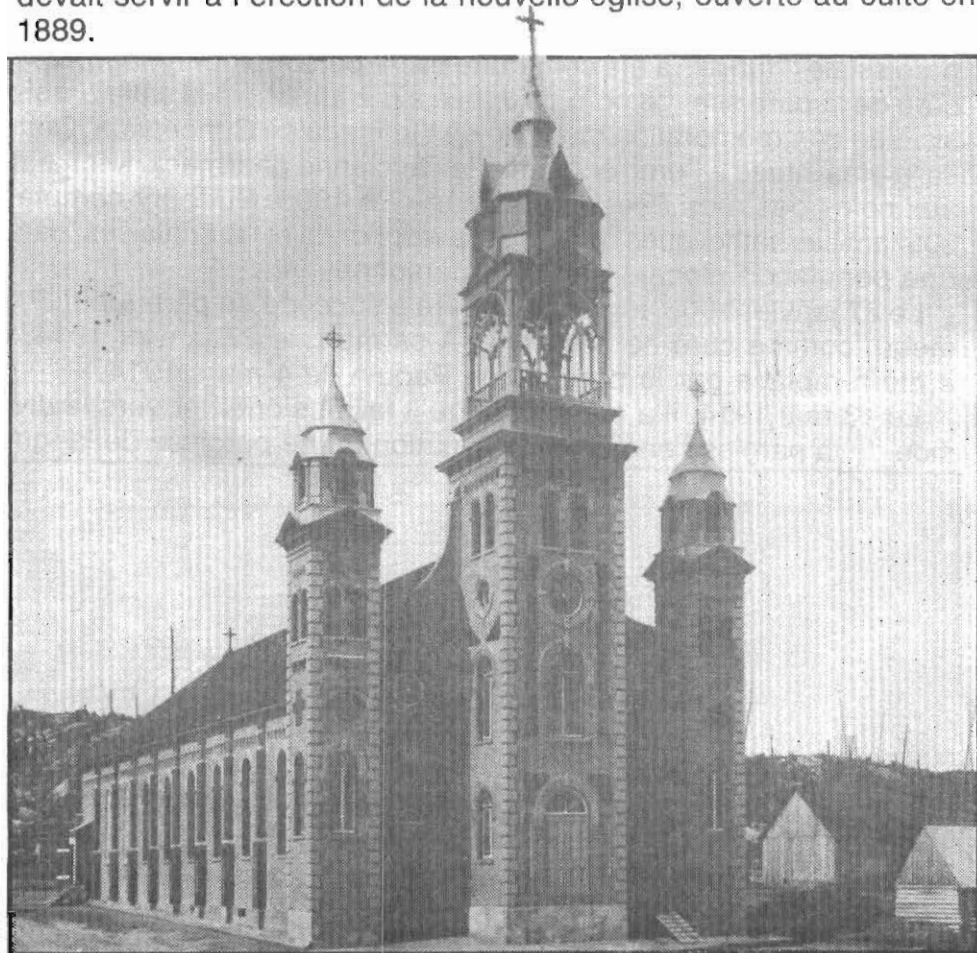
REV. P. J. PAQUIN, S.J.  
1914-15



PRESBYTÈRE (ET CHAPELLE PROVISOIRE) CONSTRUIT EN 1883

chars n'atteignaient pas encore Sudbury, transportait en effet le matériel de construction à contrecœur et à des prix élevés jusqu'au bout de la ligne s'étendant à l'extrémité est du lac Ramsey, à cinq milles de Sudbury. Aucun chemin n'existait. Le père, avec les planches de ses futurs plafonds, s'est donc fait un radeau sur lequel il a placé ses meubles et tout son bagage. En deux jours, il a réussi à remonter le lac Ramsey dans toute sa longueur. Du lac au village, il y avait encore vingt arpens à franchir, avant d'arriver au site de son futur presbytère. Ce presbytère sert encore de résidence aux pères.

Avec l'arrivée de la première locomotive, le 28 novembre 1883, il y a un surcroît de population. Au grand bonheur du père Nolin, la maison-chapelle était terminée, située dans le sous-toit du presbytère. Il en a fait l'inauguration lors de la fête de Noël. Cette chapelle devait servir à l'érection de la nouvelle église, ouverte au culte en 1889.



**EGLISE CONSTRUITE EN 1888, DETRUITE PAR LE FEU LE 23 MARS 1894.**

Le 16 décembre 1885, le père Hormidas Caron a remplacé le père Nolin et le 20 août 1890, le père Hudson a pris la charge. Il y a eu à cette époque une période de prospérité attribuable à la pleine floraison de l'industrie minière.

En janvier 1891, le père Toussaint Lussier a succédé au père Hudson. Pendant un long service d'une durée de douze ans, le père Lussier a été témoin du plein épanouissement des oeuvres civiles et religieuses de Sudbury. L'église Ste-Anne des Pins, trop vaste pour la population d'alors, avec sa tour centrale et ses deux clochers, promettait de devenir un superbe édifice. Elle servait à la fois d'église, d'école et de salle paroissiale. Mais le vendredi saint 23 mars 1894, l'église a été dévorée par les flammes, après quoi il a fallu construire une autre école. Cette dernière recevait, à l'automne 1894, 250 élèves. Elle est devenue l'orphelinat d'Youville.

En 1894, la population totale de Sudbury était de 1,400 habitants et comptait plus de 900 catholiques canadiens français. La salle paroissiale "Jubilé" a été construite par le père Albini Primeau, alors curé de la paroisse. Le nom de Jubilé a été attribué à la salle paroissiale en commémoration du jubilé de l'Immaculée Conception. Cette salle était située à l'emplacement de l'ancienne pharmacie Michaud, aux coins des rues Beech et Durham. En 1905, Sudbury comptait 305 familles catholiques dont 215 francophones et 90 anglaises, dans une population globale de 2,195 personnes.

Le 27 janvier 1906, le père Lefebvre a succédé au père Albini Primeau, comme curé de Ste-Anne. À sa mort, le 27 janvier 1914, il a été remplacé par le père Julien Paquin, le 4 mars 1914.

Le 13 mai 1914, il a été décidé qu'il fallait s'orienter vers la division de la paroisse en vue de la création d'une paroisse de langue



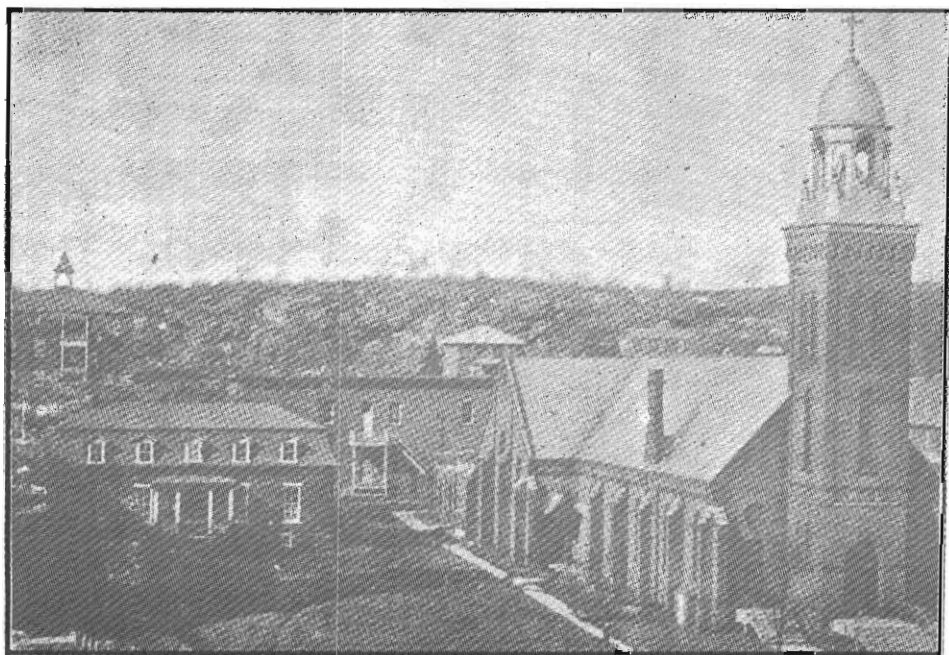
EGLISE DÉTRUITE PAR LE FEU LE 23 MARS 1894.

anglaise. Mais le temps n'était pas favorable. Mgr. Scollard a approuvé l'idée de faire disparaître la sacristie collée au flanc droit de l'église, d'y placer les transepts que nous possédons aujourd'hui et d'ajouter le sanctuaire et la sacristie. Le tout a été terminé le 4 juin 1914. Le 24 février, l'évêque a béni cette église transformée.

Le 30 juin, le père F.X. Descôteaux a remplacé le père Lefebvre. Mgr Scollard préparait les voies nécessaires à la construction d'une église pour les catholiques de langue anglaise. L'église St-Joseph (Christ the King) a dû être bâtie à l'ouest et au nord-ouest du presbytère Ste-Anne. La salle Jubilé a été passée à la nouvelle paroisse. Le 1er mai 1917, le bulletin paroissial de Sudbury a été fondé et couvrait toute la région du Nouvel-Ontario.

Le 9 mai 1919, le père J. Carrière a assumé la responsabilité de la paroisse Ste-Anne, au lendemain de la séparation des francophones d'avec les anglophones catholiques. Il est resté curé de la paroisse jusqu'au 16 août 1921, alors qu'il a été nommé recteur du Collège Sacré-Coeur. Le père Albini Primeau est alors revenu à la paroisse Ste-Anne. La salle Jubilé qu'il avait fait bâtir mais qui avait été cédée aux anglophones, a été remplacée par une nouvelle salle, qu'il a fait bâtir derrière l'église. Cette dernière a été complétée le 31 août 1922.

Le 31 juillet 1923, la paroisse est tombée sous l'administration du



ÉGLISE DE 1894 AGRANDIE EN 1914 (Église actuelle)



père Napoléon Paré, aidé des vicaires Louis Mailhot et Joseph Gamache. Ce curé a formé le Club St-Louis à l'intention des jeunes gens. Il a entrepris la construction du deuxième étage de la Salle Paroissiale, puis a transformé le premier étage en gymnase pour le jeune Club St-Louis qui comptait déjà cent membres. L'installation d'une salle de quilles a été financée par vingt membres de ce club. Ont alors débuté des activités à la salle Ste-Anne: des séances dramatiques, comédies, parties de cartes, conférences, distributions de prix des écoles, promotion de gardes-malades, séances des écoles, des orphelins et du collège. La salle a aussi servi pour les élections fédérales, provinciales, municipales et scolaires. Le père Paré a été responsable de la fondation de l'orphelinat d'Youville.



**R.P. GAMACHE, S.J**  
23 ans vicaire  
Paroisse Ste-Anne



**SALLE DU CLUB  
LES QUILLES**



**PAUL LECOUBE, Président**

Jusqu'en 1928, les Ukrainiens n'avaient pas d'église. Très souvent, ils se réunissaient pour leurs offices religieux à l'église Ste-Anne. Le 16 juin 1930, la paroisse St-Jean de Brébeuf a été fondée et M. l'abbé Joseph Henri Coallier a été nommé curé. La paroisse Ste-Anne a donné cinq mille dollars en dot à la nouvelle paroisse. Le père Paré a été remplacé à la cure de Ste-Anne le 10 décembre 1930.

Les années se sont succédées: le père Joseph Waddel a remplacé le père Paré, et le 16 novembre 1932, le père Samuel Lemay a pris la charge. Le 31 juillet 1938, le père Bernard Bisson lui a succédé et, le 31 juillet 1941, le père Rosaire Legault prenait la cure. Est ensuite venu le père Deguire qui, lui aussi, a dirigé la paroisse durant

quatre ans, aidé des vicaires Amédée Dupas et Thomas Migneault qui ont fondé une J.O.C. Le père Alphonse Raymond a fondé un Cercle Lacordaire le 8 mai 1949. Pendant ce temps, le père Joseph Gamache travaillait à une besogne moins nouvelle; celle de recevoir les gens au bureau ou au confessionnal, tâches toujours bien sollicitées. Ce dernier, vicaire durant 23 ans, est parti en 1949, regretté de ses paroissiens.

Le 15 mai 1949, la paroisse St-Eugène a été fondée, comptant 400 familles. Elle a reçu \$18,000 de la paroisse-mère dont \$14,700 pour payer le terrain.

En juillet 1949, le père Alphonse Raymond a été nommé curé. Il a accordé une attention toute spéciale à l'organisation de pèlerinages à la grotte de Lourdes de Sudbury. En même temps, le père Raymond a continué à se dévouer au Cercle Lacordaire régional dont il était le fondateur.

Le 31 juillet 1953, fête de St-Ignace, jour des obédiences chez les jésuites, le père Raymond est devenu recteur du Collège Sacré-Coeur. Le père Dupas, qui avait oeuvré pendant 10 ans à Ste-Anne et le père Comte, dévoué aumônier de l'Hôpital Saint-Joseph depuis 12 ans, sont allés oeuvrer ailleurs. Le 30 août 1953, le père Louis Mailhot, qui avait été vicaire à Ste-Anne pendant six ans (1924-1930), est revenu comme curé. Il a été succédé par le père Gérard Dalaire, curé de 1958 à 1963. Le 20 juillet 1963, le père Eugène Proulx, vicaire à Ste-Anne depuis plusieurs années, a été nommé curé (1963-1966).

En septembre 1966, la paroisse, qui avait toujours été administrée par des jésuites, a été acquise par le diocèse du Sault Ste-Marie dont le chef était l'évêque Alexander Carter. Des prêtres séculiers ont pris la charge. Le père René Hébert a été le premier administrateur de la paroisse, aidé des pères Normand Clément, John Sullivan et ensuite Bernard Legault. Le père Léopold Porcheron S.J. demeurait toujours au presbytère, s'occupant de ses missions indiennes. Un des derniers jésuites à partir a été le père J. Henri Falbord. En 1967, Mgr Adolphe Proulx, évêque auxiliaire du diocèse, habitait au presbytère.

Les changements apportés par le nouveau Concile oecuménique n'ont pas toujours été acceptés avec joie par les paroissiens. Les chandeliers du maître-autel ont été vendus; quatre ont servi de pattes pour une table de salon, les deux autres, placés l'un par-dessus l'autre, ont formé un pied de lampe digne d'envie. Ainsi, l'église Ste-Anne s'est vue peu à peu dépouillée de ses statues, de ses autels et de tous ses ornements d'apparat.

Le père Gabriel Forest a administré la paroisse Ste-Anne pendant les années 1969-1973. Le père André Lemieux, après avoir été vicaire à la paroisse du 6 juin 1971 au 27 novembre 1973, est devenu admi-



REV. P. F.-X. DESCOTEAUX, S.J.  
1915-19

REV. P. J. CARRIÈRE, S.J.  
1910-21

REV. P.J. WADDELL  
1930-32

REV. P. S. LEMAY, S.J.  
1932

nistrateur de la paroisse. Il a contribué à la restauration de l'église qui a failli disparaître sous les mains des démolisseurs. Il est arrivé juste à temps pour sauver ce monument historique, lui a donné un air de jeunesse malgré ses presque cent ans et a fait renaître son nom de jadis, Ste-Anne des Pins. De ses mains, il a planté plusieurs pins qui ont déjà pris racines et embellissent le terrain. En 1982, ce prêtre oeuvre seul à la paroisse.

Nous fêterons en 1983 le centième anniversaire de la paroisse Ste-Anne des Pins. Nous nous souviendrons alors des pasteurs et paroissiens qui ont travaillé avant tant d'ardeur à la survivance de l'Église, de leur patrie et de leur langue maternelle, en prêtant main-forte au développement de la ville de Sudbury. Plusieurs ont reçu leur récompense, car nous bénéficions aujourd'hui de leur héritage. Le grain de sénevé qu'ils ont semé avec grand zèle est devenu un arbre gigantesque dont les branches constituent les nombreuses familles catholiques francophones de la région.

Malgré les luttes et les agitations du monde dans lequel je vis, je persiste à espérer que la paroisse Ste-Anne des Pins continuera de vivre étroitement liée aux prédications de l'Évangile. Je veux de même citer les paroles du père Alphonse Raymond, prononcées en la nativité de la Sainte Vierge, le 8 septembre 1953: "La paroisse Ste-Anne s'est adaptée aux temps actuels, ce qui n'est pas un mince mérite pour une personne âgée. Il a fallu moderniser les moyens d'apostolat afin de garder et de préserver chez les jeunes la foi et les moeurs de notre époque. C'est ce que nous avons essayé de faire. Puissent nos efforts être bénis de Dieu et utiles aux âmes".

Extrait de "MES MÉMOIRES D'ENFANCE": En ce qui me concerne, l'église Ste-Anne recède beaucoup d'attraits. Je me plais à me remémorer ces dimanches matins où nous arrivions de bonne heure à l'église, car je me souviens bien des paroissiens qui occupaient les

premiers bancs de l'allée centrale. Les places de bancs n'étaient pas vendues à l'année, mais avant la quête le bedeau passait pour ramasser le dix sous des adultes présents à la messe.

Je revois encore les familles d'Adélarde Lafrance, de Jean-Baptiste Ducharme, de Jean-Noël Desmarais, d'Edmond Sigouin et de M. Samson. Il y avait aussi M. P.A. Comtois, qui m'émerveillait beaucoup avec sa tête aux cheveux blanc neige malgré son jeune âge. M. Edmond Sigouin, toujours accompagné de Laurette, Cécile et du jeune Aurel, traversait toujours l'église pour prendre place à la gauche de l'allée centrale. M. Arthur Brunet, toujours accompagné de sa femme, se laissait conduire au côté droit, où se plaçaient aussi les familles Ricard, Laforest, Noël de Tilly et Michaud. Les familles de Napoléon Adam, Eugène Grenon, Lecoupe, Joseph Lamothe, Isaac Lacasse, Albert Martel et Frank Varieur, qui vivaient à l'est de l'église, prenaient place dans le transept de droite. Je connaissais très bien ces gens que je ne trouvais pas du tout curieux, car ils avaient le dos à la chaire. J'admirais leurs beaux manteaux de fourrure, les belles toilettes, les chapeaux bien garnis des dames et j'étais toujours heureuse de les voir entrer, car s'il en manquait, je les croyais malades. J'occupais fort probablement une place à la gauche, en première rangée de la deuxième section des bancs, puisque je me rappelle du même défilé qui passait sous mes yeux de dimanche en dimanche.

Les gens qui ne se trouvaient pas assez bien vêtus choisissent pour la plupart d'assister aux messes matinales de juin 1925. Pour alléger les dépenses des parents des premiers communiant, le curé avait décidé que les filles seraient vêtues de leur uniforme de classe: une robe de serge noir à jupe plissée, au collet blanc caoutchouté et très rigide, avec une large boucle de ruban noir satiné.

J'ai vu ma mère pleurer lorsqu'elle a entendu l'annonce faite du haut de la chaire; elle avait passé des veillées à broder une robe de cashemire blanc pour cette occasion. Trouvant mon uniforme défraîchi, un peu usé, mais surtout trop court, elle s'était alors remise à sa machine à coudre et m'avait fait une robe en crêpe noir, ajoutant de fausses bretelles sur lesquelles elle avait cousu des perles noires. Elle m'acheta le plus beau voile vendu au magasin Comtois, afin d'essayer d'enjoliver cette journée solennelle. À cause de mon habillement de noir, aucune photo de ma première communion n'a été prise. Le curé a sans doute reçu des objections à sa décision, puisque l'année suivante, les filles ont de nouveau été habillées de blanc, tandis que les garçons ont porté un brassard.



# DON AUX FRANCOPHONES DE SUDBURY

Le 10 juin 1902, le comte Frédéric Romanet du Caillaud est descendu d'un train s'étant arrêté à la gare située à l'angle des rues Elgin et Larch de Sudbury. C'était un homme relativement bien nanti, qui, âgé d'une cinquantaine d'années, portait toujours la redingote et le chapeau haut-de-forme sur ses cheveux grisonnants. Des journaux il avait appris, comme bien d'autres, la découverte des ressources minières du bassin de Sudbury, et venait y chercher fortune. Ce Français parlait bien la langue anglaise, mais sans toutefois pouvoir masquer dans son accent sa véritable nationalité. Après avoir pris logement à l'hôtel Balmoral et assisté le lendemain matin à une messe matinale donnée à l'église Ste-Anne des Pins, il s'est présenté chez le curé, le père Albin Primeau, S.J.

Romanet du Caillaud était un homme admirable. Sa philosophie de vie se fondait sur deux principes: la foi et la charité. M. du Caillaud était édifié des Canadiens français, dont la piété différait de celle des Français en cela que l'amour de la religion et de la patrie étaient unis dans leur coeur. D'autres qualités, telles que l'hospitalité proverbiale, la cordialité et l'entregent des Canadiens français, attiraient aussi ce monsieur qui a déclaré à notre sujet: "Ils sont, plus que nous, catholiques pratiquants et, moins que nous, portés à critiquer les autorités gouvernementales." Mais, homme perspicace, il a rapidement décelé une lacune chez les Canadiens français de Sudbury. Il l'a décrite en ces termes: "À Sudbury, les mineurs et la main-d'oeuvre se recrutent surtout dans la population canadienne française; tant qu'il n'y aura pas d'enseignement secondaire francophone pour former des professionnels, les Canadiens français ne pourront que difficilement accéder à des postes de responsabilité." Il a aidé financièrement à bâtir le Collège du Sacré-Coeur, désirant aider à l'éducation de la population canadienne française. Il a fait plusieurs démarches pour améliorer la situation.

Il a acheté des terrains et fait bâtir sa maison au lac Minnow (Lot 2, concession 111, canton McKim). C'est le domaine Romanet situé près de Sudbury. Sur le croquis de ses propriétés, tracé en 1903, on apercevait la rue Romanet (Howey Crescent), la Tarneaud (nom de sa mère), la rue De Siorac, (nom de famille de son épouse) et la rue Saint-Nicholas (un des prénoms de Romanet). Aujourd'hui la rue qui à cette époque portait le nom "De Siorac" constitue la continuation de la Van Horne qui s'étend en direction du lac. Le terrain que M. du Caillaud possédait en commun avec son cousin, Frédé-

ric Tarneaud, s'étendait, selon le lotissement proposé, sur les rues Saint-Brandan, Paris, Jeanne d'Arc, Lourdes, Saint-Michel, Saint-Gabriel et Saint-Raphaël. Romanet avait souvent parcouru les pentes qui avoisinaient le lac Ramsey. Un jour, il lui est venu une idée. Le paysage ressemblait à celui de Lourdes; le lit d'un petit ruisseau presque desséché lui rappelait le Gave, les rochers dénudés, les roches de Massabielle. Ce pieux homme a décidé à l'instant qu'une grotte dominerait la colline située près de la gare du Pacifique Canadien.

En janvier 1907, il a donc commandé une statue de la Vierge à la fonderie Denonvilliers, en France. Il a confié son projet à Jean-Baptiste Laberge et lui a montré le plan de la grotte qu'il avait fait construire près de son usine, sur les bords de la Vienne. La niche a été terminée à la fin de juillet. La grotte mesurait vingt pieds de hauteur et dix de largeur. Elle était surmontée d'une croix de ciment. De retour d'une expédition, il a appris que la statue avait été placée l'après-midi même. Aussitôt, il a gravi la colline. La statue était là, remarquablement belle; on la voyait de loin. Deux jours plus tard, Romanet a fait placer une plaque portant l'inscription "REGINA GALLORUM", ce qui signifie Reine des Gaulois. Il était le premier pèlerin gaulois.



Grotte "REGINA GALLORUM"

Au mois d'août 1914, au début des hostilités de la guerre mondiale, Romanet a préparé une grande manifestation pour la fête de l'Assomption. Beaucoup de Canadiens français y ont participé et des Italiennes se sont jointes à Madame Drago, gardienne de la grotte, pour faire le décor. Il a fait convoquer toutes les familles catholiques de Sudbury. Le soir du 15 août, la grotte était illuminée; on a distribué des bougies allumées, et une procession inoubliable aux flambeaux a eu lieu.

Frédéric Romanet passait les saisons d'hiver avec sa famille qui habitait la France. En 1915, il a cru urgent de se rendre à Sudbury, et a effectué la traversée à bord du Scotian. La mer était agitée, la traversée a été périlleuse, car le brouillard, les glaces et les banquises encombraient le détroit de Belle-Isle. Le navire a donc dû rebrousser chemin et mettre le cap vers le sud-est de Terre-Neuve. Les voyageurs se sentaient énervés, car ils se trouvaient aux mêmes coordonnées où, deux ans auparavant, le Titanic avait fait naufrage, occasionnant la mort de plus de mille passagers. En arrivant à Sudbury, M. Romanet s'est donc rendu à la grotte, en signe de reconnaissance à sa mère du ciel.

Au cours des années cinquante, sous la direction du père Alphonse Raymond, aidé de bienfaiteurs, des dons de \$16,000 ont été obtenus pour construire l'esplanade, le grand escalier, la plate-forme de ciment et la chapelle. Les dames de la Fédération ont acheté la statue de Sainte Bernadette. Le club du Rosaire a collecté des fonds suffisants pour acheter un terrain adjacent à la grotte (\$2,000). Le chemin de croix en cuivre importé de France a été payé \$35,000 par les Dames du Rosaire, qui encore aujourd'hui sont très actives.

Le 5 octobre 1952, le père Raymond S.J. a fait, en tête de 10,000 personnes, une procession qui est passée à travers les rues de Sudbury afin de conduire la statue pèlerine de Notre-Dame-du-Cap jusqu'à la grotte. Cet événement a marqué la reconnaissance de notre grotte comme lieu de pèlerinage marial pour tout le diocèse.

Si vous n'avez pas visité la grotte, rendez-vous sur la rue Lourdes. Il fait chaud au coeur de se remémorer la foi et la générosité de nos prédécesseurs.

Le 30 mai 1909 a eu lieu la bénédiction de la grotte, à laquelle ont assisté quatre cents personnes. En 1910, Romanet s'est fait construire une nouvelle demeure sur la rue Lourdes, d'où il pouvait se sentir heureux sous les yeux de la Vierge et fraterniser avec ses chers voisins, la famille Drago.





# L'ORPHELINAT D'YOUVILLE ET LE PÈRE NAPOLEÓN PARÉ

Le père Napoléon Paré a été vicaire de la paroisse Ste-Anne en 1909 et curé à la même église durant sept ans, soit de 1923 à 1930. Depuis des années, il songeait à améliorer le sort des enfants orphelins. En 1928, l'école St-Louis de Gonzague, sur la rue McKenzie, fut bâtie et ainsi la vieille école devint vacante. Cette dernière fut mise à l'enchère et achetée par M. M. Alex Turpin et Charles Davis pour la somme de \$1200.

Cette transaction a failli priver le père Paré de son orphelinat, mais celui-ci connaissant bien la générosité des acheteurs, il s'est approprié la vieille école moyennant une somme de mille dollars. Puis, il a obtenu la permission de son évêque de fonder l'orphelinat. Le 15 mars 1929, le contrat était signé et le 1er mai suivant, deux religieuses de la congrégation des Soeurs grises de Nicolet sont arrivées. Elles ont pris la tâche en main et bientôt deux autres religieuses



REV. P. NAP. PARÉ, S.J.  
1923-30

ses sont venues les aider. Le 30 mai 1929, j'ai accompagné ma mère à la bénédiction de l'orphelinat d'Youville. Le rêve de 20 ans du père Paré était enfin réalisé. Dès le lendemain, la majorité des places étaient occupées.

L'orphelinat a reçu au début cinq sous par jour, afin d'aider au soutien de chaque enfant. Sans l'aide des paroissiens, toutefois, et sans la collaboration des diverses congrégations, l'oeuvre aurait sans doute périclité. Le père Napoléon Paré tient encore aujourd'hui une place prépondérante dans mes souvenirs d'enfant. Et pour cause!

Aujourd'hui, le Foyer d'Youville oeuvre encore sous la direction de soeur Marie Chartrand, reconnue pour ses dons maternels. Les portes sont ouvertes à tous les gens nécessiteux, ce sans discrimination relative à la religion ou à la langue. Le Foyer accepte, à court ou à long terme, les garçons âgés de quatre à douze ans et les filles dont les âges varient entre quatre et treize ans. En cas d'urgence, même les enfants plus jeunes sont acceptés.

Quoique l'on puisse songer à rénover l'extérieur du Foyer, qui constitue maintenant un site historique, l'intérieur en est sans cesse amélioré. Les dortoirs ont ainsi fait place à des chambres à coucher comprenant de beaux lits neufs, tandis que les planchers ont été recouverts à la façon moderne.



L'ORPHELINAT D'YOUVILLE

Le Foyer d'Youville peut abriter un maximum de seize enfants. Ils bénéficient d'un contact adéquat avec les gens de l'extérieur, car ils sont intégrés un peu à toutes les écoles. Les dirigeants travaillent en collaboration avec le Ministère des Services sociaux et communautaires et conjointement avec l'organisation "La Paix et la Société de l'aide à l'enfance". Le gouvernement contribue 80% des dépenses, le reste étant payé par les parents et les dons reçus par des organisations ou des particuliers.

**Extrait de mes mémoires d'enfance'' -- Le grand catéchisme''--** À Sudbury, dans les années vingt, le grand catéchisme en images remplace la bible dans les familles chrétiennes francophones. À tous les dimanches, ma mère feuillette avec nous ce grand livre de quelques pages, mesurant neuf pouces de largeur et douze pouces de hauteur.

La première page représente la CRÉATION, mettant en relief un oeil, entouré de triangles symbolisant Dieu le Père et la Sainte Trinité; plus bas sont illustrés le soleil, la lune, les étoiles, les poissons dans l'eau, les oiseaux voletant au-dessus des animaux peuplant la terre.

À la page suivante, nous voyons ADAM et EVE dans le paradis terrestre. Un serpent entourant la branche d'un pommier laisse voir sa lancette et montre une expression de satisfaction, tandis qu'un ange mécontent tient en main un roseau et lève le bras pour chasser nos premiers parents.

Le sacrement du BAPTÊME est représenté par Jean-Baptiste versant de l'eau sur la tête de Jésus agenouillé dans le Jourdan. La face d'un vieillard aux cheveux touffus et à barbe blanche représente Dieu le Père souriant; des rayons de lumière reflètent sur la tête de son Fils où vient se poser une colombe.

Viennent ensuite les tableaux représentant les sacrements de PÉNITENCE, d'EUCCHARISTIE, de CONFIRMATION, de MARIAGE et de l'ORDRE.

Le sacrement de l'EXTRÊME ONCTION, très impressionnant, laisse voir un moribond étendu sur un lit, où le prêtre se penche en faisant l'action d'oindre le mourant. L'ange de la mort, couvrant plus que la moitié de la page, se tient debout au-dessus du lit, faux à la main, prêt à faucher la vie de cet homme.

Le PURGATOIRE est représenté par un feu dans lequel sont les âmes, les bras tendus, implorant le ciel placé plus haut: les trois personnes de la Sainte Trinité entourées d'anges et de chérubins.

En dernière page c'est l'ENFER, avec Lucifer debout dans un grand feu au milieu des damnés; il tient dans la main une fourche de fer à trois dards aigus et les âmes lèvent les bras dans leur déses-

poir. Lucifer a une taille disproportionnée, des cornes et un visage vicieux, souriant de contentement. Il a le regard fixe, malin et scrutateur, pénétrant jusqu'au plus profond de l'âme. Il est effrayant à voir. En haut de cette page, une horloge porte l'inscription: "Toujours, jamais".

Il n'y a pas de texte dans ce livre à l'exception d'un titre à chaque page. Les moments que nous passons à regarder ces tableaux sont accompagnés des paroles de ma mère qui nous explique selon sa foi et ses connaissances notre religion catholique. Elle semble apporter beaucoup d'attention à nous expliquer la confession, l'ange de la mort et l'enfer; du moins c'est ce que nous retenons le plus.

Ses récits sont tellement impressionnants qu'un soir je fais un cauchemar; Lucifer veut s'emparer de moi. Je m'éveille en sursaut, prise d'une anxiété extrême. Je crie de frayeur, ma mère accourt; je vois Satan dans tous les coins de ma chambre et je me jette dans les bras de ma mère.

Ce n'est qu'après une heure qu'elle réussit à me convaincre que ce n'est qu'un rêve. Elle m'assure que le démon ne touche pas aux enfants qui ont Jésus dans le coeur. "Demain, me dit-elle, nous irons voir le père Paré, il te bénira et le diable ne pourra même pas te faire rêver." Le lendemain, je reçois la bénédiction du curé, qui m'explique d'avantage l'enfer, la chute de Lucifer et des mauvais anges. Cet homme m'a rassurée et m'a donné une petite tape d'amitié sur la joue; j'ai laissé le presbytère convaincue que le diable ne m'aurait jamais.

Le père Paré était un homme jovial, respecté de ses paroissiens. Il avait le don de consoler et d'aider quiconque se présentait à lui, quelle que soit l'heure du jour ou de la nuit. Il avait une grande dévotion à la Sainte Vierge et à St-Alphonse de Liguori.

Ce curé avait demandé à ma mère de faire consacrer son bébé de deux mois à la Sainte Vierge et de le nommer Alphonse, plutôt que Rhéal, ses noms donnés au baptême, pour obtenir la guérison de la tuberculose entraînée par une grande faiblesse due à la grossesse.

Cette promesse exigeait que l'enfant ne porte que des habits bleus, blancs ou jaune-or jusqu'au jour de sa première communion. Ces exigences avaient demandé beaucoup de sacrifices à ma mère; combien de fois elle a dû remettre sur le rayon de l'étalage, un joli vêtement d'enfant aux couleurs permises mais comprenant une légère rayure d'une autre couleur.

Ainsi pour le jour de la première communion d'Alphonse, ma mère avait choisi un habit bleu marin sur lequel elle avait eu soin d'enlever les deux étoiles rouges qui ornaient le collet au moment de l'achat du vêtement. Mon jeune frère, quoique insouciant de cette promesse, a toujours gardé pour le bleu une préférence marquée.

# ACTIVITÉS RELIGIEUSES

Si captivants que puissent être les récits des richesses matérielles dont parlent les économistes et les géologues, ils ne doivent pas pour autant faire oublier que les Sudburgeois francophones ont aussi des récits intéressants de nature plus spirituelle. Au point de vue religion et conservation de leur langue maternelle, nos ancêtres n'ont pas espéré en vain.

Dans notre ville de Sudbury, l'élément catholique était d'emblée le plus fort; l'église Ste-Anne constituait l'édifice le plus important. Il représentait un témoignage de ferveur vivante chez les Canadiens français. Les cloches suspendues dans le haut clocher sonnaient l'angelus le matin, le midi et le soir. Elle nous rappelaient les heures de messe solennelle du dimanche. Dans l'après-midi, elles annonçaient les nouveaux baptisés et l'heure des vêpres. Le glas, par son tintement lugubre, annonçait la mort d'un paroissien.

Chez nous et dans la plupart des foyers, la famille se groupait dans l'intimité pour réciter la prière du soir. Quand nous étions tous présents, avant de se retirer pour la nuit, ma mère allumait le lampion déposé en avant de la grande statue du Sacré-Coeur de Mont-Martre. Cette statue, tenant la place d'honneur sur le piano dans le salon, ainsi que le grand crucifix attaché au mur, étaient les seules décorations de la pièce. Ma mère récitait de mémoire la grande prière du soir, les litanies des saints, plusieurs invocations indulgenciées et, en dernier, le De Profundis, nommant tous nos parents défunts. Elle ajoutait: "Seigneur, donnez-leur la lumière et le repos éternel". Après avoir fait un grand signe de croix avec piété, nous embrassions la grand-mère, papa, maman et même nos frères. Maman ajoutait: "Allez avec votre ange-gardien, dormez bien. Il vous protégera du feu, de la foudre et du péché". Je me souviens d'avoir dit à mon bon ange: "Toi tu couches au fond, moi j'aime mieux dormir au bord du lit".

Nous célébrions aussi des fêtes solennelles telles que la Fête-Dieu, où il y avait une grande procession et tous les mouvements de la paroisse étaient représentés. Chaque groupe de paroissiens marchait précédé de son étendard. Il y avait ainsi la ligue du Sacré-Coeur, les Dames de Ste-Anne, les Enfants de Marie, etc... Puis venaient les congrégations religieuses, suivies du clergé et des enfants de chœur. Ces derniers portaient six torchères et le crucifix d'apparat fixé au bout d'une longue tige de bois. Le curé, habillé de ses vêtements solennels, portait le St-Sacrement dans l'ostensoir en or garni de pierres précieuses. Il était abrité sous un dais, fabriqué de soie



(M. Adélaré Boulay, en premier plan)  
Procession du St Sacrement - gracieuseté de Hermance Boulay-Morisset.

et de franges dorées, retenu par quatre poteaux que soutenaient dignement quatre paroissiens. Un enfant de chœur précédait le curé en marchant à reculons, tout en agitant l'encensoir en direction du St-Sacrement.

Le prêtre avait annoncé le parcours de la procession. Les gens décoraient leurs maisons de drapeaux jaunes du Vatican, de drapeaux bleus à fleur de lys et de banderoles. Des statues étaient placées sur des petits autels temporaires et de grandes images saintes encadrées étaient décrochées des murs de la maison pour être suspendues aux galeries et aux balcons. À mi-chemin, un imposant reposoir était dressé.

Ceux qui ne pouvaient pas suivre la procession s'agenouillaient sur les trottoirs, sur les galeries ou sur le seuil de leur maison pour adorer le St-Sacrement à son passage.

Venait ensuite la fête de Noël. Les bons catholiques s'y préparaient par l'Avent. Les hommes s'abstenaient de boissons enivrantes, les mamans préparaient la venue de Jésus en racontant à leurs petits enfants la nativité et en rappelant aux plus grands de se confesser en préparation à la communion de la messe de minuit. C'était aussi le temps de faire boucherie, de cuire des tourtières, des beignes et le traditionnel gâteau aux fruits.

La veille de Noël, il fallait faire une randonnée dans la forêt pour choisir le plus bel arbre, que ce soit un sapin, une épinette ou un pin. Après avoir placé l'arbre dans un coin du salon, avec le pied dans une chaudière remplie de tourbe humide, les enfants, aidés de leurs parents, plaçaient des boules luisantes et multicolores au bout de chacune de ses branches; ils ajoutaient des guirlandes couleur d'or et d'argent. La crèche, avec ses personnages qui entourent l'enfant Jésus couché dans une mangeoire, était placée en évidence au pied de tout ce décor.

Les bébés étaient laissés à la garde d'un grand-parent ou d'une grande soeur pendant que le père, la mère et les plus vieux des enfants partaient en carriole attelée du meilleur trotteur pour se rendre à l'église afin d'assister à la messe de minuit.

Le chant Minuit chrétien faisait vibrer les cordes sensibles des âmes de tous les compatriotes qui, en cette nuit, étaient encore plus pieux que d'habitude. La messe terminée, chacun se souhaitait un joyeux Noël et entrait chez celui de la parenté qui avait choisi de donner le réveillon. Les hommes se passaient un petit verre de whisky blanc, tous s'attardaient autour de la table où les chansons de Noël se succédaient.

Le jour de l'An était un jour de réjouissances plus terrestres; c'était le grand rassemblement de la famille à la maison paternelle ou chez un des aînés. Les enfants demandaient la bénédiction à leur père,



geste qui revêtait un certain caractère sacré. On se souhaitait une bonne et heureuse année et le paradis à la fin de ses jours. Les musiciens étaient dans leur élément; ils sortaient leur harmonica, la bombarde et les cuillères. Les doigts couraient sur le clavier du piano et le violoneux faisait vibrer les cordes de son violon. On formait des quadrilles que le "calleur" savait guider en disant, entre autres: "en place pour un set, ôte tes mitaines puis swing la tienne, ôte tes gants et swing gentiment, ôte ton foulard et swing plus fort, swing la baquèse dans le coin de la boîte à bois" et en terminant il ajoutait: "Do si do, les filles ont chaud".

Les femmes, plus indulgentes qu'à l'ordinaire envers leurs maris, leur permettaient de prendre un petit coup de fort. Chacun s'empifrait, ils aimaient tellement le ragoût de pattes avec patates pilées, les cretons, la tête à fromage, les tartes au sucre et aux oeufs, ainsi que les beignes qui accompagnaient les tasses de thé.

Le jour des Rois mages, on mangeait le dernier étage du gâteau aux fruits dans lequel la cuisinière avait caché une fève. Celui qui recevait le morceau de gâteau contenant la fève était nommé roi de l'année. Ce titre lui donnait droit à des faveurs.

Ainsi se terminaient les festivités des Fêtes canadiennes-françaises. Tous s'étaient laissés aller à la gourmandise, mais il restait les bonnes résolutions du jour de l'An, que chacun croyait bon de s'infliger: manger moins, assister à la messe du dimanche, s'abstenir de sacrer ou encore pardonner à sa voisine, etc. Ces gens rêvaient déjà aux fêtes qu'apporterait le jour de Pâques.

Le premier vendredi du mois était consacré à la réparation au Sacré-Coeur. En se confessant et en communiant neuf premiers vendredis du mois consécutifs, tout dévot était assuré d'une indulgence plénière à l'heure de la mort.

L'observance du carême était fidèlement respectée. Quiconque était âgé de 21 à 60 ans devait jeûner, à moins d'avoir obtenu une dispense d'un prêtre. L'abstinence de viande, les mercredis et vendredis, était de rigueur. Au début du carême, la plupart des familles achetaient un baril de hareng salé et une bonne provision de morue salée ou fumée; des patates bouillies accompagnaient tous les repas de poissons.

Les offices de la semaine sainte étaient scrupuleusement suivis. De nombreux fidèles pratiquaient l'adoration nocturne du jeudi au vendredi saint. Il se remplaçaient les uns les autres; certains passaient la nuit entière auprès du saint sacrement exposé. La plupart des établissements fermaient leur porte le vendredi saint. Dans plusieurs familles, le silence était de rigueur de treize à quinze heures l'après-midi du vendredi saint. Les prières du chemin de la croix étaient solennellement accompagnées par la chorale.

Le dimanche de Pâques, un membre de la famille, généralement le père ou l'aîné, se réveillait avant le lever du soleil pour aller puiser de l'eau naturelle d'un ruisseau dont le courant coulait de l'est à l'ouest. Cette eau était presque crue miraculeuse. Chacun se faisait un devoir d'en boire en se levant, pour sa santé; on en conservait pendant un an dans une bouteille pour donner aux malades. Pâques était un jour de réjouissances spirituelles, mais également de réjouissances matérielles. C'était la fin de pénitences diverses promises pendant le carême, mais surtout le jour attendu avec impatience pour étrenner les toilettes du printemps, surtout les chapeaux de dames.

Les gens éprouvés par la mort manifestaient leur chagrin ouvertement. À la suite de la mort d'un proche, on portait le grand deuil: les femmes s'habillaient entièrement de noir et les hommes portaient une cravate et un brassard noirs pendant un an, suivi du demi-deuil où le gris, le mauve et le blanc étaient admis. Une veuve ajoutait une pleureuse à son chapeau (long voile noir qui recouvrait la figure et descendait dans le dos).

Extrait de "Mes mémoires d'enfance". -- Les funérailles de ma grand-mère en 1925. -- Mon père et un voisin s'empressent de sortir le piano du salon, ma mère ferme les tentures de la fenêtre et prépare la pièce pour recevoir la dépouille mortelle qui sera exposée deux jours et deux nuits.

À l'arrivée du corps, un crêpe violet est accroché à l'extérieur de la porte d'entrée, deux gros chandeliers noirs sont placés de chaque côté du cercueil et les cierges de cire d'abeille sont allumés; au-dessus du cercueil, un grand crucifix et un étendard des Dames de Ste-Anne sont en évidence. Les parents, les amis et les voisins se groupent pour veiller au corps, on récite le chapelet et les litanies presque sans interruption. Une collation est servie dans la cuisine en tout temps.

C'est la première fois que j'assiste à des funérailles. Le célébrant, accompagné de quatre enfants de chœur, attend dans le portail pour faire la levée du corps; le bedeau fait tinter les cloches, puis il se fait un grand silence pendant que le cercueil est placé sur un catafalque. Le prêtre commence les prières et se servant du goupillon, asperge le cercueil d'eau bénite à deux reprises. Nous suivons ensuite le cortège jusqu'en avant de la nef. La dépouille mortelle est recouverte d'un drap noir à galons jaunes touchant presque le plancher, et est entourée de six chandeliers noirs de six pieds de hauteur.

Ma mère m'emmène dans un des premiers bancs, elle ouvre son missel vespéral et me laisse à mes réflexions; je ne suis pas touchée par les chants grégoriens, je suis bien plus étonnée par l'assombrissement de l'église. Les six fenêtres de douze pieds de hauteur sont complètement cachées par des étendards noirs ornés de glands et de galons jaunes, portant les inscriptions: "Aurevoir au Ciel, De Profundis, Le Ciel est ma patrie, Adieu parents et amis, Pater Noster, Ave Maria." Les façades des trois autels, de la balustrade, de la sainte table et de la chaire sont recouvertes de panneaux noirs garnis de galons jaunes.

Tout est lugubre, et mon âme d'enfant de huit ans ressent une tristesse profonde. Je ne comprends pas pourquoi, hier, jour des Rois, tout était si beau dans l'église lors de la cérémonie de la bénédiction des enfants. M. le curé nous a raconté la nativité et la visite des Rois mages à Bethléem et nous a donné chacun un sac de bonbons. La crèche était illuminée, le petit Jésus était si beau. Je par-



**Première communion des enfants de la première année le 3 juin 1947.**

De gauche à droite, en commençant par la première rangée: lu du tableau: Claire Mayer, Suzanne Charlebois, Gloria Dupuis; 2ième rangée:...née Beaulieu, Jocelyne Robert, Carmel Gravelle, Yvonne Tregonning, Hélène Fontaine; 3ième rangée:...aine Lavallée, Hélène Sauvé, Rita Bélanger, Berthe Brisson, Francine Régimbal; 4ième rangée: Vivianne McDonald, Gracia Lalonde, Claudette Lalonde, Jeannette Rochon, Jeannette Ouellette; 5ième rangée:...née Hébert, Gabrielle Lafrance, Madeleine Leduc, Hélène Vaillancourt, Thérèse Gervais; 6ième rangée:...ette Majerus, Lorraine Campeau, Carmen Chénier, Jacqueline Leduc, Mona Vanier; 7ième rangée: Brigitte Bradley, Annette Diotte, Jacqueline Shryer, Dianne Brisson, Lucienne Matte; 8ième rangée: Patricia Ménard, Françoise Gervais, Jeannette Régimbal, Jovette Roy, Yollande Bradley; 9ième année: Vivianne Perrier, Lorraine Matte, Claire Lapalme, Colette Gauvin et Georgette Lafleur.

viens à peine à le distinguer.

Au cimetière, je refuse de descendre de l'auto; le cercueil est placé dans le charnier, car il faut attendre le dégel du printemps pour creuser la fosse. J'ai le coeur gros, je grignote les doigts de mes gants au point de les trouser, mais je ne pleure pas. Devenue adulte, je réalisai l'intensité des sentiments éprouvés en ce jour mémorable, à la vue de l'apparat des fenêtres; ces écriteaux furent une obsession qui hanta mon esprit plusieurs années. À l'âge de onze ans, je fis un cauchemar où j'étais dans une pièce dont le mur était recouvert des mêmes étendards qu'aux funérailles, mais portant les inscriptions "présage de mort au cours de l'année." Pendant un an, je vécus à chaque jour dans la crainte de mourir. Je refusais de nager, de patiner, je voyais du danger partout: traverser la rue, aller en automobile, etc. Je gardais mes appréhensions bien secrètes, ne voulant pas passer pour être superstitieuse et je n'en fus déliivrée que le jour de l'An de l'année suivante.



**Dans cette photo prise sur le terrain du Collège du Sacré-Coeur à l'occasion de la procession de la Fête-Dieu nous retrouvons des anciens paroissiens francophones de la paroisse Ste-Anne, tels: Mme Pierre Lebel, Emile Boulay, Mme Irma Leclair, Pierre Lebel, Mme Stepstich, Mlles Alice Fournier et A. Merrenger, Mme Merrenger, Mme Emile Boulay, Mme Michaud, Mme Wilfred Charbonneau, M. Raïche, Mlle Raïche, Joseph Boucher, Mme Isaïe Lacasse, Mme Albert Carrière et bien d'autres qui font partie des familles pionnières de Sudbury.**



# LE COLLÈGE DU SACRÉ-COEUR

Le 25 mars 1912, la construction du Collège du Sacré-Coeur fut approuvée et le 25 août, Son Excellence Mgr. Scollard bénit la pierre angulaire. Lorsque le Collège ouvrit ses portes le 3 septembre 1913, le village de Sudbury comptait 7000 âmes dont plus de la moitié était catholique et de langue française.

Quatre-vingt-quatorze élèves, dont une vingtaine de langue anglaise, s'inscrivirent pour l'année scolaire 1913-1914, avec le R.P. Gustave Jean comme recteur du Collège. Les élèves anglophones se firent de plus en plus rares; les Irlandais préféraient envoyer leurs enfants au "High School" construit en 1909.

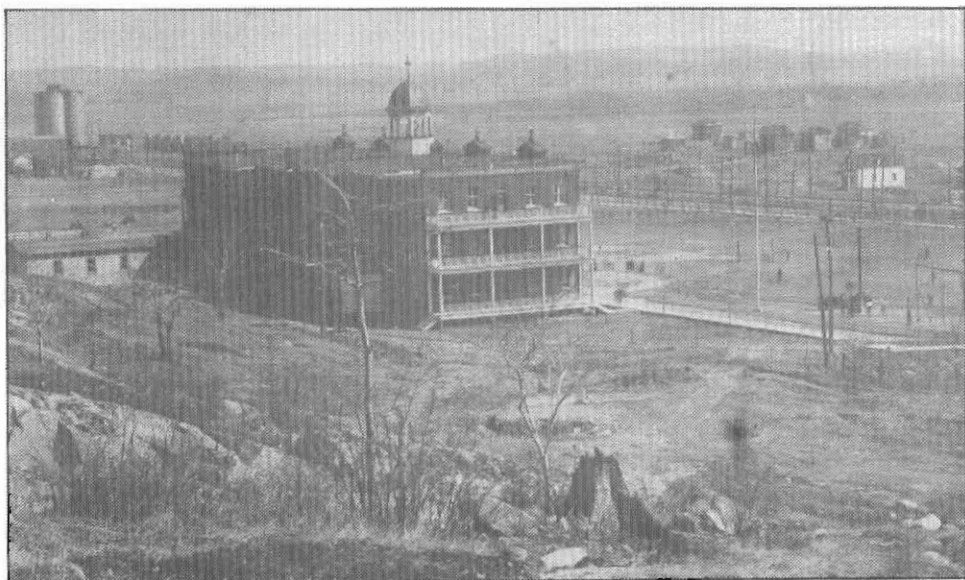
En 1917, le Collège était devenu complètement français; il devint rapidement le centre de la résistance au Règlement XVII. Que servait une institution d'enseignement secondaire, si les élèves ne recevaient pas une éducation française solide au niveau des classes primaires? Il y eut plusieurs élèves qui se sont inscrits au Collège avec une connaissance très limitée du français, mais qui, avec l'aide des dévoués enseignants et en sacrifiant leurs heures de loisirs, réussirent et se rendirent au niveau universitaire.

Les jésuites, aidés des religieux, des prêtres, des professionnels et des hommes d'affaire donnèrent une assurance de succès au Collège. En 1916, après plusieurs conférences secrètes, craignant l'hostilité du Règlement XVII, l'Oeuvre des étudiants fut fondée, sous la direction du père J.A. Ménard, pour aider aux étudiants et soulager le fardeau de sacrifices que le R.R.P.P. jésuites s'imposaient pour le bénéfice des Canadiens français du Nouvel Ontario. Le public ne tarda pas à leur donner toute sa coopération. Il y eut les pique-niques, les parties d'euchre et les rafles. Dès la première année, on donna une bourse à un élève méritant et ensuite les bourses furent plus nombreuses. Les membres du clergé et de nombreux laïcs ont contribué à l'expansion du Collège.

En 1916-17, on organisa une fanfare. Un an plus tard, elle possédait 4 cornets, 3 clarinettes, 2 picolos, 1 saxophone, 4 altos, 2 ténors, 3 trombones, 2 barytons, 4 basses en si bémol, 3 contrebasses, 1 grosse caisse, 2 tambours, 1 paire de cymbales, 1 triangle, 1 clairon. Avec tous ces instruments et des jeunes musiciens de bonne volonté, le Collège du Sacré-Coeur fut en mesure de donner un air de fête aux grandes occasions.

En 1942-43, le R.P. Hector Bertrand, S.J., un ancien, et alors préfet de discipline, s'intéressa vivement à la fanfare. La fanfare du collège exécuta plusieurs concerts, se couvrant de gloire. Elle donna

son concours à des séances et des manifestations publiques de tout genre. Elle fit grand honneur au Collège et aux Canadiens français, à la réception de Lord et Lady Bessborough en 1933; en 1939, lors du passage de Leurs Majestés le Roi et la Reine, ses airs furent irradiés.



**COLLÈGE DU SACRÉ-COEUR, Sudbury, Ont. en l'année 1919.**



En 1944-45, le père Albert Régimbal donna un nouveau nom à la fanfare, "L'Harmonie Bellarmin" et fit l'acquisition de costumes de couleur bleue, blanche et rouge pour les musiciens.

Les soirées de famille furent en vogue, dès le début, comme c'était la coutume dans les collèges de la province de Québec. Le Collège, cependant, ne garda pas ses talents emprisonnés entre ses murs; il présenta plusieurs grandes pièces de théâtre au public, soit pour des fêtes collégiales, soit pour des festivals dramatiques. Il y eut 68 pièces de théâtre jouées par les collégiens de 1915 à 1961.

Pour le bon développement, tant physique que moral, les organisations sportives étaient de rigueur pour les étudiants. Il y eut une multitude de sports. Les élèves jouaient à la crosse, à la balle, au soccer, au football, au ballon-captif et aux quilles. En 1939-40 prenait naissance le ballon volant. Le hockey fut toujours très populaire au Collège. En 1941-42, la patinoire fut munie de coins "ronds" et le 9 décembre 1951 le Collège occupa, pour la première fois, la glace de l'arène, où se trouvaient 3000 spectateurs. Il est facile de constater que le Collège a donné son plein rendement au point de vue sportif, comme dans toutes ses entreprises.

La contribution constante que le Collège a fournie à notre Société historique est un fleuron glorieux qui s'ajoute à son titre de défenseur de notre patrimoine en Ontario-Nord.

En 1945, le Dr Raoul Hurtubise, un ami fidèle du Collège, tint plusieurs assemblées privées et multiplia démarches sur démarches pour obtenir officiellement le titre d'Université au Collège du Sacré-Coeur. En 1955, le Conseil d'administration du Collège décida d'appliquer tout simplement les droits universitaires de la charte reçue de l'Assemblée législative de la province d'Ontario en 1914. Dès le 26 mai 1956, le Conseil du Collège annonça qu'il donnerait ses propres diplômes. Le 17 décembre 1956, le R.P. Alphonse Raymond, recteur, annonça dans les journaux la création de l'Université de Sudbury, que l'Assemblée législative approuva le 3 avril 1957, par un bill (n° 35). Naquirent ensuite l'Université Laurentienne (bi-culturelle, non-confessionnelle), l'Université Huntington (Eglise unie), l'Université Thorneloe (Eglise anglicane) et l'Université de Sudbury (Eglise catholique Univ. bi-culturelle).

Les Franco-Ontariens, contrairement à ce que l'on pouvait redouter, n'ont pas perdu leurs droits, car à l'Université Laurentienne même, la section française coexiste avec la section anglaise et reçoit les subventions qui lui sont dues. Les sections françaises se développent dans la mesure où elles reçoivent des étudiants canadiens-français. Mais, en général, elles ne peuvent les recevoir que d'éco-



les secondaires françaises. Nous, les Franco-Ontariens, sommes fiers de nos écoles publiques et privées, que nous avons obtenues et qui oeuvrent pour la cause que nous avons à coeur.

En 1983, ça bouge encore entre les murs du Collège Sacré-Coeur. Il en est à sa 5<sup>ième</sup> année d'enseignement secondaire, au niveau des 9 et 10<sup>ième</sup> années. Il y a présentement 110 garçons inscrits et le personnel attend un plus grand nombre à la rentrée des classes, en septembre.

Le Collège offre des ateliers très modernes de menuiserie, de soudure, d'électricité et d'arts en dessins industriels et le micro-ordinateur sera, sous peu, une autre option.

Le gymnase sert aux étudiants ainsi qu'à différents groupes d'organisation avec l'autorité de la Commission scolaire.



**En avant, de gauche à droite: A. Gauthier, R. Courtemanche et G. Beland.  
2<sup>ième</sup> rangée, de gauche à droite: W. Audette, A. Lafrance, O. Fournier et L. Fortin.  
3<sup>ième</sup> rangée, de gauche à droite: O. Godin, J. Ranger, le R.P. R. Durocher s.j., et N. Godin.**

# HÔPITAL ST-JOSEPH

Le premier hôpital en bois rond de 40 pieds par 30 du Dr W. Howey (bâti sur la rue Elm sur un terrain voisin de la prison, aujourd'hui) ne pouvait suffire, en 1892, aux résidents, aux centaines de bûcherons et de mineurs des vastes districts de Nipissing et d'Algoma.

Le Dr Jacob W. Hart achète un terrain sur la rue Dufferin et construit un petit hôpital qu'il nomme "Sudbury Hospital". Deux ans plus tard, l'hôpital passe aux mains du docteur John S. Goodfellow, célibataire. Le 18 août 1896, il signe un bail avec le R.P. Toussaint Lussier, S.J., curé de la paroisse Ste-Anne, à raison d'un loyer annuel de \$200.

Une vague de typhoïde explique la présence des soeurs dans Sudbury. Le père Lussier, ayant vu succomber à l'épidémie un certain nombre de malades, faute de soins, demanda l'aide des Soeurs grises. Trois religieuses, sous la conduite de soeur Saint-Raphaël, s'installent à l'hôpital. Elles y trouvent trois malades, deux gardes-malades et deux domestiques. Le docteur W.H. Mulligan s'engage à desservir l'hôpital à raison de \$250 par année. Sur 17 malades soignés du 14 août au 31 décembre de cette année à l'hôpital St-Joseph, un seul meurt.

Dès octobre, les autorités municipales donnent leur appui en amenant l'aqueduc jusqu'à l'hôpital, malgré l'opposition des docteurs Struthers et Arthur, devenus conseillers municipaux. Ces messieurs craignaient-ils pour la survivance de leur hôpital privé, sur la rue Elm? Quoiqu'il en soit, il ne tardèrent pas à accorder leur bienveillance aux religieuses.

Le 14 mars 1897, les notables de la région, catholiques et protestants, sollicitent du gouvernement un octroi en faveur de l'hôpital St-Joseph et le 10 décembre, ils reçoivent un octroi de 700 dollars. Le 1er mars 1898, les Soeurs grises de la Croix s'engagent à bâtir un édifice convenable au coût de 10,000 dollars. Par d'ailleurs, le 1er décembre, les soeurs prennent possession de l'immeuble, qui a coûté 25,000 dollars. Elles transportent de la rue Dufferin les 11 patients qui s'y trouvaient.

Voici quelques dates et faits importants dans l'historique de l'hôpital.

Le 16 juillet 1897, le père Lussier bénit l'hôpital.

En février 1901, il y a épidémie de variole et l'hôpital est mis en quarantaine.

En avril 1907, premier agrandissement de l'hôpital; entrepreneur, M. J.B. Laberge.

Le 18 janvier 1910, suite à un accident de chemin de fer sur la ligne du Sault Ste-Marie, on compte 3 morts et 47 blessés, dont le plus grand nombre est amené à l'hôpital.

En 1911, l'école Sainte Elizabeth, école de gardes-malades, est établie.

En 1915, il y a épidémie de typhoïde; en octobre 1918, épidémie d'influenza ou grippe espagnole, le personnel médical, 10; les admissions, 2,183.

En 1921, l'aile de la chapelle est construite.

En 1922, il y a inauguration du département des dossiers et du laboratoire.

En avril 1927, une buanderie à l'épreuve du feu est construite.

En 1929, l'aile nord-sud est ajoutée à l'extrémité ouest de l'hôpital. Elle est construite à l'épreuve du feu.

En 1934, le personnel médical est de 40 et les admissions de 2,958.

En 1943, les admissions sont de 7, 597.

En 1945, la clinique de cancer est mise en opération. Dû aux restrictions de la guerre, la pouponnière attend trois ans pour les petits lits de nouveau-nés.

En 1951, le gouvernement choisit l'hôpital St-Joseph, la bibliothèque municipale et la résidence des gardes-malades comme centres disponibles, en cas de désastres. Des entrepôts sont remplis de lits, de matelas, de draps et de tout autre chose nécessaire au bon fonctionnement du corps médical.

En 1952, on ouvre l'Algoma Sanatorium, ce qui enlève à l'hôpital un fardeau. Les départements de pathologie et de psychiatrie prennent naissance.

En 1965, le docteur André Turgeon introduit le centre de dialyse. Avant 1950, les religieuses assument toute la tâche et ce n'est qu'en 1965-66, lorsque la Constitution des hôpitaux de l'Ontario est établie, que des laïcs leur viennent en aide.

En 1968, les soins intensifs deviennent réalité.

En 1969, on compte 5,021 admissions et 673 bébés naissent.

Le 21 juin 1975, il y a une grande fête de fermeture. Mgr Alexandre Carter célèbre une messe solennelle. Tout le personnel et des invités y prennent part. Les 28 patients sont transportés au nouvel hôpital Laurentien.

**SOUVENIR:** De 1963 à juillet 1967, je fus à l'emploi de l'hôpital St-Joseph comme chef du bureau d'admission. Cette responsabilité peut paraître ingrate, cependant ce furent de belles années de travail pour moi.

Ayant à côtoyer quotidiennement les patients, les gardes-malades et les médecins, j'ai eu l'occasion de constater comment chacun y appor-

tait son boulot, conservant malgré les remous un esprit calme et charitable.

HOMMAGE à soeur Ste-Rose. Les quarante ans que vous avez passés dans la pharmacie de l'hôpital ont fait de vous une présence vivante du Seigneur. Vous saviez discerner nos moments d'angoisse et d'inquiétude et amoindrir le fardeau qui nous semblait si lourd. En allant à la cafétéria, personne ne passait devant votre pharmacie sans s'y arrêter, où nous jouissions de vos petits messages, si bien choisis et placés en évidence. Vous aviez le don de transformer nos mauvaises humeurs en nous communiquant du regard votre joie de vivre.



# LES PÈRES JÉSUITES

Les Pères Jésuites arrivèrent à Québec avec les colonisateurs en 1625. Au début du 17<sup>ième</sup> siècle, une grande partie de l'Ontario était habitée par les Hurons, vivant sur la côte du lac Huron et de la baie Georgienne. Ce peuple doux de nature était facile à évangéliser, ils appelaient les jésuites missionnaires. les Robes Noires.

Ces évangélisateurs remerciaient Dieu de leur avoir donné un si grand champ d'apostolat sur ce nouveau continent. Ces braves hommes voyageaient en canot d'écorce sur la rivière des Français; les voyages sur le lac Nipissing et les forêts vierges qu'ils eurent à traverser, ayant à faire des portages, demandaient un courage héroïque. Courbés sous le pesant fardeau, ils se déplaçaient exposés à la pluie et la neige.

Les pères Jean de Brébeuf, Jogues, Lalemant, Garnier; Daniel, Chabanel mouraient martyrs, sous la main cruelle des Iroquois. Nous les nommons aujourd'hui "Les Saints Martyrs Canadiens". Ces Pères jésuites oeuvrèrent de 1630 à 1649. Avec le Traité de Paris, le Canada fut cédé à l'Angleterre et les jésuites quittèrent le pays.

Ce n'est que deux siècles plus tard, en 1884, que les missionnaires jésuites se rendirent à l'Île Manitoulin, où une si grande chrétienté fut établie chez les Indiens. En 1860, des missionnaires oeuvraient sur les côtes du lac Supérieur, à Fort William et à Port Arthur (ces deux villes sont maintenant Thunder Bay).

Lorsque les éclaireurs de la Cie Pacifique Canadien arrivèrent en Ontario pour défricher le terrain, les jésuites étaient déjà sur les lieux pour administrer les sacrements et entendre leur confession. Ces défricheurs et bûcherons étaient pour la plupart des Canadiens français, pieux et bons chrétiens, qui désiraient avoir au milieu d'eux un prêtre, ce dernier prenant figure d'un père pour eux.

Le 30 mars 1883, alors que Sudbury était encore une majestueuse forêt de pins rouges et de pins blancs couvrant les rochers aujourd'hui dénudés, le père Joseph Specht, s.j. célébra la première messe, près de la cabane de l'éclaireur Jessie Smith. Le temps était favorable, le père se servit à cette fin d'une souche située tout près, pour donner plus d'espace aux assistants. Ce père oeuvra à Sudbury jusqu'à l'arrivée du père Jean-Baptiste Nolin, accompagné des ouvriers terrassiers. Ce dernier fut vraiment le fondateur de la paroisse Ste-Anne des Pins et même du village, puisque tous les habitants se trouvaient groupés autour de sa chapelle rustique, avant même que le village reçoive son nom, Sudbury, nom d'une ville de l'Angleterre.

Cette nouvelle paroisse ne suffisait pas pour le zèle et les activités de ces missionnaires, tels que: les pères Nolin, Louis Côté, Hud-

son et Caron, les premiers pasteurs. Avec de grands missionnaires tels que le père Specht, Baxter, Neault et d'autres, ils suivirent les défricheurs de la voie ferrée entre North Bay et Chapleau et ensuite de Sudbury au Sault Ste-Marie. Ces pasteurs, debout à quatre heures du matin pour célébrer la messe, devaient marcher de 40 à 80 milles pour se rendre à la mission voisine.

Le père Caron était donc curé des paroisses de North Bay, Verner, Chelmsford, Chapleau, Sudbury et une douzaine d'autres postes qui sont devenus des centres florissants. Ce brave homme disait souvent avec humour: "Ma paroisse est de quatre pieds de largeur et de huit cents milles de longueur."

C'est avec l'aide des Pères jésuites que nous avons pu obtenir le Collège du Sacré-Coeur, qui a si bien desservi les étudiants francophones. Les élèves ne pouvaient pas avoir de meilleurs enseignants. C'est de la charte obtenue par ce Collège en 1913 qu'est née notre Université de Sudbury en 1955.

La charte du C. du S.C. contenait une clause qui accordait le droit de fonder des universités, des facultés, datant de 1913. Cette clause a été ignorée et redécouverte par les avocats en 1955, lorsque les jésuites (Le Père Alphonse Raymond) firent demande pour fonder une université.



De gauche à droite: 1ère rangée - Mgr S. Côté, P.F. Bellavance, Mgr Lecuyer, P.H. Caron, E. Devine, N. Paré.

2ième rangée: D. Gariépy, J.A. Richard, P. Séguin, P. Desautel, ? P. Poreheron, J. Roussel, J. Paquin, L. Lafortune, P. Filiatault, J. Marchand, W. Gagnieur, E. Comte, E. Proulx ?, L. Héroux ?, A. Primeau?

3ième rangée: ?, J. Prieur, J.A. Grenier, J. Bruneau, Louis Roy, G. Lachapelle.

4ième rangée: J. Bala?, G. Belcourt, O. Racette, J.H. Coallier (Mgr), H. Gauthier, S. Charpentier, ? Brennan.

6ième rangée: R. Legault, A. Messier, J. Gamache, W. Girouard, G. Brunet, L. Bouvier.

# LE QUARTIER PRIMEAUVILLE

Au début du siècle, le lopin de terre situé à l'est du ruisseau Nolin fut nommé le quartier Primeauville. Il était séparé du Moulin à Fleur par la voie ferrée du Canadien National, s'étendant jusqu'au pied de la montagne que côtoient encore les rues Mountain, Peter et Myles. Les rues Leslie, Harvey, Murray, Pembroke et Dupont se trouvaient aussi dans cette subdivision. Ces rues sont restées les mêmes, à l'exception de la rue Dupont. Celle-ci a disparu partiellement dans les années 1970, pour faire place au pont moderne d'aujourd'hui, reliant la rue Pembroke à la rue Leslie.

Ce quartier, où les familles canadiennes-françaises moins fortunées s'étaient groupées, prit son nom du père Albin Primeau, curé de la paroisse Ste-Anne des Pins de 1902 à 1906. Aujourd'hui, on y trouve quelques familles de langue anglaise, mais la majorité de la population est demeurée francophone.

Pour se rendre au Centre-ville, les gens de Primeauville devaient prendre la rue Mountain aux tournants capricieux, suivant les courbes de la montagne qui rendaient le chemin beaucoup plus long avec tous ses virages. Ils pouvaient aussi prendre le parcours de la rue Notre-Dame, pour ensuite s'engager sur les rues Pembroke, Murray et Dupont. La petite rue Dupont n'était autre qu'une liaison entre le Primeauville et le Moulin à fleur. Cette rue, très étroite, mal éclairée, sans trottoir, consistait de deux côtes très longues et à pic descendant au niveau du ruisseau Nolin, qui traversait le pont élevé du C.N.R. Ce pont était fait de charpente en bois et les rails étaient cloués sur des pièces de bois équarries et distancées de six à huit pouces, ce qui laissait voir le courant d'eau coulant avec bruit, en bas. On avait fait une ouverture dans la charpente pour placer un pont unissant les deux côtés. Ce pont était très solide mais aussi très étroit.

Avec la fonte des neiges ou après une pluie abondante, le ruisseau Nolin se gonflait et se changeait en un torrent aux eaux impétueuses. Les gens craignaient ce courant d'eau à cause des noyades répétées.

En 1925, les automobilistes en herbe, qui osaient s'aventurer sur la rue Dupont, devaient s'assurer que leur voiture avait de bons freins; plusieurs eurent à faire une méchante rencontre sur le pont. Les gros piliers de cèdre de la charpente pouvaient prendre le coup. Après plus de soixante ans, ils ne portaient pas trop les marques de peinture et de coupures faites par la tôle épaisse des garde-boue fracassés par les chocs répétés. Avec l'augmentation de la circulation, malgré l'attention assidue des services publics de la ville, ces deux côtes étaient souvent impraticables. Elles étaient recouvertes



de laveuses en été et de glace durant les mois d'hiver.

Les gens du Primeauville avaient donc pris l'habitude de prendre un raccourci en marchant sur la voie ferrée du Canadien National. Celle-ci était en ligne directe avec le Centre-ville et la rue Borgia où se trouvaient la gare et le marché.

Les jours de marché, les mardis, jeudis et samedis, les ménagères prenaient toujours ce raccourci, ayant à porter de gros sacs contenant de la viande, des légumes, du beurre et des oeufs. On rencontrait souvent la mère d'une nombreuse famille portant d'une main jusqu'à trois volailles vivantes. Les poulets, qui pouvaient peser jusqu'à six livres chacun, pattes attachées, tête en bas, essayaient de courber le cou afin de voir un peu où ils allaient ou encore peut-être pour ne pas avoir le vertige. Ce tournant ne durait que peu de temps, puisqu'ils étaient tués souvent par la ménagère qui leur tranchait le cou d'un coup de hache. Elle se hâtait ensuite de les plumer pendant qu'ils étaient encore chauds, ou préférait les ébouillanter. La plume était conservée et servait à faire des oreillers. Ces oiseaux de basse-cour étaient servis surtout au repas du dimanche.

La voie ferrée du C.N.R. servait autant, sinon plus, aux piétons qu'aux locomotives. Le jour, un seul train de passagers entrait en gare à six heures de l'après-midi. Les wagons de marchandise étaient placés sur les voies de chargement aux petites heures du matin.

Ce n'est que dans les années 1930 que la compagnie de chemin de fer, se voyant envahir par les piétons et ayant plus de locomotives en opération, décida de mettre fin à ce raccourci en plaçant des clôtures. Pendant dix ans, les piétons se firent des passages en coupant la broche que la compagnie tenait à réparer. Aux pancartes, interdisant le passage, on ajouta: "Défense de passer sous peine d'amende".

Après que plusieurs furent traduits au tribunal de la justice et eurent à payer une peine pécuniaire et que les plus timides prirent l'habitude de prendre le tramway de la rue Notre-Dame ou de faire le grand tour par la rue Mountain, il y eut moins de piétons à prendre ce raccourci. Mais, de nos jours encore, il y a des gens demeurant sur les rues Myles, Peter et Leslie, à l'extrémité du Primeauville, qui se servent encore, à l'occasion, d'un raccourci en traversant la voie ferrée au bout de la rue Myles pour se rendre sur la rue Percy au Moulin à fleur.

Au début, notre ville fut bâtie en subdivisions, dans des petites vallées entre les montagnes où le terrain était propice et il y avait beaucoup de raccourcis. Avec les années, de nouvelles subdivisions furent établies, même sur le sommet de ces montagnes telles la Northern Heights. Les raccourcis des piétons sont devenus des rues. Je me souviens d'avoir passé sur la montagne où est aujourd'hui la rue Brébeuf. C'était un raccourci pour les écoliers du Moulin à fleur fréquentant la haute école ou l'école St-Louis de Gonzague. En 1930, il n'y avait pas de service d'autobus ou de tramway pour les écoliers. Beau temps, mauvais temps, ils marchaient pour se rendre à l'école. Les tramways de la Cie Suburban Electric Railway desservaient surtout les travailleurs de Copper Cliff, les gens bien munis vivant près du lac Ramsay et les habitants du Moulin à fleur, puisque l'entrepôt de la compagnie se trouvait au coin des rues Notre-Dame et Wilma.

EXTRAITS DE MES MÉMOIRES D'ENFANCE: Un raccourci. À l'âge de sept ans, je demeure au 260 de la rue Leslie, dans le quartier Primeauville. Mon père est copropriétaire, avec M. Alex Turpin, d'un commerce de marchandise sèche au numéro 98 est de la rue Elm.

Le samedi, dans l'après-midi, j'accompagne ma mère qui se rend au magasin pour donner son aide, les portes étant ouvertes jusqu'à neuf heures dans la soirée. Je m'amuse dans le bureau de mon père en "catinant" et en jouant à l'école avec mes poupées de papier que j'ai découpées et coloriées. Il y a un petit sofa où je peux dormir un somme si le coeur m'en dit.

Nous sommes à l'hiver de l'année 1925, comme d'habitude, nous prenons le raccourci pour retourner à la maison en passant sur la voie ferrée. J'ai une peur terrible de passer sur les ponts élevés traversant le ruisseau Nolin près de l'hôtel Montreal House et plus loin sur le pont élevé qui traverse la rue Dupont. Je dois regarder où je place le pied sur les poutres de bois équarries, très espacées; le bruit de l'eau courante en dessous m'effraie et la hauteur me donne le vertige. Ce n'est qu'en serrant la main de ma mère que je réussis à traverser le premier. Nous passons sur la plate-forme de la gare et ensuite nous nous retrouvons en pleine obscurité, n'ayant que la lune pour nous guider. Tout en suivant mes parents, je scrute le firmament étoilé, cherchant la Grande Ourse; si elle est à l'endroit, m'a-t-on dit, il fera beau demain; si elle est à l'envers, nous aurons de la neige. J'en suis à mes réflexions lorsqu'au tournant de la route apparaît le phare puissant d'une locomotive avançant à toute allure.

Le train des passagers est en retard de trois heures.

Terrifiée, je m'accroche au bras de ma mère et affolée je crie: "Maman j'ai peur". S'éloignant autant que possible des rails, ma mère penche ma tête sur sa poitrine, essayant de me cacher la figure, mais je peux voir. Au son strident du sifflet de la locomotive, je suis prise d'épouvante et je me dégage soudain pour me lancer de l'autre côté de la voie ferrée.

Les secondes sont comptées car, avant que je puisse réaliser ma bêtise, la locomotive est passée, traînant à sa suite plusieurs wagons. Je reste figée sur place, glacée jusqu'aux os. Ma mère, horrifiée, croyant que j'ai été frappée et projetée par l'engin, se tient la tête à deux mains. Mon père accourt à moi et je me jette dans ses bras. Même si ma mère me voit à ses côtés, elle ne se remet pas vite de sa peur. Elle se laisse entraîner comme une somnambule et moi je peux dire que j'ai traversé le deuxième pont sans m'en apercevoir. Comment ai-je pu le franchir sans "m'enfarger" dans les espaces, je ne le sais pas.

En arrivant à la maison, je me sens bien coupable de voir ma mère si bouleversée et je m'attends à être grondée. Mais mon père semble avoir oublié ma présence. Il s'empresse d'offrir un petit verre de brandy à maman qui finit par dire: "Jamais je ne marcherai sur la voie ferrée, le soir. À l'avenir, nous prendrons un taxi. Pour sauver trente-cinq sous, nous avons mis nos vies en danger".

Mon père et ma mère se servirent encore de ce raccourci, comme tous les gens du Primeauville, mais le jour seulement. Au printemps, nous déménagions à 83, rue Louis. J'ai laissé mes petites amies de jeu avec regret, mais très heureuse de ne plus à avoir à passer sur ces ponts et par le raccourci.

# LE THÉÂTRE

Pour nous, les francophones, le théâtre fut assez populaire après que la deuxième partie de la salle Ste-Anne fut construite munie d'une belle estrade.

Plusieurs pièces furent jouées avec grand succès, telles: "Le malade imaginaire" montée par les élèves du Collège du Sacré-Coeur: "Noces du bon vieux temps," montée par le Cercle pédagogique Jacques Cartier et présentée sept fois. On présenta aussi des pièces religieuses comme: "Le signe de la bête s'efface", (pièce antialcoolique), "Le Noël sur la place" de Ghéon, montée par Mlle Claire Laberge et des artistes du poste C.H.N.O. Pendant deux années consécutives, la troupe de M. Jean Villiers nous présenta "La Passion".

Ti-Gus et Ti-Mousse vinrent aussi nous amuser de leurs comédies et les pères Aimé Duval S.J. et Bernard O.F.M. surent nous divertir avec leurs chansons bibliques, en s'accompagnant à la guitare. Ils nous laissaient, en partant, l'occasion d'acheter en souvenir des microsillons et ainsi ils continuent encore à chanter parmi nous.

Les élèves de nos écoles francophones, aidés de leur institutrice, donnaient le meilleur d'eux-mêmes pour présenter une belle séance à l'occasion de la fête de M. le curé. La salle n'était jamais assez grande pour ces séances si amusantes.

En 1953, les Gais Lurons jouèrent: "Quand ici la croix fut plantée", un sketch historique donné en trois actes et composé par le père Amédée Dupas, pour célébrer le 70<sup>e</sup> anniversaire de la première messe à Sudbury, le 30 mars 1883.

Il y eut plusieurs extraits du plus beau théâtre français, interprétés par la troupe "Mélingue" de Paris et étant de vrais régals à voir et à écouter.

Le père Albert Régimbal, M. Bernard Lalande et Mlle Claire Laberge organisèrent un festival dramatique auquel prirent part plusieurs troupes de la ville des villages environnants.

Le dimanche après-midi, à la salle Ste-Anne, il y eut la présentation de beaux films français pour les enfants, répétés le soir pour les adultes. Plusieurs missionnaires firent rouler des bobines démontrant leur vie avec les noirs en Afrique ou en missions étrangères.

Je me souviens d'avoir pris part à une séance, alors que j'avais à peine sept ans. Nous étions une dizaine d'élèves de la première année, habillés en petits lapins, la tête recouverte d'une capeline ornée de grandes oreilles roses et nous chantions en trotinant: "Nous sommes des petits lapins, Nous trottons dans la prairie, Aux petites heures du matin, Nous mangeons des trèfles fleuris".



Pièce de théâtre montée par M. Varieur

1ère rangée: A. Ranger, Roddy Gravelle, Bertha Turpin, Innes Tyne, Céline Charrette, Bertha Trottier. ?

2ème rangée: Coranna Bélanger, Gertrude Dubreuil, M. Frank Varieur, Jeannette Gauthier, Cécile Joubert. Tous étaient coiffés d'une perruque.



Séance donnée par une équipe du Moulin à fleur.

1ère rangée: Paul Lecoupe, Lionel Campeau.

2ième rangée: Wallace Bradley, Roméo Dignard, Alphonse Lavallée

3ième rangée: Hervé St Jacques, Jos ?, ?.

4ième rangée: Adrien Lamoureux, Rhéal Chartrand, Joseph Lapalme.

# LE JOURNAL et extraits de revue

Le 5 mars 1891, "le Sudbury Journal" fut mis en circulation, c'était le premier journal pour les Sudburois. Publié une fois par semaine, au coût de un dollar par année, il consistait de huit pages, à cinq colonnes. Le premier éditorial affirme: "Notre premier effort est de faire le rapportage de toute nouvelle commerciale qui en vaut la peine, de Sudbury et des environs. Notre deuxième but est de maintenir et défendre les droits et intérêts du peuple de ce district. Nous reconnaissons d'abord que la ville de Sudbury est unique, qu'il n'en existe pas une autre pareille au monde, et qu'elle est le centre d'une richesse naturelle qui déjà est mieux connue que d'autres places au Canada en dehors des grandes villes. On prédit que Sudbury, le centre du plus grand dépôt de nickel dans le monde, fait face à une grande prospérité dans un avenir rapproché."

Trois semaines après la première édition du journal, on lisait en premières lignes: Sudbury devenu un village fait face à la nécessité d'une provision d'eau suffisante et potable. Le public est obligé de puiser l'eau d'une source en dehors du village à un endroit non protégé des chiens et des bestiaux. On nous a informés que des femmes s'y rendent même pour rincer leur lessive dans les réservoirs qui contiennent notre eau potable. Il y a aussi des gens qui ne peuvent pas se payer le luxe de puiser l'eau à la source (qui se trouvait où est aujourd'hui le parc Athlétique, au coins des rues Elm et Alder). Ils se servent de l'eau du ruisseau qui est le système central d'égout. Peu de gens ont les moyens d'acheter l'eau au baril. Les villageois demandent une provision d'eau. Que nos représentants s'occupent à ce que nous ayons de la bonne eau à boire, soit en creusant des puits artésiens ou par l'emploi de tuyaux.

Dans le journal du 13 avril 1893, on lisait: le village a un afflux de population à cause des hommes de chantiers qui arrivent depuis deux semaines; en conséquence, les affaires sont bonnes pour les marchands et évidemment pour les salons et les salles de bain publiques. Des hommes laissent la place pour commencer la drave; les gages offerts sont de \$2.00 à \$2.75 par jour.

Le 22 mars 1894, en première page, une photo de l'église Ste-Anne des Pins dévorée par les flammes. On écrivait: C'est le plus gros feu qu'il n'y ait jamais eu au village de Sudbury. Les flammes ont dévoré l'église, une partie des murs et les deux tours des coins sont tout ce qui reste debout de l'église, alors que nous écrivons ces lignes en ce matin du Vendredi saint. Du point de vue architecture, elle était le principal ornement de notre village. La citerne à incendie n'était pas assez forte pour projeter un jet d'eau assez

considérable pour éteindre le feu, même si le ruisseau passait sous le pont de la rue Beech, à cent pieds de l'église.

On lisait plus loin, dans le même journal: Trois frères, immigrants de la Pologne, Aaron, Meyer et Hiram Silverman commencèrent leur commerce de colporteurs, avec leur "pacsacs"; éventuellement, ils ouvrirent trois petits commerces, un à côté de l'autre, sur la rue Elgin.

Aaron continua son commerce et, quelques années plus tard, il fit bâtir le plus gros magasin à rayons du village, situé sur la rue Elm. Après sa mort, en 1941, ses deux fils, Saül et Jack, déjà entraînés dans le commerce, continuèrent la tradition établie par leur père. Ce commerce est encore en opération en 1983.

Le fils de Meyer, Max Silverman, fut célèbre dans le monde du sport, alors qu'il était entraîneur pour l'équipe des joueurs de hockey, les "Wolves". Ces derniers remportèrent la coupe "Memorial" en....?

Le 18 septembre 1935, un épicier offrait en vente, à 50 sous -- 6 boîtes de tomates en conserve; 10 livres de sucre blanc; 10 livres de macaroni en coudes; 4 livres de beurre de crèmerie à 45 sous; un rôti de lard dans l'épaule à 23 sous la livre et le rôti de boeuf dans la côte à 20 sous la livre. Dans le même journal, on offrait en vente: habit complet pour homme en laine peignée au prix de \$13.75, avec pantalon d'extra à \$2.98 de plus; manteaux de dames de bonne qualité, tout laine, avec doublure de chamois jusqu'à la taille, à \$13.95; robes pour fillettes de 7 à 14 ans, \$1.50, en crêpe de "celanese", \$1.98; un fer à repasser électrique pesant 5 livres, \$1.69. Illustré, prenant une bonne partie de la page, un poêle "Merit Range" avec réchaud et réservoir de 6 gallons est offert en vente au prix de \$59.75; (aujourd'hui, ce même poêle se vend \$889.00). Il faut ajouter que les gages d'un mineur, en 1935, était d'environ .53 sous de l'heure.

Au Centre Civique, à la bibliothèque, il fait bon retourner dans le passé en prenant un après-midi pour relire les pages des journaux de ce qui étaient les nouvelles et les aubaines du jour.

EXTRAITS du journal "Family Herald, mai 1918 -- L'heure avancée". Lorsque le gouvernement Borden informa les cultivateurs qu'il allait reculer le soleil d'une heure si ces derniers n'avançaient pas leur cadran, c'était un moyen de leur faire accepter l'Acte de l'heure avancée.

Les citoyens insistaient pour une heure de clarté de plus, après six heures du soir, disant: "C'est bien difficile de faire travailler un homme après six heures; ce dernier désire que sa journée soit terminée." Mais le cultivateur, lui, insiste qu'il a besoin de cette heure de clarté le matin. "Il faut faire les foins alors que le soleil commence à descendre, disait-il, pas de meilleur temps qu'entre six et sept heures du soir. Pour le laitier qui doit "shipper" son lait à la ville, il doit

se lever assez tôt pour traire ses vaches, refroidir le lait et le placer dans les bidons pour les porter à la gare, en temps pour l'arrivée du train qui continue à laisser ses cadrans à l'heure solaire et non à l'heure de Borden, qui n'est bonne que pour les membres du Parlement."

Nous croyons qu'il faudrait appeler une Conférence de paix, ayant plusieurs horloges et quelques horlogers afin de mettre ordre dans ces différences avec le soleil.

Un peu plus loin, écrit en grosses lettres, nous lisons: Le public désire aussi que les femmes aient le droit de voter et qu'il y ait provision pour qu'elles soient admises à la Chambre des communes.

ANNONCE du "Farmer's Advocate and Home Magazine", 13 mars 1919. ONTARIO NORD: Des millions d'acres de terre vierge -- offerts à .50 de l'acre dans certains districts -- gratuitement en d'autres -- font appel à la culture. Des milliers de fermiers ont répondu à l'appel de ce pays fertile et sont à s'enrichir et vivent confortablement. Ici, juste à la porte du Vieil-Ontario, un "chez-vous" vous attend. Pour plus de détails des termes, règlements et taux de colonisateurs, écrivez à: H.A. Macdonald--Directeur de la colonisation, Edifices du Parlement, Toronto, Ontario - Ministre des terres, forêts et mines.

Le 11 juin prenait naissance dans notre ville de Sudbury, un petit journal de langue française, que le fondateur, M. Camille Lemieux, appela "L'AMI DU PEUPLE". Ce fut pour le francophone, français de coeur, une joie profonde. Après la mort de M. Lemieux, ce petit journal devenu "LE VOYAGEUR" connut des jours sombres. Des francophones parvinrent à le tenir en circulation, mais ce fut sous la direction du père Hector Bertrand, zélé et compétent, que les francophones purent jouir de leur petit journal bien à eux. Le feu qui détruisit le local du VOYAGEUR, la nuit du 30 octobre 1981, faillit nous coûter la perte de ce journal. C'est avec un élan et un optimisme sans pareil que le père Bertrand se remit à la tâche. Malheureusement, beaucoup de francophones ne reçoivent pas encore ce journal qui est pourtant bien pour eux, ils ne savent pas ce qu'ils manquent.





# LES CANADIENS FONT APPEL À SIR WILFRID LAURIER

EXTRAIT DU SUDBURY MINING NEWS, 28 février 1908

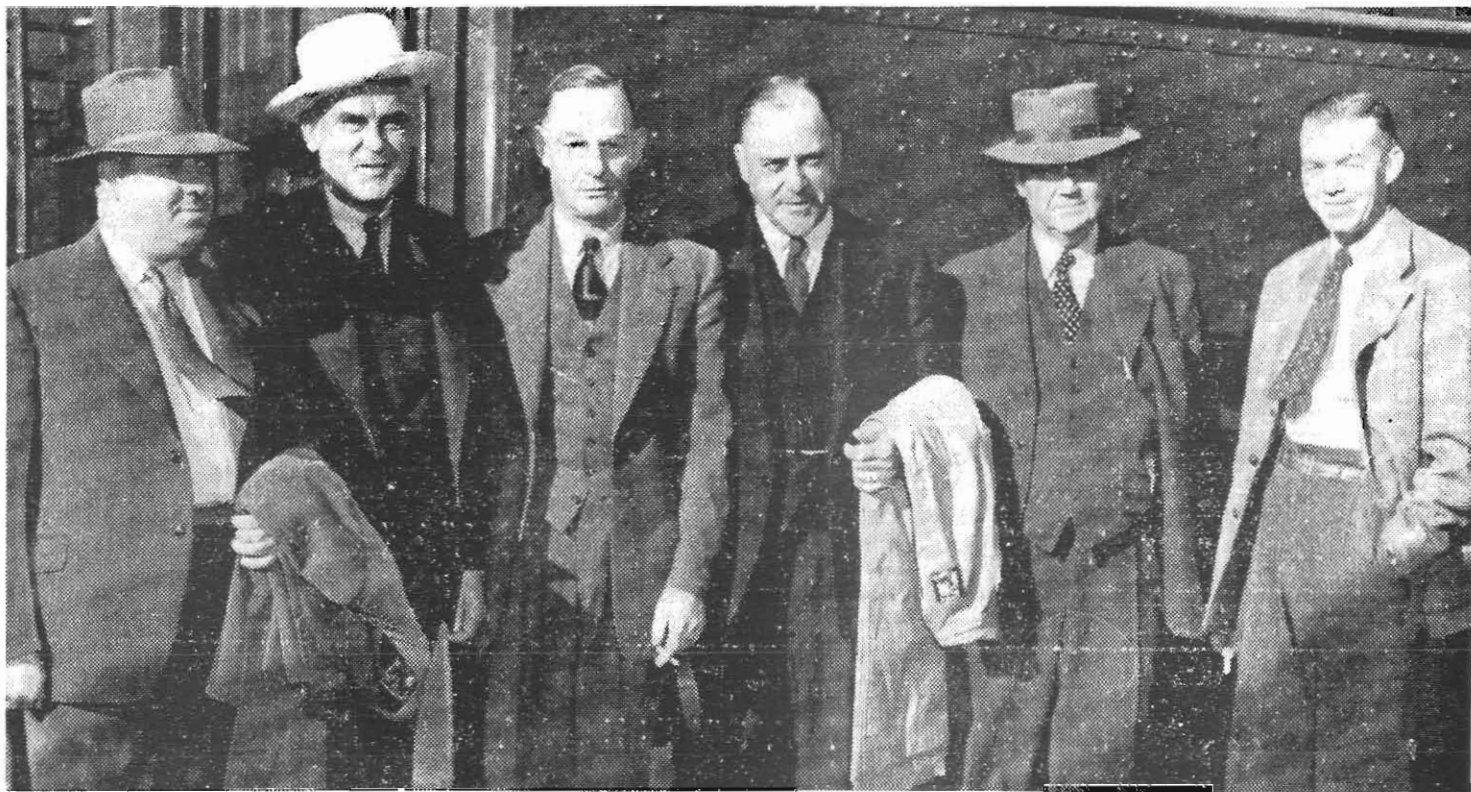
Un grand nombre de Canadiens français, influents, demeurant à Sudbury et dans les environs, se sont rendus à Ottawa lundi dernier, afin de rencontrer Sir Wilfrid Laurier. Ils demandent qu'un juge canadien français soit nommé pour le district de Sudbury.

Le groupe, ayant en tête le président du Club canadien, M. C.E. Lauzon, a été gracieusement et cordialement reçu par le premier ministre qui a écouté avec attention. Ils demandent un juge de langue française, puisque la population du nouveau district compte plus de 75% canadiens français dont 30% ne peuvent pas comprendre ou parler l'anglais. Ce serait injuste de nommer un juge qui nécessiterait un interprète.

Ceux qui ont adressé la parole au premier Ministre étaient Messieurs Lauzon, Varrieur, J. Bélanger, Etienne, Des Rosiers. Le père Forgette d'Embrun, de la Cie Cornwall accompagnait les délégués.

Sir Wilfrid Laurier, dans un court discours témoigna sa sympathie à leur égard et leur promit que leur demande bien fondée recevrait toute son attention.

Les délégués revenaient à Sudbury satisfaits des résultats de leur mission. Parmi les gens qui avaient accompagné les délégués, se trouvaient: Sudbury - C.E. Lauzon, Edmond Etienne, J.B. Laberge, E. Fredette, F. Varrieur, E. Grenon, A.B. Grenon, E. Des Rosiers, I.R. Vincent, A. Foucalt, R. Perras. Chelmsford - O. Ranger, E. Bélanger, A. Blais, J. Bélanger. Blezard Valley - J.A. Brunet. Hammer - M. Dubois, E. Charette, O. Campeau. Rayside - A. Bonin.



## BIENVENUE AU MINISTRE DES TRANSPORTS À SON ARRIVÉE

Dans le but d'officier à l'ouverture du nouveau transmetteur de 5,000 de CKSO, l'honorable C.D. Howe est arrivé à Sudbury. Nous l'apercevons ici recevant la bienvenue à sa descente de son wagon privé.

De gauche à droite, Léo Gauthier, M.P. pour le Nipissing, l'honorable

M. Howe, J.M. Cooper, K.C., le sénateur J.R. HURTUBISE, W.E. Mason et Wilf Woodill. Le groupe est reparti après avoir pris le déjeuner au Copper Cliff Club. - PHOTO: SUDBURY STAR

# LA RADIO À SUDBURY

Le premier poste de radio à Sudbury date du mois d'août 1923, alors que le gouvernement de l'Ontario fit opérer un poste de diffusion par le "Laurentide Airways", sur la mezzanine de l'hôtel Nickel Range. Ce poste de diffusion ne fut en opération que pendant quinze mois.

Ce n'est qu'en 1935 que la ville de Sudbury acquit un poste de radio commercial. L'antenne CKSO, de 95 pieds de hauteur, érigée sur le chemin allant à Coniston, est devenue la tour de cette réalisation. Le transformateur de 1000 watts ouvrit ses ondes à six heures de l'après-midi, le 19 août; Dave Miller lança la bienvenue à tous les écouteurs.

L'ouverture officielle eut lieu le 30 août. Le maire W.J. Cullen de Sudbury, le maire E.A. Collins de Copper Cliff, M. E.A. Lapierre, membre de l'Association libérale, et le Dr J.R. Hurtubise, M.P., nous donnèrent une causerie de bienvenue. Irène Mahon Vincent nous donna un beau répertoire de ses chansons les plus populaires. M. Frank Higgins nous amusa par ses imitations des acteurs du jour, et ainsi la radio devenait une réalité pour tous les citoyens de la ville et des environs.

En 1939, C.K.S.O. érigeait une tour de métal de 325 pieds de hauteur pour remplacer l'original qui était fait de bois. On trouvait à l'antenne l'opéra de savon "Ma Perkins" et à une heure de l'après-midi, on entendait un toc toc; une voix demandait: "Who's there" et un groupe de musiciens répondait: "Its the Happy Gang". En 1946, on plaça trois tours de 325 pieds chacune, à capacité de diffusion de 5000 watts.

En octobre 1947, un autre poste de diffusion, le C.H.N.O., érigeant une tour près du lac McFarlane, nous offrait quelques heures de diffusion en français. M. Baxter Ricard disait, lors d'une rencontre: "Les affaires n'allaient pas trop bien au début, j'ai acheté la part de mes partenaires. Au cours des années qui suivirent, j'ai demandé au CRTC, à plusieurs reprises, l'autorisation d'ouvrir une station entièrement française à Sudbury. Après avoir essuyé plusieurs refus, j'ai obtenu enfin, en 1957, l'autorisation d'ouvrir la station C.F.B.R., un poste de radio pour les francophones à Sudbury.

Au début, il était difficile de trouver des annonceurs, les gens pensaient que la ville de Sudbury était située trop loin de Montréal et ils ne voulaient pas venir travailler ici." C'est à 8 heures du matin que Jean Pierre Coallier disait: "Bonjour tout le monde", nom de son émission, et ceci avec une bonne humeur et un humour qui lui ont mérité un succès inouï à la radio et à la télévision montréalaise dans les années qui suivirent.

Fondée comme station de jour uniquement, en 1957, C.F.B.R. diffusait alors sur la longueur des ondes 550, fréquence qui a été cédée à la station C.H.N.O. le 1er janvier 1970. C.F.B.R. devient à ce moment-là une station de nuit et de jour, commençant à 5:30 A.M. pour fermer à minuit.

“Pour ce qui est de l’avenir du poste de la radio française, nous dit M. Ricard, il est encore incertain. J’ai toujours voulu donner un service en français à la population; pour améliorer ce service et le rendre profitable, il faudrait que les ventes d’annonces commerciales soient doublées tout au moins. Les annonceurs de Toronto ne sont pas intéressés à la publicité française à Sudbury. Ils prétendent que le français appartient au Québec et qu’ils n’ont pas de personnel pour faire la traduction. Quant au Québec, les annonceurs disent que leur marché n’inclut pas l’Ontario. Pour ce qui est du marché nord ontarien, il n’y a pas assez de francophones propriétaires d’entreprises, et ceux qui le sont, veulent aussi attirer la clientèle anglophone.” Il ajoute: “Il faut que les francophones se mêlent aux organisations en général, s’ils veulent faire connaître leurs causes.”  
*À noter: La télévision fit son entrée à Sudbury à l’automne de 1953.*

**EXTRAITS DE MES MÉMOIRES D’ENFANCE:** La radio. Au commencement de l’année 1935, on nous avait dit que nous aurions, sous peu, un poste de radio à Sudbury.

Mon frère s’empressa d’acheter une radio Philco. Ce n’était pas un meuble, mais plutôt une boîte à dessus fait en arc d’ogives, contenant plusieurs lampes à électrodes, ce qui devait donner une bonne réception.

Le jour, nous ne recevions aucune diffusion des ondes, mais le soir, quelquefois, il nous arrivait d’entendre de la musique des postes puissants de Montréal et de Cincinnati, Tennessee.

Mon frère, Adorice, s’amusait à faire des connexions entre les fils du téléphone et de la radio. Adrienne, notre servante, arrivant tout juste du Québec, avait une voix de soprano et des dispositions naturelles pour le chant. Elle nous chantait des chansons françaises des plus modernes. Mon frère se plaisait à la faire chanter à l’appareil téléphonique et à l’écouter dans sa chambre à coucher, au deuxième étage.

Un jour, mon frère dit à son ami, Léo Lamoureux: “Viens écouter ma petite Philco, je peux prendre le poste de Montréal, en plein jour,” Léo, tout surpris, s’empresse de riposter: “Ce n’est pas possible, ma radio en fait trois comme la tienne et jamais je n’ai pu prendre une émission, le jour. Je ne te crois pas.” Adorice lui demande: “Gages-tu un dollar? Le pari est fait. Léo se propose d’aller échanger sa radio pour une semblable, si la petite radio Philco est si bonne que dit son ami.

Les deux jeunes hommes se rencontrent à quatre heures de l'après-midi, un samedi. Adrienne est prête pour son auditoire. Je suis celle qui doit faire la liaison, puisqu'elle est enfermée dans la salle à manger et que toutes les portes sont bien fermées. Les deux amis sont dans la chambre à coucher d'Adorice. Ce dernier tourne le bouton, cherchant le poste de Montréal. Je donne le mot d'ordre en criant du haut de l'escalier: "Adrienne, mets les carottes au feu." Le concert commence; Léo n'en croit pas ses oreilles, la voix est sonore. Il demande: "Qui est la chanteuse?" Mais personne ne lui répond. Il continue: "Je ne peux pas croire que j'ai acheté un citron." Et ainsi, les garçons parlent d'électronique; Adrienne chante sans arrêt, mais le mot d'ordre d'arrêter ne vient pas vite. Comme elle aime à jouer des tours, elle aussi, elle commence à chanter le premier couplet d'une chanson qu'elle a composé pour taquiner mon frère, dans laquelle elle nomme, dans le refrain, le nom de sa blonde. En entendant chanter cette chanson, Adorice n'attend pas le refrain; il ferme l'appareil, mais il ne me donne pas le mot d'ordre pour qu'Adrienne se taise et elle continue.

En voyant sortir les garçons de la chambre, je m'empresse de crier à la chanteuse: "Fais du feu dans le poêle", car c'était le mot d'ordre. Hélas, Léo a eu le temps de l'entendre. Le chat est sorti du sac. Les deux gars se "coltillent" légèrement au pied de l'escalier. Adorice est pâmé de rire. Léo lui dit: Donne-moi ma piastre, mon blagueur." Les deux amis se rendent à la salle à manger pour examiner les connexions des fils et Léo laisse la maison, se proposant de jouer le même tour à ses amis. "À défaut de chanteuse, je me servirai d'un annonceur", dit-il.



# LES RUISSEAUX JUNCTION ET NOLIN

La ville de Sudbury avait vécu dans les années 1920 une inondation causée par les eaux gonflées des ruisseaux Nolin et Junction. Ceci se répéta de nouveau, en 1930, causant beaucoup de dommages. La ville ayant grossi, les eaux impétueuses firent basculer des garages, les traînant au passage. Les automobiles de l'époque, capitonnées de velour ou de cuir, étaient dans un état piteux lorsque les eaux se retirèrent enfin. Derrière l'édifice Leclair, situé au coin des rues Beech et Lisgar, les portes de planches d'un hangar ne purent tenir le coup et plusieurs cercueils entreposés furent balottés et retrouvés comme épaves.

Avec la fonte des neiges ou une pluie précipitée, les ruisseaux Nolin et Junction se gonflaient et se changeaient en un torrent aux eaux impétueuses. Ces deux ruisseaux passant au Centre-ville, (voir carte 1), inondaient ce terrain bas devant les églises situées sur la rue Beech.

Après l'inondation de 1930, la ville fit bâtir un tunnel pour surveiller les eaux de ces ruisseaux et les fit recouvrir. Aujourd'hui, ils échappent à l'oeil des Sudburois qui pour la plupart en sont inconscients, mais des employés de la ville s'assurent à ce que rien n'en-trave leur parcours.

Le ruisseau Junction, de la rue Elm à la rue Wilma, présente encore un danger pour les Sudburois. Le 2 mai 1967, après la noyade de Marc Gagnon, le 14 avril 1967, l'échevin Gerry Blais présente une pétition signée par la population du Moulin à fleur, à l'effet de ce dangereux cours d'eau, mais rien ne résulte de cette demande.

Après la noyade du jeune Peter Paul McNeil, en avril 1972, avec l'appui du dévoué échevin Ricardo de la Riva, les habitants du Moulin à fleur forment un comité d'action et se réunissent à la salle de l'église St-Jean de Brébeuf. Ils ont l'impression qu'ils sont traités comme des citoyens de deuxième classe et que les autorités de la ville de Sudbury et d'autres, ont négligé d'enrayer ce problème. Maintes et maintes fois, ils font un effort pour faire pression afin que le ruisseau soit couvert. Ils réussissent à ce que la ville place des bouts de clôtures de broche aux endroits les plus dangereux.

En 1983, le ruisseau Junction menace encore les jeunes enfants. Que fait-on de l'argent donné par le gouvernement, pour embellir le Moulin à fleur? On ferme des ruelles trop étroites pour desservir les citernes modernes à incendie, offrant les fonds du Comité d'environnement provincial aux propriétaires, pour acheter ces morceaux de terrain qui ne sont plus utiles qu'à eux. Il y a des gens qui auraient préféré voir cet argent versé pour faire disparaître ce ruisseau à nos



yeux et ne plus être témoins de noyades telles les victimes suivantes: Ernest Desourdi (1921); Régis Brisebois (1927); Le jeune Bérubé (1930); J. Berton (1937); Carole Lauzon (1943); J. Bodson (1943); Raymond Simard (1946); William McLaughlin (mars 1950); William Decosta; (mai 1953); Suzane Proulx (1959); Claire Gervais (12 oct. 1951); Butler Moraska (1962); R. Moisan (1964); Le jeune Guitard (1965); Alex Dunn (10 oct. 1967) et Peter Paul MacNeil (avril 1972).

À l'occasion du centenaire de la ville de Sudbury, les Sudburois ne pourraient recevoir plus beau cadeau que de voir disparaître sous un tunnel ce ruisseau qui, malgré sa course, ne réussit pas à emporter de si mauvais souvenirs.



**Voie ferrée du CNR près de la Montreal House.**



**LES RUISSEAUX JUNCTION ET NOLIN**

# LES ÉCOLES BILINGUES ET SÉPARÉES DE SUDBURY

C'est avec orgueil et reconnaissance que je veux parler de nos écoles bilingues, séparées et catholiques qui ont aidé énormément à ce que nous puissions encore parler et écrire notre langue maternelle, dans une ville située au coeur du Nouvel Ontario.

Dès le début de l'existence de Sudbury, au printemps 1884, la paroisse Ste-Anne des Pins comptait une cinquantaine de familles qui avaient plusieurs enfants. Il fallait à tout prix leur trouver une école, (local dans la chapelle, située au 2ième étage du presbytère) et un professeur en la personne de Mlle Margaret Smith, graduée du couvent de la rue Rideau à Ottawa.

Le nombre de douze petits garçons et fillettes ne tarda pas à augmenter et à l'automne de 1885, les élèves, assez nombreux pour former deux classes, furent logés dans le chantier inoccupé du Pacifique Canadien, situé sur la rue Durham, qui devient la 2ième école de Sudbury ayant deux institutrices enseignant les deux langues.

L'existence de cette école attira l'inspecteur du gouvernement en charge des districts de Renfrew et Nipissing; ce monsieur Scott ajoutait toujours les deux lettres B.A. à son nom pour rehausser son peu d'influence. Son rapport de la nouvelle école, connue sous le nom de McKim N° 1, fut plutôt pessimiste, prestant de l'ignorance de la nouvelle école, des connaissances insuffisantes dues à la population mixte et signalant surtout l'incompétence des institutrices qui tenaient un brevet du Québec.

En 1886, on construisit l'école publique à l'angle des rues Durham et Cedar. M. Etienne Fournier offrit sa maison, restée vacante depuis l'été, pour loger les écoliers catholiques et l'on procéda à la fondation d'une école séparée privée (angle des rues Beech et St-Ignace, aujourd'hui Holiday Inn). Mlle Adelaïde Ricard (Mme J.E. Michaud) enseigna à tous les élèves et Marie-Laure Ricard (Mme W. Kelly) vint lui prêter main-forte comme assistante.

L'école catholique était privée et sans aide du gouvernement; les dépenses étaient défrayées par les familles qui payaient environ \$2.00 par mois. Ces gens, une grande partie de la population naissante de Sudbury, étaient des francophones venus de la province de Québec. Ce n'est qu'en 1888 que l'école comptant 34 élèves fut reconnue officiellement par le ministre d'Éducation.

Le nombre des élèves augmentait tous les ans; un nouveau local était nécessaire, on jugea bon de faire diviser l'église, alors en construction, en trois parties, dont un local scolaire. En septembre 1889,



De gauche à droite, première rangée: Evellne Gauthier, Anita Asselin, Lorrain Bolvin, Jeanne Lamoureux, Winifred Dubreuil, Simone Desrosiers, Aline Prévost. 2e rangée: DelVal Paquette, Béatrice Guimond, Rollande Labine, Anna Miron, Mathilda Gauthier, Jacqueline Ménard, Ellette Séguin, Edgar Paquette. 3e rangée: Laurette Sigouin, Marie-Jeanne Gauvin, Rhéa Cyr, Lucienne Paquette, Marcelle Dionne, Aline Larue, Hermance Boulay. 4e rangée: Thérèse Lehlanc, Suzanne Lafontaine, Emile Gatién, Oscar Lavole, Louis Ross, Géraldine Blais, Lilliane Cormier.



De gauche à droite, première rangée: Fabiola Cyr, Lucille Paquette, Léocadie Charette, Marguerite Whissell, Cécile Sigouin, Solange Mayer, Jeannette Hoffman. Deuxième rangée: ? Miron, Patricia Leclair, Thérèse Adam, Rita Ranger, Louise Martel, Vanna Gauthier, Lucille Bazinet, Wilfred Régimbal. Troisième rangée: Vivian Cullen, Gabrielle Levesque, Jacqueline Michaud, ? Perron, Madeleine Bazinet, Laurette Laberge, Lucille Langlois, Wilfred Desjardin, Théodore Doucette. 4e rangée: Léo Doucette, Madeleine Lafontaine, Emma Marion. Gabrielle Larocque.

trois classes s'y trouvaient aménagées et quelques années plus tard, une quatrième classe.

Après l'incendie de l'église Ste-Anne des Pins, le 23 mars 1894, les écoliers furent logés temporairement et dès septembre une nouvelle école, séparée et mixte, divisée en six classes, pouvant loger 250 élèves, était construite. Elle était tenue par des institutrices laïques. En 1898, l'enseignement dans notre école fut confié aux Révérendes Soeurs grises de la Croix. Soeur Mary-Gertrude en fut la première maîtresse.

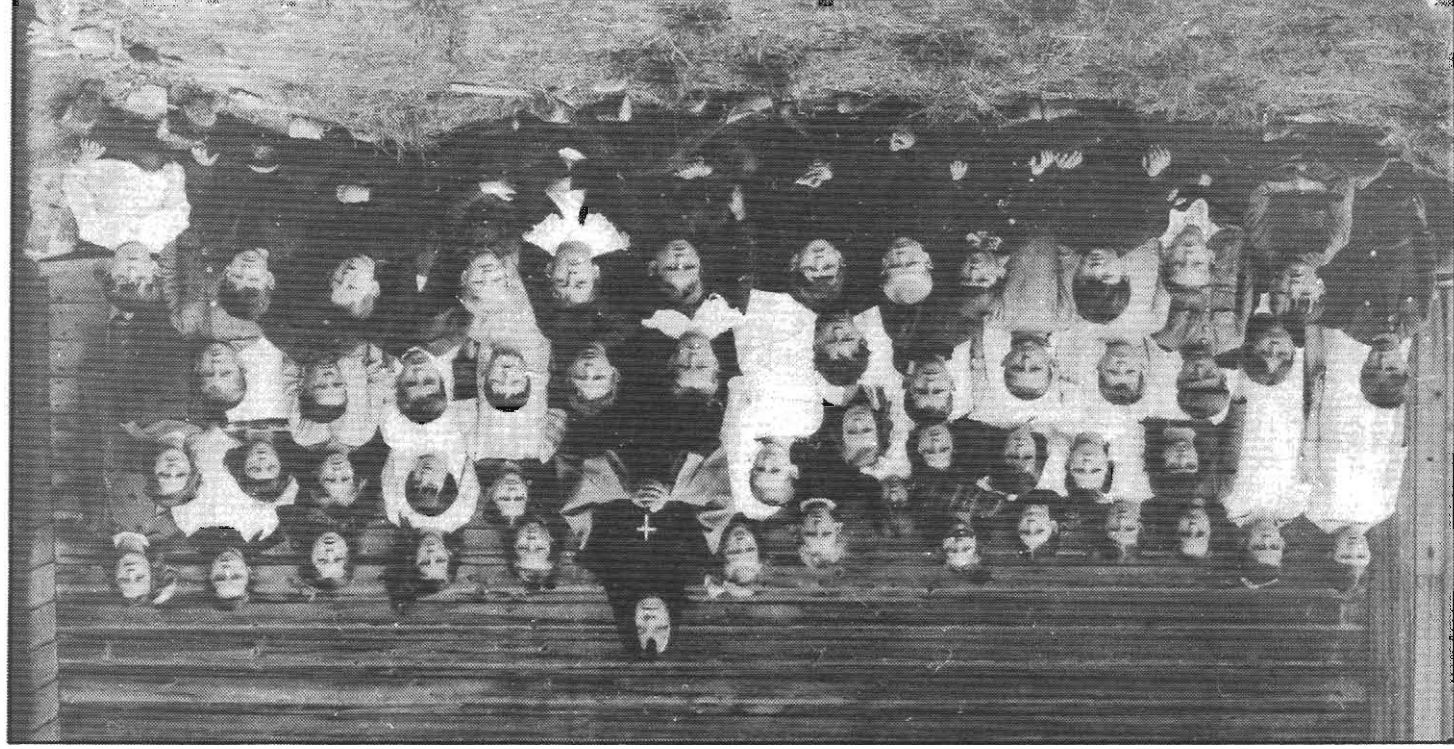
En 1905, les allocations scolaires du gouvernement étaient de \$150.00 par année et les lois scolaires ontariennes étaient très défavorables à la langue française et presque autant à l'instruction religieuse. Les dépenses annuelles de l'école séparée de Sudbury se chiffraient à environ \$1,500.00. Les dépenses étaient défrayées par les contribuables.

Au mois de septembre 1909, M. Félix Ricard, arrivant de Victoria Mines avec sa famille, apprit que le français n'était pas enseigné dans les écoles de la ville, sauf pour les tout-petits qui ne savaient pas assez l'anglais pour suivre la classe; alors on se servait du français pour enseigner l'anglais. Indigné, M. Ricard demanda au père curé qui était à la tête des écoles: "Pourquoi n'enseignerait-on pas le français comme à Verner? Les enfants de ma soeur, Mme Kelly, sont allés à l'école Verner et ils parlent couramment les deux langues". Le père curé, Eugène Lefebvre, S.J., décida d'ouvrir une classe de français après les heures régulières des cours.

En 1910, Sudbury possédait deux petites écoles séparées et six instituteurs, trois Canadiens français et trois Irlandais. Le Congrès des Franco-Ontariens, tenu à Ottawa le 18 janvier 1910, donna un regain de vie patriotique aux francophones de Sudbury. On vit alors les chefs, sous la poussée des nouveaux venus, se lever pour la revendication de leurs droits. Ce congrès apporta ses répercussions. Le gouvernement chargea le docteur Merchant de conduire une inquisition officielle dans les écoles séparées bilingues; le rapport de cette enquête fut remis au gouvernement le 24 février 1912. Pour toute réponse à ce rapport, le Département de l'Instruction publique émit, le 15 juin 1912, une circulaire d'instruction concernant l'administration des écoles séparées bilingues. Cette circulaire prit le nom de Règlement XVII. Révisé et imposé au mois d'août 1913, il devint loi au mois d'avril 1915.

Dans l'article 1 du texte du Règlement XVII, le ministre de l'Instruction publique souligne que le français n'a aucune existence légale dans le système scolaire de l'Ontario. Le français n'est que toléré par les autorités gouvernementales.

Le paragraphe 1 de l'article III décrète tout simplement que le fran-



Classe de Sre St-Nicholas 1910 section de langue française

En avant: 1.--2.--3. Ernest St Germain 4.--5.--6.--7.--8. Benoît Lagacé 9.--10.--11. Émile Boutay 12.--

2ième rangée: 1.--2.--3.--4. Wilfrid Gravelle 5.--6.--7. Parlic Savard 8.--9. Narcisse Rivard 10. Thomas Gauthier

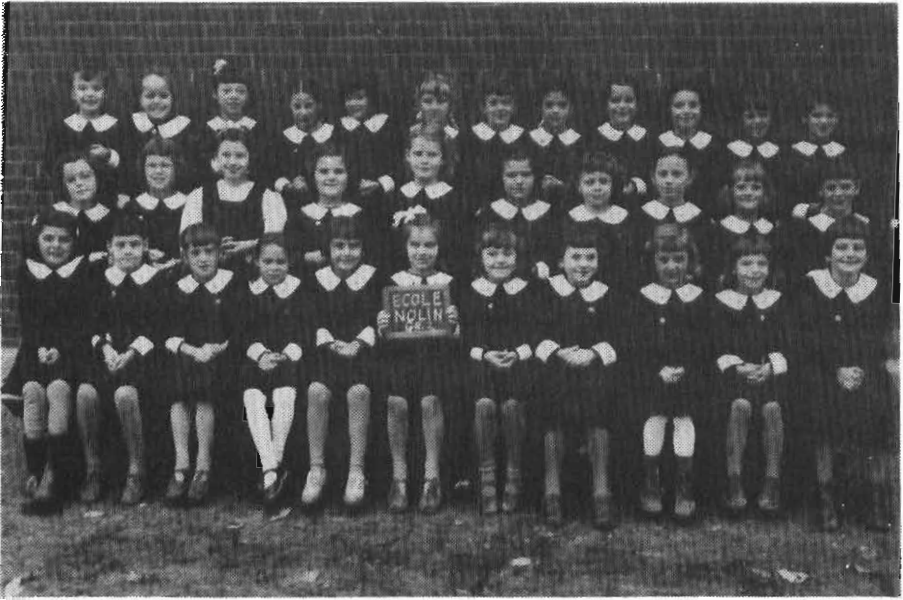
11. Victor Kanger 12.--13. A. Levert (rue Ping).

3ième rangée: 1. Pearl John 2. Amanda Gauthier 3. Cécile Parent 4. Annette Adam 5. Emergence Asselin 6. Yvonne Kingstau

(renvaléscente de la fièvre typhoïde) 7.--8. ? Bouillon 9. Gilberte Modeste 10. Alice Levesque 11. Simone Loisehe (Couture)

4ième rangée: 1.--2.--3. Éthelie Varieur 4.--5. Ruby Pouthot 6. Jeannette Gauthier 7. Marie Jeanne Richer 8. Marie Grentier (Campbell)

9. Lucie Laherge 10. Sre St-Nicholas 11. Béatrice Gervais 12. Isabel Primeau 13.--14.--15. Lucille Ruby (Bessert).



École Nolin, 2ième année.

On reconnaît dans le groupe: Jeannine Pilon, Madeleine Pilon, Lilliane Bradley, Hétène Beausoleil, Claudette Larose, Ange-Almé Richer, Jeannine Lapalme, Pauline Bodson, Madeleine Thériault, Lorraine Goudrault, et combien en reconnaissez-vous? Charbonneau, ? Laviollette, ? Legault.



T.H. Mère St-André-Corsini

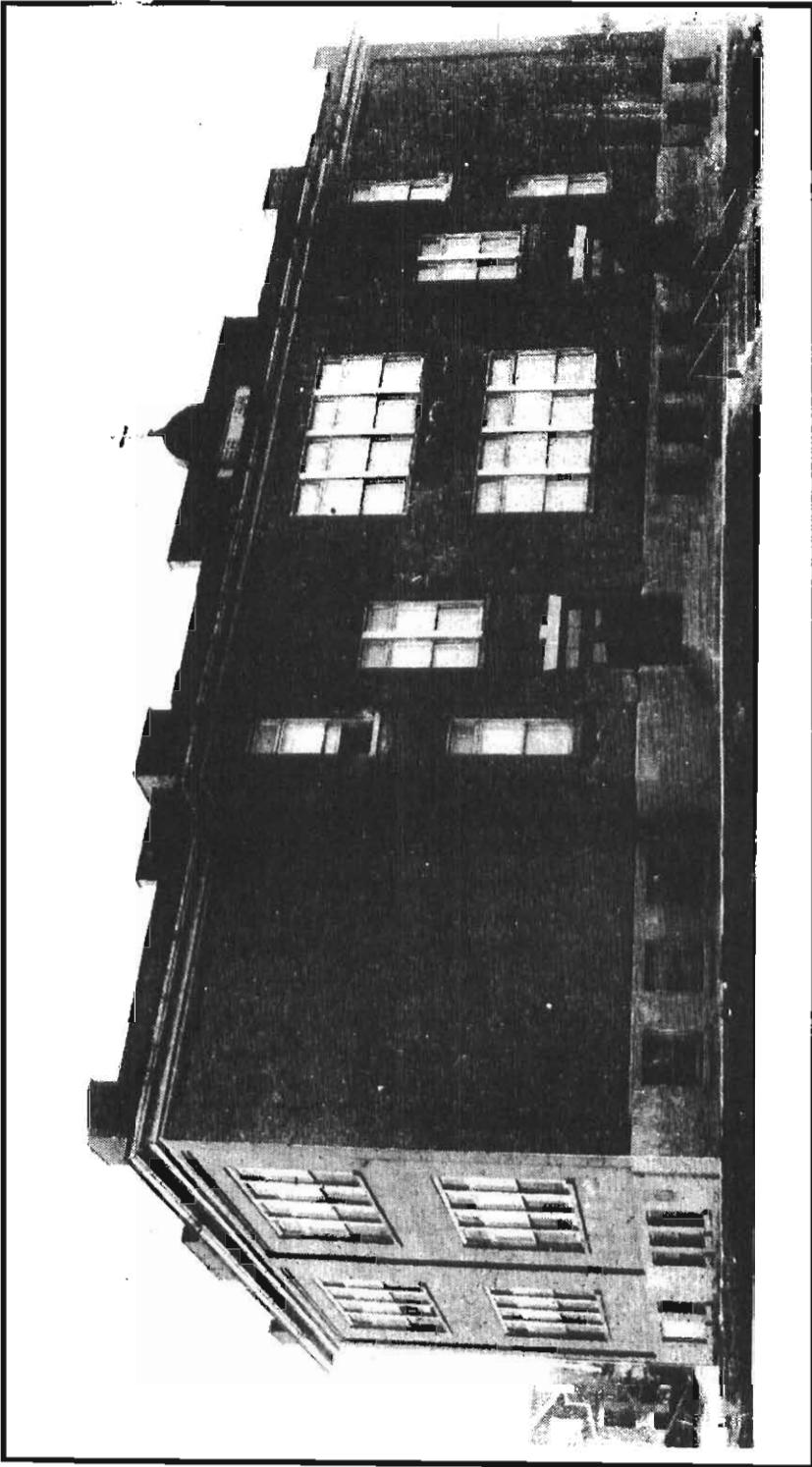
École Nolin - 2e année 1947



Institutrice: Mme Louise Martel

Garçons: Bélanger Ronald, Bouillon Ronald, Bradley Walter, Foucault Gérard, Gladu Gérard, Laviolette Royal, Labrosse Gérard, Landry Roland, Matte Royal, Nault Léo, Ouimet Albert, Ouimet Léopold, Pinard Paul, Pauzé Raymond, Ranger Royal, Tregonning Wilfred, Whalen Norman.

Filles: Bourré Annette, Boivin Rhéa, Charlebois Henriette, Chrétien Anita, Chartrand M. Jeanne, Dèmoré Lucienne, Dueharne Pierrette, Houle Léonie, Lalonde Jacqueline, Leclair Jeannine, Lecuyer Flore, Marcotte Rachelle, Nault Georgette, Richer Gabrielle, Robillard Evangeline, Robillard Lucille, Simoneau Cécile, Whissell Marguerite.







**Maître Archibald Langdon**

1ère rangée: Léo Pelland, Denis Guenette, Fernand Carré, O'Neil Sauvé, Raymond Servant, Marcel Deault, Raymond Giroux, Gérard Rouleau, André Laframboise, Richard Riopel, Donald Pierce.

2ième rangée: Ambroise Pothier, Pierre-Paul Ferland, Gérard Perreault, Raymond Lalonde, Raymond Sabourin, Wilfred Pilon

3ième rangée: Lorne Lineham, Richard Robidoux, Robert Lemieux, Ronald Laforge, Roger Martin.

4ième rangée: Laurier Jolieoeur, Jean-Paul Gauthier, Rodrigue Robineau, Jean-Noël Clément, André Pleau, Desmond Guy.

5ième rangée: Rouéo Brisebois, Réjean Démoré, Jean Gaseou, Rodolph Beaudoin, Nelson Marcotte.



1ère rangée: Maurice Brisebois, René Blais, Marcel St-Germain, Gaetan Rouleau, Fernand Desormeaux, Cyrille Richer, Donald Marier, Philippe Boivin, Aurèle Ducharme, Fernand Houle, Normand Roy, Florant Gauthier, Roland Bertrand.

2ième rangée: Ralph Ringuette, Paul Pinard, Richard Gratton, Maurice Pilon, Roger Gladu.

3ième rangée: René Blais, Cyrille Belcourt, Léo Houle, Donald Bobbie, Raymond Laurin

4ième rangée: Ronald Gascon, Richard Adam, Normand Rouleau, Marcel St-Germain, Rhéal Démoré.

5ième rangée: Léo Taillefer, Albert Bodson, Robert Frappier, Normand Pothier, Robert Guitard.

6ième rangée: Guy Lachapelle, Richard Carufel, Gilles Allard (instituteur) ? ? .

çais ne doit pas être utilisé comme langue d'instruction et de communication.

Dans l'article IV, on limite l'utilisation du français aux écoles séparées bilingues, fondées avant le Règlement XVII. Toute école fondée après la nouvelle loi ne peut pas devenir bilingue, même si la grande majorité des élèves sont de langue française.

L'article V soumet les écoles séparées bilingues à l'autorité de deux inspecteurs anglais et protestants. Ces derniers sont les maîtres et ils contrôlent presque totalement le fonctionnement des écoles séparées bilingues, c'est à dire: les maîtres, les élèves, les livres, la langue, les programmes et les méthodes, ce qui change la nature même des écoles séparées.

Le 19 septembre 1913, l'Association canadienne-française d'Éducation s'adresse à tous les Franco-Ontariens, leur demandant de manifester leur résistance. Heureusement, des hommes se sont rassemblés pour défendre notre langue maternelle: MM Félix Ricard, J. Raoul Hurtubise, Eugène Grenon, Napoléon Adam, M. Comtois et bien d'autres. Ces gens ont formé un cercle appelé "Les pieds noirs". Ils se réunissaient en cachette pour essayer de trouver des moyens pour conserver la langue française et leur religion catholique dans les écoles.

Le 25 mars 1912, la construction du Collège du Sacré-Coeur fut approuvée et le 25 août, son Excellence Mgr Scollard bénit la pierre angulaire. Quatre-vingt-quatorze élèves, dont une vingtaine de langue anglaise, s'inscrivirent pour l'année scolaire de 1913-1914, avec le Révérend Père Gustave Jean comme recteur du collège. Les élèves anglophones se firent de plus en plus rares; les Irlandais préféraient envoyer leurs enfants au "High School" construit en 1909.

En 1917, le collège devient complètement français. Désormais, il sera le centre de la résistance au Règlement XVII. À quoi servait une institution d'enseignement secondaire si les élèves ne recevaient pas une éducation française solide au niveau des classes primaires? Plusieurs élèves, possédant une connaissance très limitée du français, se sont inscrits au collège. Ces élèves devaient sacrifier leurs récréations et leurs journées de congé pour étudier la grammaire française. Quelques élèves brillants et courageux réussirent à acquérir une assez bonne connaissance du français, mais combien ont dû quitter le collège à cause de cette lacune!

Les écoles séparées de Sudbury allaient toujours en progressant, malgré les années de crise, grâce au dévouement et à l'ingéniosité de M. Ricard, homme fougueux et plein d'assurance, et de M. Raoul Hurtubise. Ils ont procédé avec tact à la résistance au Règlement XVII dans une atmosphère pacifique et ont lutté pour établir un système solide d'enseignement.

En 1915, la Commission scolaire était constituée de trois Irlandais

et de trois Canadiens français, selon la coutume. Il y avait encore des injustices, les Canadiens français ne recevaient pas leur part. Afin d'arriver à une représentation plus équitable et proportionnelle, M. A.O. Miron présenta sa candidature. Il fut élu le 6 janvier 1915.

Ayant obtenu la majorité à la Commission scolaire, les commissaires de langue française, MM A.O. Miron, Félix Ricard, Raoul Hurtubise et J.R. Vincent, au lieu d'abuser de leur pouvoir, rendirent justice en tout et partout à leur coreligionnaires, MM Frawley, Gorman et Aurie. Ces derniers s'occupèrent uniquement de la régie des classes anglaises. Ils engagèrent leurs instituteurs et les commissaires de langue française firent de même. Ainsi, le français était enseigné comme si le Règlement XVII n'existait pas.

Il y eut l'inspecteur M. J.P. Finn qui vint contrecarrer les projets de la Commission scolaire mais, avec un peu de tact, les commissaires réussirent à le faire changer son rapport et à tolérer la situation présente pendant quelques années. Ce fut une victoire extrêmement importante, car si l'inspecteur avait refusé de changer son rapport, les commissaires n'auraient pas pu poursuivre leur oeuvre; ils auraient été privés d'octrois. Ils persuadèrent l'inspecteur d'avouer au Ministère de l'Education que le système bilingue s'avérait très fructueux à Sudbury, même s'il n'était pas parfait.

Le 12 juin 1914, l'école St-Louis de Gonzague, sur la rue McKenzie, était bâtie à un coût de \$32,850, contenant douze classes. C'est dans la bibliothèque de cette nouvelle école qu'eut lieu, le 3 mars 1915, la première assemblée régulière de la Commission scolaire dont M. Félix Ricard fut notre représentant pendant vingt ans.

Avec l'année 1919, Sudbury entra dans une période d'expansion. Tous les ans, la Commission dut pourvoir aux constructions et agrandissements nécessités par l'afflux de la population. En 1921, une petite école de deux classes fut aménagée pour les enfants vivant au Primeauville. Voici les noms des écoliers de ces deux classes, en décembre 1923: élèves du premier cours junior, les garçons; Adam Paul, Beaulieu Joseph, Bouffard Victor, Brunet Doué, Dubreuil Ernest, Murphy Alorije, Murphy Paul, Ouimette Arthur, Régimbal Rodolph, Régimbal Wilfred, Roy Aurèle, Varieur Elvi, Varieur Roland, Rheault Adélar, Collin Eugène, Quenneville Aurèle, Fournier Aurèle, Fournier Gérard, Ouimette Omer, Brunet Marcel, Lapointe Dieu-donné; les filles: Allard Marjolaine, Bazinet Lucille, Beaulieu Eveline, Charette Lilianne, Damboise Marie, Dion Eva, Gibson Dolores, Laberge Thérèse, Lapointe Camille, Lavoie Laure, Levesque Lucille, Loïselle Vina, Paquette Claudia, Rochette Marguerite, Whissell Marguerite, Rheault Rosanna, Rheault Virginie, Gagnon Lucille, Bouillon Dolorès, Fournier Marie, Nault Gilberte.

Institutrice: Aline Laplante.

Les élèves du premier cours sénior étaient: les garçons: Beau-

lieu Lionel, Bédard Paul, Bouffard Ovila, Brisebois Régis, Blois Roger, Bélanger Clifford, Chartrand Ernest, Fortin Alphonse, Joly Sylvio, Levesque Hector, Laberge Henri, Rheault Gilbert, Whissell Adorice, Paquette Roland, Pelletier Maurice, Ross Alfred, Beaudin Roméo, Fournier Joseph, Fournier Pierre, Fournier Omer, Lapointe Lionel; les filles: Bédard Gilberte, Bédard Thérèse, Bazinet Lilliane, Cusson Delosa, Chartrand Alice, Charette Rita, Damboise Madeleine, Lavoie Albertine, Lévesque Yvonne, Laberge Laurette, Lavallée Cézarie, Jean Blanche, Rochette Noëlla, Lapointe Simone, Nault Ange-Aimée, Nault Marie-Joseph.  
Institutrice: A. Proulx.

Au-dessus des grands tableaux d'ardoise d'un gris noir ou bleuâtre, dans la classe de la première année, il y avait des pancartes blanches, écrites en noir; j'apprenais à lire les voyelles, les consonnes et les petites phrases telles que: La pipe à papa, papa a la pipe. À la fin de l'année, je pouvais compter jusqu'à cent en français et jusqu'à dix en anglais. Je n'étais pas parvenue à articuler nettement les lettres "eleven", "twelve" et "thirteen", un petit Canadien français crachait presque pour prononcer "th", ces mots demandaient beaucoup d'attention et de pratique et certainement une grande patience de l'institutrice.

Les enfants ont été heureux d'accueillir en 1923 Mlle Marguerite Cour, affectueuse garde-malade qui est restée en fonction jusqu'en 1943. Elle fouillait les chevelures et les enfants pouilleux recevaient un avis à apporter à la maison. Puisque l'école avait besoin de tous les octrois disponibles, ces enfants étaient placés à l'écart des autres dans la classe, mais ils n'étaient pas renvoyés chez eux.

De 1913 à 1927, les Franco-Ontariens de Sudbury et du reste de l'Ontario se sont révélés extraordinairement tenaces dans la revendication de leurs droits. Guidés par la main ferme d'héroïques chefs patriotiques, ils ont réussi à instituer, à Sudbury et dans les autres centres où l'élément français constituait une minorité imposante, un système éducationnel bilingue indépendant du système scolaire de l'Etat.

Mais les francophones et les orangistes ne pouvaient demeurer perpétuellement en lutte. Le gouvernement avait d'ailleurs pu se rendre compte, grâce aux rapports faits par M. Bennett, inspecteur des écoles séparées bilingues, de l'efficacité de ces écoles. Il ne restait plus qu'à confirmer les dires de l'inspecteur par un rapport officiel, ce que le premier ministre M. Howard Ferguson, auteur du Règlement XVII, a entrepris quand il a créé une commission royale d'enquête pour l'inspection des écoles séparées. C'est ainsi qu'au mois d'avril 1927, le Docteur F.W. Merchant et ses trois assistants ont

inspecté les vingt classes bilingues des écoles séparées de Sudbury, et ont déclaré le 22 septembre 1927, dans le rapport que cette commission royale d'enquête a remis au gouvernement conservateur, que la langue française utilisée comme langue principale d'enseignement constituait le gage de réussite de ces écoles.

De toute évidence, cependant, il fallait s'attendre à la résistance qu'a occasionné l'établissement du Règlement XVII. Mais la persécution des francophones n'a réussi qu'à les faire progresser, comme race, plus rapidement qu'ils l'avaient fait entre 1850 et 1910. Ils ont été forcés, par la lutte scolaire, d'unir leurs forces partout dans la province, ce qui a contribué à changer leur piètre opinion d'eux-mêmes. En effet, ils se sont rendus compte de l'étendue de leur pouvoir, alimenté par leur nombre imposant, et les résultats obtenus par leur action concertée a amplement dépassé toutes leurs espérances.

Les écoles bilingues de l'Ontario ont connu, depuis ce temps, un progrès continu sous l'administration de commissaires compétents unis sous la tutelle de l'Association d'Education, et secondés avec bienveillance par le département de l'Instruction Publique, de qui nous avons pu obtenir des pouvoirs publics et des terres plus grandes pour chacune des écoles.

De 1927 à 1934, il a fallu bâtir les écoles Ste-Marie, Nolin, St-Joseph et bien d'autres, car un grand nombre d'ouvriers et de techniciens du Québec sont venus s'établir à Sudbury, où la Compagnie "INCO" remodelait ses usines. De nombreux professeurs se déclarant disponibles en cas de besoin, le manque d'enseignants qualifiés n'existait désormais plus. Les deux premières institutrices qualifiées à être embauchées ont été assignées à la deuxième année de l'école Nolin en 1930-31 et à l'école St-Louis-de-Gonzague en 1932-33. Elles se nommaient respectivement Mlles Laurette Blais et Léola Vaillancourt.

En 1934, les Canadiens français comptaient 77 classes bilingues réparties dans neuf écoles séparées, où l'enseignement était dispensé par 82 professeurs à 2,571 élèves.

En 1982, les écoles bilingues de Sudbury comptent maintenant 604 enseignants et 11,033 élèves francophones. Cette population estudiantine forme 370 classes régulières que l'on a disposées dans les 18 écoles urbaines et 26 écoles régionales. Le Collège Sacré-Coeur et le Collège Notre-Dame continuent à répondre aux besoins des étudiants de niveau secondaire, et l'on se préoccupe même d'offrir aux enfants de la région des services spécialisés. Les enfants moins doués et ceux qui connaissent des difficultés d'apprentissage reçoivent ainsi l'attention d'une entité d'éducation spéciale, tandis que la loi 82 répondra aux besoins des enfants talentueux ou surdoués.

Si par le passé nous les francophones avons été comblés d'hommes zélés tels que: MM F. Ricard, Dr R. Hurtubise, A.J. Samson, Mgr J.H. Coallier, Napoléon Adam, Gédéon Bonin, A.O. Miron, J.E. Dignard, Henri Régimbal, Dr R. Tanguay et J.A. Lapalme, nous le sommes encore, comme en témoigne la surabondance des fruits du labeur de nos représentants actuels. À la tête du personnel enseignant se trouve en effet un directeur fort doué, qui assume efficacement les responsabilités assignées par la communauté. Il s'agit de M. Onésime Tremblay, directeur général des écoles et secrétaire du Conseil. Ce dernier, en sa qualité de président du Conseil de l'éducation franco-ontarienne, conseille le Ministre d'éducation relativement à l'éducation de même calibre, soit par M. Emile Guy, surintendant adjoint, et par les surintendants de secteur: MM Gérald St-Onge, Rhéal Mayer, Gérard Dalcourt et Jacques Lachapelle. Avec de tels dirigeants, la foi et l'éducation des francophones ne peuvent que progresser davantage.

La poursuite des buts et des objectifs énoncés par le Conseil des Écoles séparées catholiques romaines du District de Sudbury permettra à tous les catholiques du district scolaire d'oeuvrer vers un même idéal, ce en offrant à chaque élève l'outillage et le milieu qui favorisent le plein développement de ses capacités globales.

L'enseignement est une vocation qui demande beaucoup d'amour et de compréhension. Le professeur s'efforce de témoigner du Christ et de l'Église catholique en apprenant à l'élève à vivre dans une communauté chrétienne où prédominent la liberté, la discipline, le respect d'autrui et le sens de la responsabilité tels qu'enseignés par Jésus et par nos ancêtres qui n'hésitèrent pas à se sacrifier pour revendiquer les droits de leur foi et de leur langue maternelle.

Au nom de tous les francophones vivant en minorité dans la province d'Ontario, je témoigne ma reconnaissance et je répète ces mots, écrits en lettres d'or, au dessus des tableaux de ma classe d'autrefois: EXELSIOR; toujours plus haut!

Pour plusieurs d'entre nous, anciens écoliers aux cheveux grisonnants, l'école St-Louis de Gonzague ne constitue pas un simple édifice de briques, mais elle renferme encore des souvenirs vivants. Durant quelques années, j'ai fréquenté cette école dont la directrice était, à l'époque, la révérende soeur St-André-Corcini, directrice que je n'ai jamais oubliée...

**EXTRAITS DE MES MÉMOIRES D'ENFANCE:** La tuque cachée. En 1927-28, je suis écolière à l'école St-Louis de Gonzague, que nous appelions l'école Centrale.

Pendant la récréation du matin, je m'étais chamaillée avec une compagne. En laissant la classe, dix minutes avant les autres, pour

me rendre à ma leçon de piano, au Couvent des Soeurs grises de la Croix, je profitai de l'occasion pour me venger de cette élève en prenant sa tuque qui se trouvait sur son crochet près de la porte. Prenant un raccourci, je passai par la montagne débouchant en arrière de l'église Ste-Anne. Je lançai la tuque dans une épinette, me disant: "elle va la chercher sa tuque" et je continuai mon chemin. L'élève dut emprunter une coiffure d'une compagne qui dînait à l'école et la tuque perdue, bien à la vue dans l'arbre, fut retrouvée et rapportée à la soeur directrice. C'était évident, j'étais le coupable. Soeur St-André Corcini me fit demander à son bureau après les heures de classe. Je savais que je serais punie et j'étais prête à accepter la punition: cinq coups de martinet sur chaque main.

C'était la première fois que j'avais à subir ce châtiment qui semblait bien douloureux, à entendre les victimes gémir. Je me préparai en me disant: "Je le mérite", et je tendis le bras, la main ouverte pour recevoir ma correction. La religieuse frappa une fois, deux fois, trois fois. À chaque coup je balbutiai: "Je le mérite". Elle frappa plus fort croyant que je m'entêtais et ne sachant pas ce que je disais. Je trouvai la force de ne pas pleurer, répétant toujours très vaguement: "Je le mérite". Finalement, après m'avoir donné cinq coups sur chaque main, la bonne soeur abandonna en disant: "Tu as la tête dure, je te frapperais toute la journée et tu trouverais encore le moyen de répliquer". Je lui dis d'une voix entre-coupée: "Eh bien, quand je dis, je le mérite, ça fait moins mal".

Soeur St-André Corcini, déconcertée et confuse, me pressa sur elle; ressentant un peu de pitié, j'éclatai en sanglots. Elle me consola, pleura même un peu avec moi. Elle s'empressa d'aller chercher une serviette mouillée d'eau froide pour envelopper mes mains devenues blanches et épaisses. Après plus de quinze minutes à me dorloter, elle sortit de son tiroir deux belles grandes images saintes qu'elle me donna en disant: "Tâche de ne plus revenir à mon bureau pour une punition". Je laissai le bureau de la directrice, ayant par une fois reçu tout le châtiment du martinet pour le reste de ma vie. Je possède encore une des images qu'elle m'a données, car elle m'avait coûté cher, cette image sainte.

**EXTRAIT DE MES MÉMOIRES D'ENFANCE:** Entrée à l'école secondaire en 1932. Âgée de quatorze ans, je me présentai à l'école St-Louis de Gonzague en première année du cours secondaire, ayant pour institutrice Mlle Laurette Blais.

Nous venions tout juste de subir une perte totale de notre chalet incendié à la fin d'août. Ma mère avait apporté nos vêtements d'hiver pour les réparer et m'avait fait une garde-robe convenable pour l'entrée des classes; tout fut brûlé. N'ayant pas encore reçu un sou des assurances, ma mère m'acheta une robe de coton à bien bon marché.



#### **LE PREMIER SERVICE DE SANTÉ**

La Commission scolaire veille à la santé des enfants et engage en 1923 Mlle M. Cour (photo ci-dessus), garde-malade graduée. Elle donne 26 ans de service à notre population canadienne-française. En 1936, les classes auxiliaires sont fondées. M. Michel Collin en est le premier professeur.

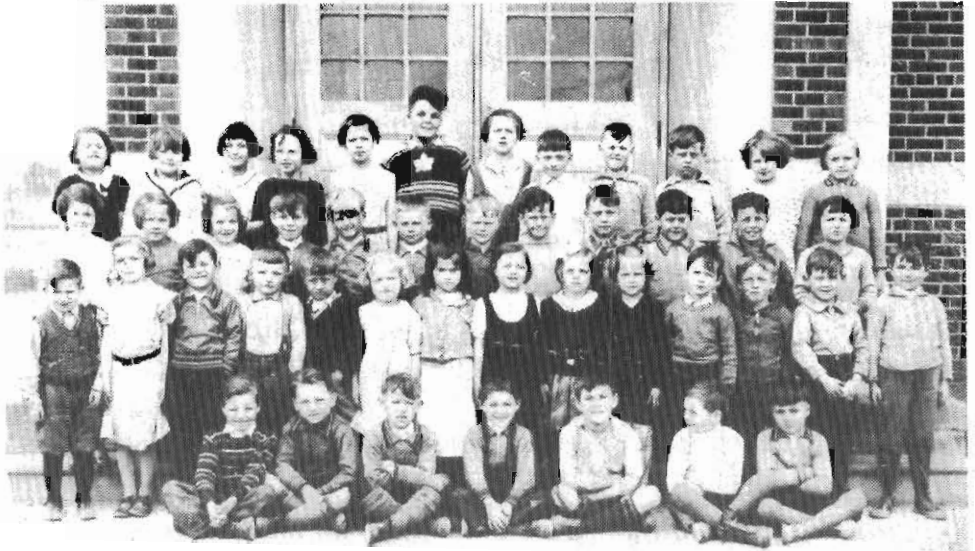


**Une classe dirigée par Mlle Adélaïde Ricard, institutrice en 1895-96.**



Mlle Blais était une institutrice assez patiente, mais qui tout de même ne se laissait pas conduire par ses élèves. Me voyant vêtue d'une robe à manches trop courtes, elle se contenta de rappeler à toutes les filles que, pour être modeste, l'école demandait que la manche d'un vêtement touche le coude. Le lendemain, constatant que je n'avais pas répondu à ses exigences, elle me dit: "Debout Marguerite" et elle continua: "Ici, je ne tolérerai pas que certaine demoiselle continue à braver mes commandements. Demain si tu ne portes pas une robe à manches longues, tu resteras chez vous". D'un ton un peu hardi, je lui répondis: "Mlle, quand nous n'avons pas d'argent, il faut se contenter d'acheter une robe à manches courtes, ma mère, profitant d'une vente, ne l'a payée que vingt-cinq sous; nous n'avons pas encore reçu l'argent des assurances de feu". Eh bien, me dit-elle, ça se comprend, mais je ne tolérerai pas ce ton d'insolence; tu es une mal élevée! Je ne pus m'empêcher de croire que cela se rapportait à ma mère et je me hâtai de répliquer: "Si je suis mal élevée, c'est parce que j'ai été au couvent trop longtemps". Je reçus en réponse cette riposte cinglante: "Assieds-toi!"

La journée fut longue; je me sentais bouleversée, incapable de participer aux leçons; mon institutrice semblait m'ignorer. La classe terminée, je décidai de m'expliquer et de m'excuser. Mlle Blais, très compréhensive, me dit: "J'ai été pensionnaire au même couvent que toi, chez les Filles de la Sagesse, à Sturgeon Falls; j'étais prête à défendre ces bonnes religieuses, tout comme tu étais prête à défendre ta mère". Après cet entretien familial de notre séjour au couvent, je sortis de la classe heureuse, le coeur en fête ayant déjà fait un lien d'amitié avec ma nouvelle institutrice.



Ecole Nolin, 2e année 1930-31

# LE COLLÈGE NOTRE-DAME

Sudbury possédait depuis 1913, une école privée pour garçons, le Collège du Sacré-Coeur. À cette époque l'éducation des garçons semblait plus importante; il n'y avait rien d'équivalent pour les jeunes filles. Les religieuses avaient fait demande pour ouvrir un couvent à Sudbury, mais l'évêque refusa, donnant pour raison qu'il y avait déjà un couvent à Sturgeon Falls où les jeunes filles pouvaient recevoir les services d'une école secondaire, catholique et française.

Pour répondre aux besoins des citoyens de Sudbury de langue française, les Soeurs de la Charité d'Ottawa ouvrent deux locaux à même le Couvent Notre-Dame du Bon Conseil situé à 72, rue Louis. En septembre 1948, cinquante jeunes filles, réparties en deux classes, du niveau de la 9<sup>ième</sup> année, s'inscrivent au Collège Notre-Dame. C'est le modeste début de l'externat actuel.

En 1949, les inscriptions doublent et le rythme se maintient si bien que, dès 1951, le couvent de la rue Louis et la petite maison attenante ne sont plus suffisants à cette population scolaire de jeunes filles francophones.

L'Hôpital St-Joseph vient à la rescousse du groupe étudiant et met à sa disposition, outre une bibliothèque et un laboratoire, six locaux laissés libres par les gardes-malades, qui héritent d'une résidence toute neuve. L'entrain et la vie fourmillent dans ce milieu pauvre et exigü; les parents et les élèves sont prêts à faire les sacrifices nécessaires pour assurer la survivance de leur patrimoine.

En 1960, le Collège est construit, c'est l'orgueil de tout Canadien français de coeur. Les parents sont heureux de voir emménager les religieuses et élèves. Dans ce cadre tout neuf qui invite au dépassement, la vie étudiante reprend son cours avec un élan renouvelé. Les élèves décrochent médailles d'honneur, bourses et trophées.

Monseigneur J. H. Coallier, à sa mort, lègue des valeurs à ce collège afin d'aider à établir un département de sciences domestiques, qu'il trouvait nécessaire pour former l'élément féminin du temps.

La fermeture du Collège du Sacré-Coeur marque une nouvelle étape dans l'histoire du Collège Notre-Dame. À l'entrée des classes 1967-68, 168 étudiants viennent s'inscrire. Ce geste d'accueil, de la part des religieuses, demande certaines adaptations, mais la vie reprend son cours, assaisonnée d'une saveur nouvelle.

L'ouverture des écoles secondaires publiques de langue française cause une baisse considérable des effectifs de cette école privée. En 1970, l'inscription s'élève à seulement 200 élèves. Mais depuis, le nombre d'élèves ne fait qu'augmenter. En 1975, le chiffre d'étu-

dians est de 417.

En 1978, les religieuses font construire un ajout et le 20 avril 1980, les élèves se servant des sept classes mobiles occupent le nouvel édifice et en 1982-83, il y a 885 élèves sous la direction des soeurs Yvonne Charbonneau et Thérèse Fleury, aidées de 48 enseignants.

Un bon nombre de diplômés du Collège Notre-Dame ont poursuivi leurs études et se trouvent aujourd'hui dans toutes les sphères d'activité. Les élèves du Collège ont remporté, à divers reprises, les honneurs aux concours de français, aux concours d'espagnol et aux festivals de musique. L'année 1972 a vu renaître la chorale Notre Dame qui a enregistré un microsillon pour perpétuer une partie de son répertoire et en faire bénéficier la population francophone de Sudbury.



Collège Notre-Dame

# LE CENTRE DES JEUNES

Le début du Centre des jeunes n'était qu'un rêve du père Albert Régimbal S.J. Ce rêveur est né à Sudbury le 7 septembre 1915. Il poursuit ses études secondaires au Collège du Sacré-Coeur de 1929 à 1935. Le 7 septembre 1935, il entre chez les jésuites, dans la Compagnie de Jésus. Il reçoit son baccalauréat de l'université de Montréal en 1942 et le 15 août 1948, il est ordonné prêtre.



En 1949, le père Régimbal obtient sa licence en philosophie et en théologie de la Faculté de théologie des jésuites de Montréal. Le 15 août prend naissance le Centre des jeunes, qu'il fonde avec Jacques Groulx, un jeune qui va se dépenser sans compter pour cet organisme.

Dix ans plus tard, notre rêveur vole pour l'Europe afin de poursuivre des études spécialisées auprès des mouvements dédiés à la jeunesse. En 1961-62 et 64, ce père fait trois stages d'étude avec le Centre de recherche en relations humaines de Montréal. Il se rend ensuite en France et passe 3 mois auprès des Maisons de la culture et des Maisons de jeunes et de la culture. En 1963, le père Albert Régimbal, toujours épris de son rêve, assume le poste de directeur du camp de l'île aux Chênes. Enfin, le Centre des jeunes, incorporé

depuis 1950, commence à prendre racine et déjà son fondateur bâtit ses plus hautes espérances sur sa création. De 1970 à 1974, il est le directeur général du Centre des jeunes de Sudbury. Avant tout prêtre, sa vie est imprégnée de l'esprit du Christ. Depuis longtemps il a nommé son oeuvre "Civitas Christi", (la Cité des jeunes). Il est un apôtre de la francophonie au Centre culturel. Pendant des années il oeuvre dans de bien piteux locaux. Il obtient même de l'évêque la permission de creuser sous l'église Ste-Anne, sans toutefois toucher de trop près la fondation de celle-ci. Avec ses jeunes, il parvient à faire une salle qui pour quelques années lui est bien utile.

En juillet 1978, Le Centre des jeunes reçoit le don de la propriété de l'ancien Hôpital St-Joseph. Au mois de novembre de la même année, le père Régimbal fait une demande auprès du ministre des Affaires culturelles et des Loisirs de l'Ontario pour obtenir une subvention de Wintario pour aider au projet de rénovation de l'immeuble. À la grande joie de toute la communauté des francophones, le 10 mars 1980, le gouvernement accorde un octroi de \$1,386,672 envers les coûts de rénovation pour établir un centre culturel et pour acheter l'équipement qui s'y rapporte.

Le père Régimbal entrevoit dans un avenir rapproché le rêve de sa vie qui sera bientôt une réalité. Hélas, Dieu le rappela à Lui, lorsqu'il cessa subitement de travailler pour recevoir la récompense éternelle de son labeur, le 17 juillet 1980, avant que les travaux de construction soient terminés.

Le Centre des jeunes emménage dans son nouveau local le 27 février 1981, jouissant de 65,000 pieds carrés qu'il se plaît à nommer "Chez-nous". Les trente années d'efforts du père Régimbal n'ont pas été inutiles, mais à l'ouverture officielle du Centre, tous regrettaient l'absence de son fondateur, se disant que les vues du Seigneur sont impénétrables.

À peine quatre jours avant sa mort, le père se disait enchanté du choix de "La Place St-Joseph", en désignant l'ensemble de l'édifice avec ses locations. C'était là conserver un élément historique, mais il tenait à ce que le nom, "Le Centre des jeunes de Sudbury Inc." soit conservé. Toutefois, il était fort angoissé devant la possibilité qu'on oublie ce "Civitas Christi" qui fut l'âme de l'oeuvre. C'est pourquoi, lors d'une réunion du Conseil d'administration, il fut proposé et adopté que "Civitas Christi" soit la devise qui reste au Centre des jeunes.

# LES ÉCOLES PUBLIQUES FRANÇAISES

Après avoir réussi à faire abolir le Règlement XVII, nos écoles bilingues prirent un nouvel essor.

Les élèves de première et deuxième années du cours secondaire de 1932-33 connaissaient bien le Premier ministre McKenzie King et son ministre d'Éducation ainsi que les ministres qui formaient le gouvernement de l'Ontario, de nom seulement c'est-à-dire, mais de nos classes situées à l'école St-Louis de Gonzague, plusieurs lettres furent adressées à leur bureau, demandant que le gouvernement soit plus indulgent à notre égard, répétant toujours notre désir et nos droits de conserver notre langue maternelle.

Il y eut revers et lacunes mais l'utilisation de la langue française dans les écoles fréquentées par les Canadiens français alla toujours en progressant.

Les années 1963-64 apportèrent l'organisation des conseils scolaires régionaux, la fondation de l'Université Laurentienne de Sudbury et ensuite l'École des sciences de l'éducation.

Après le discours de M. John Robarts, donné à Ottawa le 24 août 1967, le Comité d'enquête de M. Roland Bériault fut créé. Ce comité se pencha sur la question de l'éducation secondaire en Ontario. Ainsi en juillet 1968, l'évolution politique fit naître les lois 140 et 141, notre grande "chartre". Cette loi provinciale accordait à la population canadienne-française le droit de recevoir une éducation dans sa propre langue au niveau secondaire. Le gouvernement s'engageait à subventionner des écoles secondaires de langue française par toute la province, là où en faisait demande et où le besoin se faisait sentir.

Pour nous, les francophones de la région, c'est un rêve qui se réalise, une réponse à des lettres datées des années 1930-31-32-33, alors que j'étais étudiante. Une génération s'est éteinte depuis, mais elle a transmis à sa postérité l'amour de conserver sa langue, le courage de lutter. Nos bons vieux parents disaient: "Demandez et vous recevrez; il faut que les Canadiens français s'unissent et prennent la place qui leur est due dans la société; il faut se faire entendre afin de préserver notre héritage culturel."

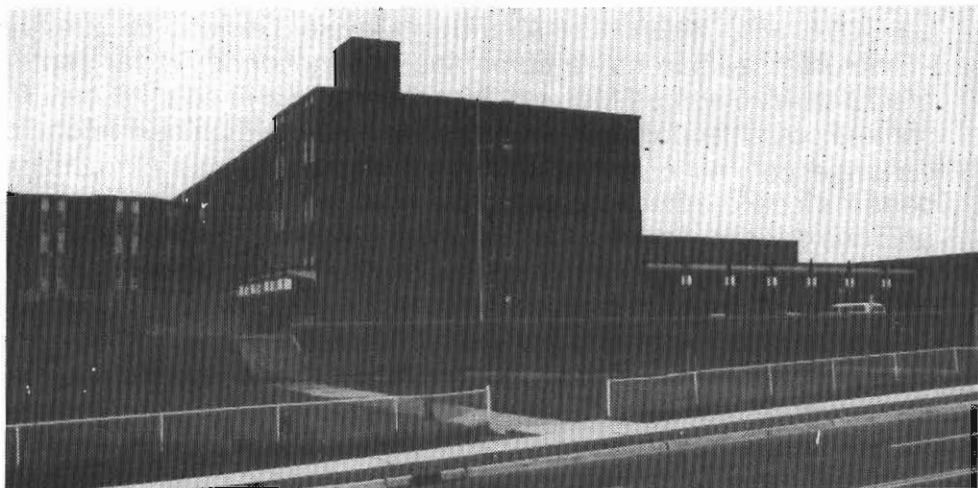
Les Franco-Ontariens catholiques auraient désiré des écoles séparées catholiques au niveau secondaire, ce dont ils rêvaient depuis toujours, mais ils ne croyaient pas que le gouvernement leur donnerait des octrois à ce niveau. C'est donc pourquoi le Franco-Ontarien a opté pour son avenir à lui, un système en français, mais à l'intérieur des cadres "publics" du système d'éducation.

L'ÉCOLE SECONDAIRE DE LA RIVIÈRE DES FRANÇAIS - Devise: "Mets à profit le jour présent" - a ouvert ses portes en 1966, avec 185 élèves sous la direction de M. Paul Chauvin, deux ans avant le Bill 141, permettant la fondation d'écoles publiques de langue française. À cause des circonstances tout à fait particulières à la région, on doit y accommoder un petit nombre d'élèves de langue anglaise. Mais disons que le milieu français de l'école, la grande majorité des élèves et des enseignants francophones, font que l'école est, à toute fin pratique, une école française. Il était normal que la région de la Rivière des Français fut la première à se doter d'une école secondaire publique de langue française, car cette région marque le berceau de la francophonie ontarienne.

Aujourd'hui, l'école est sous la direction de M. Marcel Myre, assisté de M. Doris Nadon. Le village de Noëlville est très fier de son école secondaire.



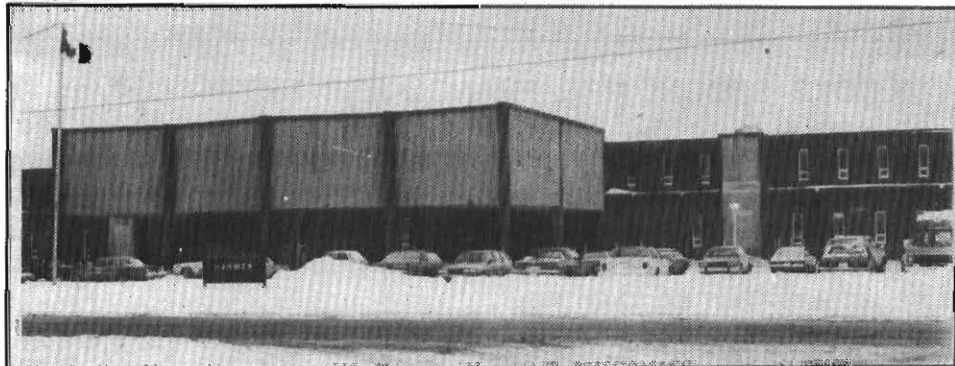
L'ÉCOLE SECONDAIRE MACDONALD-CARTIER -- Devise: Non Nova sed Nove - Emblème: un bouclier -- Le 1er septembre 1969 marque le véritable début des écoles secondaires publiques de langue française à Sudbury. L'école secondaire Macdonald-Cartier ouvre ses portes pour recevoir exclusivement les élèves de langue française à Sudbury et pour dispenser un enseignement en français selon l'esprit du Bill 141. À la stupéfaction de plusieurs, 1428 élèves se présentent pour bénéficier de cette nouvelle école fondatrice. Il faut partager pendant quelques mois les locaux de l'École Secondaire Lasalle, puisqu'il était prévu de devoir accommoder environ 800 élèves. On peut s'imaginer les difficultés qu'eurent à surmonter M. Paul Chauvin, le directeur et ses deux adjoints, MM Léon Vigneault et Claude Raymond. Après avoir partagé pendant quatre mois les locaux avec une école secondaire de langue anglaise, on s'amène, en janvier, dans les locaux neufs mais à moitié finis de



la nouvelle école, ayant à vivre sous le même toit que les menuisiers, les électriciens, les peintres etc...

Au cours des années suivantes, les problèmes se sont réglés et l'école s'est acquise une solide réputation, elle est l'orgueil des francophones.

En juin 1978, M. Chauvin prenait la direction de l'école française d'Essex et c'est maintenant M. Claude Raymond qui est directeur de l'école Macdonald-Cartier, aidé de M. Aurèle Tellier. À cette école il y a un esprit d'équipe et parmi le personnel et chez les élèves, il y a un esprit de corps et de camaraderie qu'on trouve rarement ailleurs.

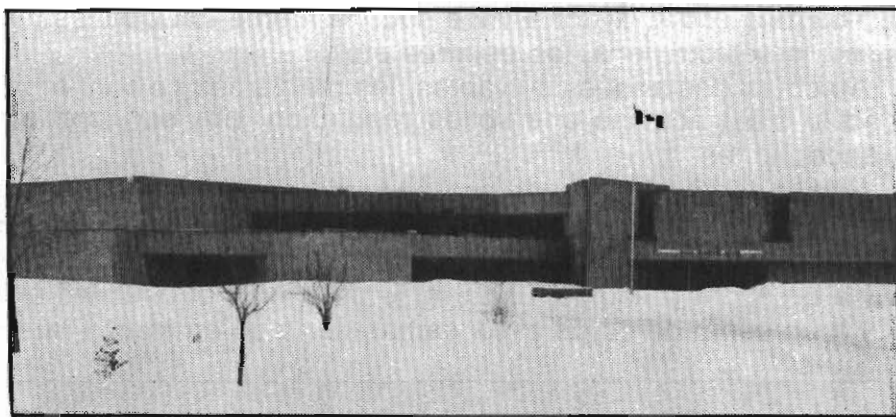


**L'ÉCOLE SECONDAIRE HANMER:** Emblème: les sabres: prit naissance en 1970. Elle est maintenant dirigée par MM Richard Riopel et Percy Demers. Elle compte 1050 élèves et 62 enseignants. Dès le début de l'année scolaire 1970-71, à cause des inscriptions trop nombreuses, l'École Macdonald-Cartier se vit dans l'impossibilité d'accueillir les élèves de la Vallée et de Rayside-Balfour. Ces élèves durent fréquenter l'école "Chelmsford Valley District Composite" à des heures irrégulières.



**L'ÉCOLE SECONDAIRE RAYSIDE** - Devise: Deviens ce que tu es - Emblème: les barons - a commencé à fonctionner le 1er septembre 1971. M. Georges Ménard, fondateur, dirige encore l'école. Tout comme pour Macdonald-Cartier, l'édifice neuf n'était pas prêt à l'ouverture et ce n'est que le 19 novembre que les élèves s'emménagent dans les locaux actuels. L'architecture et l'apparence de l'école sont uniques dans la région et par conséquent, enseignants et élèves en sont fiers. Cette école est reconnue pour l'excellent Café-chantant et orchestre offerts au public à tous les ans.

Tout comme les écoles de Hanmer et de la Rivière des Français, celle de Rayside dessert une population plus homogène que celle de la ville de Sudbury et cela se reflète chez les élèves, dont l'entrain et l'esprit de coopération continuent à démontrer qu'à Rayside, tout le monde veut vivre sa devise, "Deviens ce que tu es".



**L'ÉCOLE SECONDAIRE FRANCO-JEUNESSE** - Devise: Tous ensemble - Emblème: les Nordiks - fut en 1972, la dernière-née de nos écoles françaises et elle a eu un début un peu différent des autres. Dans son cas, les élèves et les enseignants de langue française sont restés sur les lieux (l'ancienne école Nickel District Collegiate) alors que les élèves et le personnel de langue anglaise déménageaient dans un local neuf.

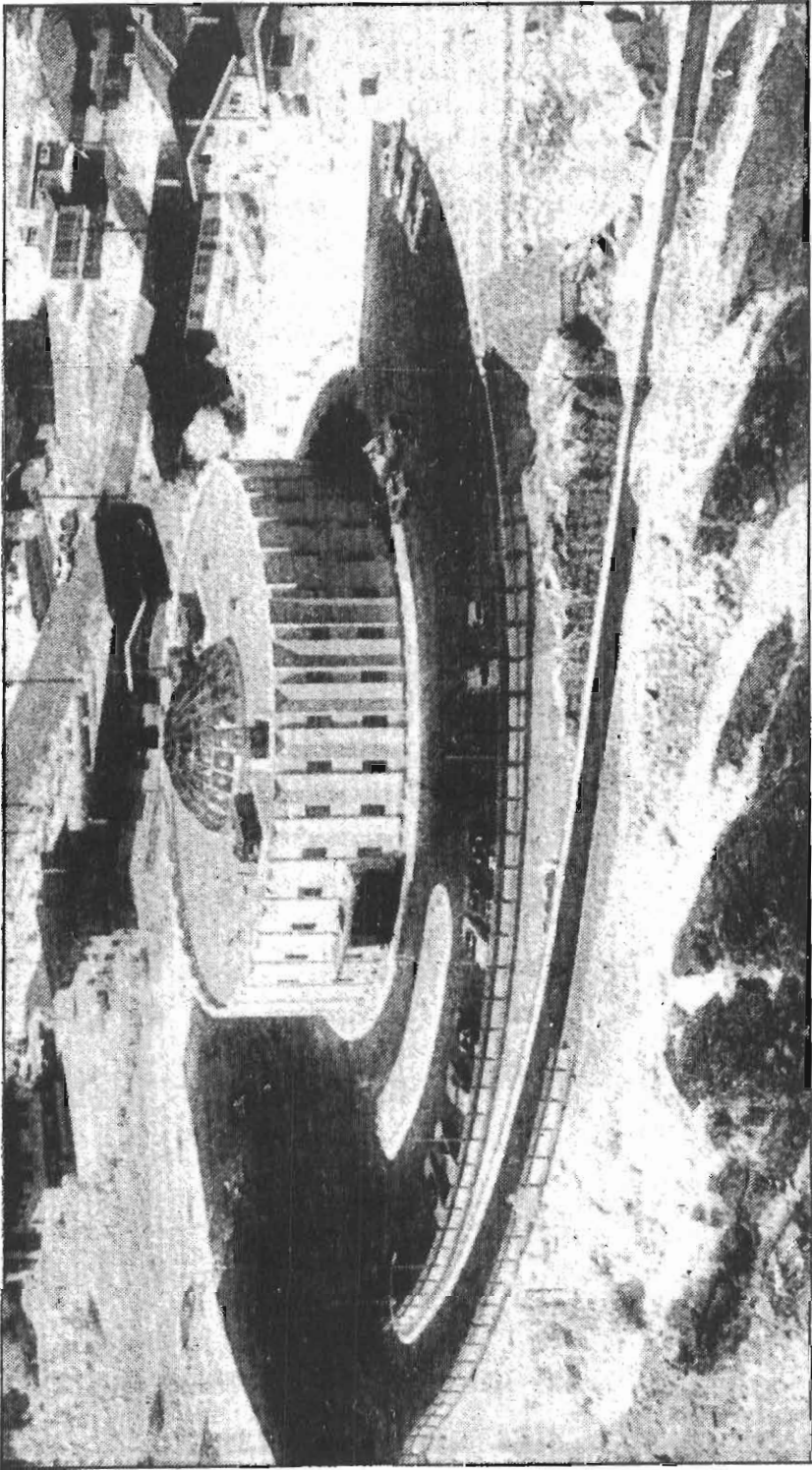
En septembre 1971, M. Claude Raymond devenait le directeur de l'école Nickel District et on offrait l'enseignement en français à 330 élèves. Pendant un an, il a fallu évoluer dans une atmosphère de "cordialité dans la séparation" et de septembre 1972 à mars 1973, élèves et professeurs ont vécu une expérience de classes matinales. En mars 1973, l'exode du groupe anglais annonçait la naissance officielle de l'école secondaire Franco-Jeunesse. En 1983, elle est dirigée par MM Léo Lefebvre et Léon Vigneault et dispense l'enseignement à 750 élèves.

Depuis les débuts de nos écoles secondaires de langue française, il y a eu un progrès incontestable. On ne parle peut-être pas français aussi souvent et aussi bien que certains le désireraient, mais soyons patients, des habitudes trop bien ancrées ne se corrigent pas en dix ans. Disons-nous: "Ça ne fait que commencer."

Ces écoles, que beaucoup de gens moins favorisés envient, ont déjà formé des citoyens de grande valeur dans la région; plusieurs sont revenus oeuvrer à titre de professeur, chacun se sent bien chez lui, où il peut s'épanouir et propager son plus bel héritage après l'amour de Dieu: l'amour de sa langue maternelle. Quitte à ce que plusieurs de nos compatriotes canadiens-français se fassent angliciser, il y aura toujours un grand nombre de forts, de dévoués, de "Félix Ricard" à la défense de notre patrimoine. À nous de prendre toutes les occasions pour parler la langue de nos ancêtres.



**ÉCOLE SECONDAIRE FRANCO-JEUNESSE**



Centre administratif des Écoles Séparées bilingues, catholiques romaines, situé au numéro 201 de la rue Jolies. Cet édifice a coûté \$1,037,000.

# L'INCORPORATION DE LA VILLE DE SUDBURY ET LA DÉPRESSION DES ANNÉES '30

Sudbury avait connu en 1921-22 une dépression économique, alors que la demande du nickel, métal encore peu connu, connaissait une baisse. Mais en 1923, l'industrie minière avait repris un nouvel élan. Les mineurs avaient de nouveau de l'argent à dépenser, ce au plus grand bénéfice des marchands. En 1928, la production du nickel dépassait celle de 1927 par 30,000,000 de livres et atteignait ainsi le plus haut point jamais atteint jusque-là.

En dépit du marché "Wall Street", qui avait indiqué une baisse écrasante au mois de novembre 1929, et malgré le fait que la crise économique sévissait un peu partout dans le monde, Sudbury continuait de prospérer, fort insouciant des sombres jours qui s'annonçaient. Cette année-là, la production du nickel n'avait pas été aussi importante que celle de l'année précédente, mais cette baisse, semblait-il, n'avait rien d'alarmant. Aussi en 1930 la Compagnie Falconbridge avait-elle construit sa première fonderie, tandis que la Compagnie "Canadian Industries Ltd." venait tout juste de bâtir une usine pour manufacturer l'acide sulphurique.

Bien que les nuages se multipliaient à l'horizon du monde économique, les Sudburois envisageaient toujours l'avenir avec confiance; ils ne pouvaient prévoir la venue d'une dépression. La population de leur village s'élevait rapidement, et comptait déjà plus de 20,000 habitants. Ils étaient fiers de Sudbury, qui représentait le centre de développement le plus rapide du nord de l'Ontario, et désiraient le voir incorporé en tant que ville au reste du pays. Le vendredi 1er août 1930, leur souhait était d'ailleurs réalisé par l'intermédiaire de M. Charles McCrea, représentant à la législature et membre du parlement provincial, et grâce à la collaboration du Conseil de ville. Ainsi, en ce jour mémorable, Sudbury était devenue une ville.

En 1930, il ne restait, parmi les hommes qui avaient en 1893 fait un village de Sudbury, que quelques survivants. Le premier maire, soit M. Stephen Fournier, était mort un an auparavant. Cette même année, M. W.J. Bell, âgé de 72 ans en 1930, avait donné à la nouvelle ville de Sudbury un terrain adjacent au lac Ramsey, terrain dont profitent encore aujourd'hui les citoyens qui visitent le parc Bell. Rappelons que M. Bell était un grand baron de l'industrie forestière. Un de ses concitoyens, le docteur W.J. Cook, nommé officier médical en 1910, demeurait toujours à son poste.

Certains francophones qui ont grandement contribué à l'épanouissement de la nouvelle ville de Sudbury portaient les noms suivants: Jean-Baptiste Laberge et son fils Alfred, William J. Laforest, les avocats Jean-Noël Desmarais et J.A.S. Plouffe, les familles pionnières: Adam, Boulay, Proulx, Collin, Gravelle, Martel, Régimbal, Grenon, Ricard, Michaud, Comtois et bien d'autres, sans oublier les Pères Jésuites et les religieuses de la Congrégation des Soeurs grises de la Croix, qui ont œuvré avec un zèle émouvant pour sauvegarder la religion catholique et la langue française.

Le Conseil de la toute nouvelle ville de Sudbury était composé du maire, M. Peter Fenton, et des échevins: MM. J. W. Brownlee, Fred Davidson, Jean-Baptiste Ducharme, F.C. Muirhead, James Newburn et L.J. Robert. Monsieur W.J. Ross avait été nommé greffier, R.H. Grant, trésorier, et l'avocat G.E. Buchanan, solliciteur général.

Presque tous les citoyens de Sudbury, préoccupés à préparer la fête de l'incorporation de la ville de Sudbury, ne se doutaient guère des jours sombres qui les attendaient. Il y eut une parade gigantesque ayant en tête l'orchestre du 97ième Régiment Algonquin, suivi de chars allégoriques représentant des commerçants, des organisations de différentes nationalités qui défilèrent dans les rues principales de la toute nouvelle ville décorée pour l'occasion.

Le parc Athlétique avait de même été témoin d'un grand rassemblement de dignitaires, de politiciens et de gens patriotiques. Le maire Peter Fenton avait présidé à l'inauguration; M. Charles McCrea s'était adressé à la foule, comme l'avait fait aussi M. E.A. Collins, maire de Copper Cliff. Le Dr. R.H. Hurtubise et M. E.A. Lapierre avaient de même prononcé un bref discours en français. Ce jour-là, les enfants s'en étaient donné à cœur joie: tout l'après-midi on avait pu suivre des yeux les ballons de formes et de couleurs variées qu'ils laissaient monter haut dans le ciel. Ces ballons flottaient au gré du vent pour disparaître derrière une petite montagne et se rendre parfois même jusqu'à Copper Cliff. Mais les plus grandes attractions avaient sans doute été le ballon R. 100 et le gros feu d'artifice allumé pour l'occasion. Ce dernier avait, durant deux heures entières, incessamment illuminé le firmament de ses fusées multicolores et radieuses. Ainsi donc, les Sudburois ne voyaient que des jours ensoleillés. Peu de citoyens lisaient d'autres journaux que le Sudbury Star et le Droit, qui eux parlaient à peine de la dépression mondiale du temps.

Mais la crise économique qui s'était répandue partout au monde ne pouvait longtemps éviter les Sudburois. Aussi la demande du nickel a-t-elle un jour effectué une descente considérable, tandis que la production a beaucoup diminué. Au mois de juin 1932, la Compagnie "INCO" fermait donc les puits de production des mines

Creighton, Garson et Levack. Seul le puits de la mine Froot est resté ouvert, tandis que les travailleurs des autres mines ont tous été mis à pied.

La vie n'était pas rose pour les agents d'immeuble. Ces derniers s'étant retrouvés propriétaires de plusieurs maisons que personne ne pouvait acheter, et ne recevant en paiement que des bons applicables sur leurs dettes, ils n'avaient droit à aucun secours direct. Ils devaient donc se servir de leurs minces économies pour survivre, après quoi la vente de certaines de leurs maisons s'imposait. On devine combien les gros bonnets ont, une fois de plus, dû s'enrichir des méfaits causés par la crise économique...

Je me souviens d'avoir été témoin d'une offre de vente où le secrétaire de la Cie Laberge a avisé son patron d'attendre encore un peu. Il ne s'est pas gêné de dire en face du vendeur: "Ne te presse pas trop, tu auras la chance d'ici un an d'acheter cette propriété pour les taxes". C'était un homme d'affaires.

Au début des années trente, mon père, agent d'immeuble, était propriétaire de neuf maisons situées dans cette ville. Il a dû en vendre deux à sacrifice financier afin de pouvoir maintenir les autres, car un seul des locataires vivait sans l'assistance du secours direct. Ce dernier payait dix dollars par mois pour une maison qui, dans les années soixante, a été louée à quatre cent cinquante dollars par mois.

En conséquence de la mauvaise situation économique, nous avons dû faire déménager de la rue Myles à la rue King un vieux "shack" que nous avons habité, tandis que notre ancienne demeure était louée à un mineur d'expérience qui n'avait jamais encore perdu son emploi. Les vingt dollars qu'il nous remettait à chaque mois, additionnés aux dix dollars du locataire sans secours direct, nous ont tout juste aidé à passer deux hivers dans le taudis de la rue Myles, où même les utilités les plus rudimentaires nous manquaient. Nous avions une ligne d'eau venant de la maison voisine qui souvent, le matin, devait être dégelée. Comme beaucoup de gens de la rue, n'ayant pas d'égout, nous allions à la bécosse située à l'arrière du lot, près de la ruelle.

Là, pendant tout un hiver, un fin rat avait réussi à nous voler le restant des pommes de terre cuites pour le souper, puis déposées dans l'armoire du bas. Combien de trous avait-il fallu bloquer par des couvercles de boîtes de tomates mises en conserves! J'avais horreur de ce visiteur nocturne.

Mon père achetait le bois de chauffage vendu en longueur, car il valait moins cher. Il devait ensuite le scier à la scie légère, ce qui exigeait une grande endurance physique, laquelle il n'avait jamais acquise car, durant les vingt-cinq dernières années, il avait été ser-



L'auteur à l'âge de 14 ans en pleine dépression.



Joseph Mailloux achète son bois en longueur.

veur de bière dans un hôtel. Ma mère, elle, devait voir au paiement par "vouchers" des locataires. Les "vouchers" étaient distribués à tous les quinze jours et pour des montants de quatre dollars ou moins. Les commis se permettaient parfois de souscrire des "vouchers" payant le montant entier du loyer mensuel. Ils plaignaient les chômeurs qui, beau ou mauvais temps, attendaient en longue file sur le trottoir afin qu'on leurs remette leurs "vouchers". Dans le bureau du secours direct, en effet, on avait installé les bureaux réservés au personnel, de façon à ce que les solliciteurs n'occupent pas plus de quatre pieds de la pièce.

Les "vouchers" devaient être présentés au bureau des taxes de la ville avant la fin du mois, peu importe la date d'émission. Ma mère est restée, par mégarde, propriétaire de trois de ces précieux billets qu'elle avait présentés quelques jours en retard. Les "vouchers" n'avaient, en conséquence du retard, pas été honorés, et ma mère me les avait remis, au cas où ils puissent un jour revêtir une certaine valeur.

À quatorze ans, j'étais assez adulte pour ressentir la tristesse et l'inquiétude qu'avait apportée dans ma famille la dépression mondiale. J'ai vu mon père perdre son associé en agent d'immeuble, M. Alex Turpin; chacun avait dû prendre sa part des propriétés qui ne se vendaient plus. Mon père n'avait jamais eu à lutter. Âgé et démuné, il acceptait son sort. Ma mère, fort encouragée par mon père, avait pris les affaires en main et faisait face aux créanciers. Elle savait envisager l'avenir de façon optimiste, et les sacrifices que nous devions faire s'en trouvaient automatiquement plus faciles. Nous passions des veillées entières à écouter ses récits de misère, sa jeunesse d'orpheline, les jours passés au service d'une riche patronne de la ville de Montréal et comment elle réussissait à contourner les demandes exagérées que celle-ci lui faisait, à elle et aux autres servantes. Elle nous parlait des mois sombres qui, à la fin de la guerre de 1914, avaient sévi, de la grippe espagnole dont mon père avait été victime, de ses années de veuvage et de ses visites fréquentes chez nous, alors qu'elle était apprentie modiste de chapeaux. Nous pensions alors aux jours heureux qui nous attendaient, des jours d'université qu'elle prévoyait pour nous, des beaux voyages que nous ferions bientôt pour visiter tantôt une tante en Alberta ou un oncle au Québec.

Je n'ai jamais eu à marcher pieds-nus, comme plusieurs de mes cousins vivant en ville le devaient. Ils hésitaient à traverser les rues qui étaient recouvertes de détritrus, minéral fondu, broyé et rendu aussi coupant qu'une lame de rasoir. J'avais conscience de ménager mes chaussures en ne passant pas dans ces rues.

Lorsque j'ai été d'âge à payer les taxes exigées par le gouvernement, je me suis sentie heureuse de contribuer à bâtir un monde meilleur. Avant les années trente, les Canadiens recevaient très peu de bénéfices du gouvernement. La Compensation aux ouvriers blessés existait depuis 1920, tandis que l'aide aux personnes âgées de 70 ans et plus a débuté en 1927. En 1930, le gouvernement a accordé de l'aide aux mères nécessiteuses, surtout aux veuves, mais ce n'est qu'en 1936 qu'est apparue l'Assurance sociale, qui voyait aux besoins des gens sans emploi. Cette année-là, un programme d'aide aux fermiers est aussi entré en application, et en 1937, un supplément d'aide aux aveugles est devenu exécutoire. En 1940, l'Assurance sociale des sans emploi est passé entre les mains du gouvernement, tandis qu'en 1944-45, ont été établis partout au Canada une allocation familiale et un département nouveau pour les affaires des vétérans. En 1945, le Département national de la Santé et des Services sociaux a de même été mis sur pied, et la même année est née la Corporation "Central Housing and Mortgage Corporation." Avec les années est venu s'ajouter l'Acte de Sécurité pour les per-



sonnes âgées: on a déterminé en 1950 que cet âge devait être d'au moins 65 ans. Une pension était offerte aux invalides en 1954, et le plan d'Assistance du Canada était institué en 1956. L'Assurance hôpital et maladie fut établie par le gouvernement de la Saskatchewan au mois de juillet 1962, et peu après elle s'étendait au Canada entier. En 1965 est arrivé l'Acte Pension du Canada, tandis qu'en 1966 ont pris naissance un plan d'assistance aux pauvres et la Compagnie des jeunes Canadiens, organisations qui aujourd'hui n'existent plus.

**CORPORATION OF THE CITY OF SUDBURY**  
**RELIEF DEPARTMENT**

CARD No. 584 SUDBURY, ONT., June 20 1932  
TO City Treasurer

Please deliver to Mrs J. Mailloy  
No. in Family \_\_\_\_\_ Address Sudbury Ont

FOOD		
MILK		
FUEL		
<input checked="" type="checkbox"/> SHELTER	<u>Jack Dolan</u>	<u>4.00</u>
CLOTHING		
WATER	<u>Albert Rivard</u>	
LIGHT	<u>309 Leslie</u>	

from June 18 to July 1

**MERCHANT'S COPY—NOT GOOD FOR CASH**

<p><b>WARNING TO MERCHANTS</b> Only food stuff listed on city supply list to be given on this voucher. This voucher good only for seven days from date of issue.</p>	<p><b>NOTICE TO MERCHANTS</b> No money shall be given to bearer of this voucher, which is not transferable and must be presented to the Treasurer's Office not later than last day of current month.</p>
--	--

RECEIVED BY Albert Rivard 4849  
RELIEF OFFICER [Signature]

Voici un "voucher" qui n'a pas été remis à temps au trésorier de la ville. Notez la date de l'émission, le 20 juin 1932, et l'avis au marchand plus bas. On constate un délai de six jours seulement avant l'échéance.

En 1968, le gouvernement a voté l'Acte du Divorce, acte dont l'utilité est discutable, puisqu'elle encourage de nombreux jeunes à considérer le mariage comme une simple expérience, laquelle ils entreprennent trop facilement, quitte à se divorcer s'ils ne sont pas satisfaits. C'est ainsi que leurs enfants se trouvent très aisément désorientés, ne sachant plus où trouver l'amour.

Mais en ce qui a trait à la situation économique actuelle des Canadiens, elle ne ressemble en rien à celle qu'ont dû subir les gens qui ont vécu au temps de la crise mondiale des années trente. La ville de Sudbury a pris un nouvel essor, et va toujours en progressant. Dans ces cadres de petites montagnes, les gens vivaient assez copieusement. Certes, il y aura toujours des gens pauvres, mais on ne peut en rien les comparer à ceux des années de la grande dépression.

Même si en général les citoyens de Sudbury demeuraient optimistes sur leur sort, la population de la ville a accusé en cette période difficile une baisse notable, car de 20,000 en 1930, elle est passée à 17,246 en 1932. Les marchands, croyant que la crise serait de courte durée, avaient avancé aux mineurs privés de revenu un crédit sur leur marchandise. Quand ils se sont eux-mêmes trouvés à sec, cependant, ils ont dû exiger que tout leur soit payé comptant.

## LA DÉPRESSION

La misère s'est d'abord fait sentir dans les grosses familles, surtout chez les pauvres. Avant ces années de dépression, personne ne se préoccupait des nécessiteux, dont la responsabilité revenait principalement aux organisations de charité à qui l'on versait une aumône. Toutefois les fonds de ces organisations se sont bien vite épuisés. Ils ne pouvaient plus répondre aux demandes de gens aussi nombreux. M. Frank Rothery, inspecteur de la santé, a constaté que plusieurs d'entre eux manquaient de nourriture, de vêtements résistant au froid, et que certains même se trouvaient sans logis, car peu de travailleurs avaient réussi à amasser des économies suffisantes.

Le 11 avril 1931, le gouvernement provincial est venu en aide aux Sudburois, ce en organisant un secours direct devant débuter le 29 août 1931, avec M. S.C. Mason en tête de l'administration. Mais les gens travaillant de concert avec M. Mason ne possédaient pas une expérience suffisante dans la gérance de tels problèmes. Aussi de nombreux indigents ont-ils été ignorés, tandis que d'autres, plus insistants dans leurs demandes, ont reçu plus que leur juste part du gâteau.

Lorsque Mme A. Charbonneau a été nommée administratrice de la caisse du secours direct, elle a exercé une surveillance sévère sur ces gens si peu consciencieux. Malgré sa bonne volonté d'aider son prochain, ayant subi maintes et maintes fois les mensonges de gens hypocrites, audacieux et sans scrupule, il lui est devenu très difficile de discerner les vrais nécessiteux. Beaucoup de gens honnêtes, trop timides, ont eu à souffrir de son comportement sévère, rude et même audacieux.

Cette dame était de bonne constitution, d'une vitalité dynamique et d'une énergie débordante. Dès neuf heures du matin, si possible, elle descendait d'un tramway électrique pour parcourir les rues de la ville, toujours à pied, faisant ses visites de maison en maison. Les enfants pauvres la connaissaient bien, ils se hâtaient d'avertir les gens de la rue de la prochaine visite. De retour au bureau d'administration, elle passait des heures, non pas assise, mais debout derrière un comptoir à interviewer les solliciteurs, à essayer de discerner leur besoin et à émettre des "vouchers".

Quand plusieurs gens eurent perdu la seule propriété qu'ils possédaient, le gouvernement est venu en aide aux propriétaires et habitants d'un seul logis; il a obligé les détenteurs d'hypothèque à accepter un paiement de vingt-cinq dollars ou de moins, selon l'ampleur de la dette des propriétaires.

J'ai connu une famille de dix enfants dont le père était propriétaire de sa maison. Pendant tout le temps de la crise, il a reçu un "voucher" pour nourrir sa famille, mais non pour payer son hypothèque et encore moins pour payer les taxes foncières. Ce père de famille achetait du beurre, de la viande, surtout du lard salé, qu'il revendait pour ramasser assez d'argent pour faire un paiement sur l'hypothèque.

La famille était nourrie de pain de ménage que la mère boulangait à tous les jours et que les enfants trempaient dans une soupe souvent faite avec des "choux-gras" (plante sauvage, dont la feuille longue et veloutée est riche en vitamines) qui poussaient sur le renchaussage du solage de leur maison. La macaroni et les tomates en conserve étaient le menu du dimanche. On trouvait quelque fois dans la marmite deux ou trois poitrines de perdrix ou encore deux lièvres apprêtés dans une sauce à laquelle la cuisinière avait ajouté quelques pommes de terre. Le grand-père, fermier des alentours, lui apportait à l'occasion un rôti d'ours ou de chevreuil, que ce fut la saison de chasse ou non, peu importe.

Mais, voici qu'après quelques mois, les administrateurs du secours direct ont voulu savoir où ce père de famille prenait l'argent pour payer son hypothèque, quelqu'un, un espion, l'ayant surpris au guichet des bons de postes avec un dix dollars en main. La semaine

suiVante, il s'est retrouvé sans "voucher"; le bébé de neuf mois a dû boire de l'eau sucrée avec de la cassonade pour remplacer le lait que le père ne pouvait pas acheter. Quand la mère eut boulangé le reste de la farine en poche, les enfants ont dû manger le reste de la farine d'avoine en gruau. Les deux aînés, des garçons de douze et quatorze ans, se sont nourris de marchandise volée chez l'épicier du coin. Cet épiciér, mon oncle, connaissant la situation, les a réprimandés en disant: "Eh, les Boys", ne volez pas ainsi; demandez plutôt, je ne vous donnerai probablement pas les plus belles pommes, mais même si elles sont meurtries un peu, elles seront meilleures, car vous pourrez les manger la conscience en paix; n'oubliez pas que j'ai, moi aussi, une famille à faire vivre".

La semaine suivante, après avoir menti aux administrateurs, le père reçut son "voucher". Il disait à ses amis: "J'ai trop travaillé sous la terre, dans les mines, pour me retrouver dans la rue; je crèverai de faim s'il le faut, je ne perdrai pas mon petit "shack", c'est à peine si je dois \$200.00 plus les taxes qui s'accumulent. Aussitôt que j'aurai la chance de retourner à la mine, je le paierai en plein." Ce "shack", situé sur la rue Queen, fut un des derniers à être démoli; le propriétaire n'osa jamais faire un emprunt pour améliorer son sort.

Les enfants, nourris de bêtes sauvages, de soupe aux "choux-gras", de farine d'avoine et de blé moulu, ne s'en trouvèrent pas pire pour tout cela. Ils sortirent des années de dépression tout rayonnants de santé.



Marcel Nault, 18 ans, en l'année 1962, en habit de sortie.

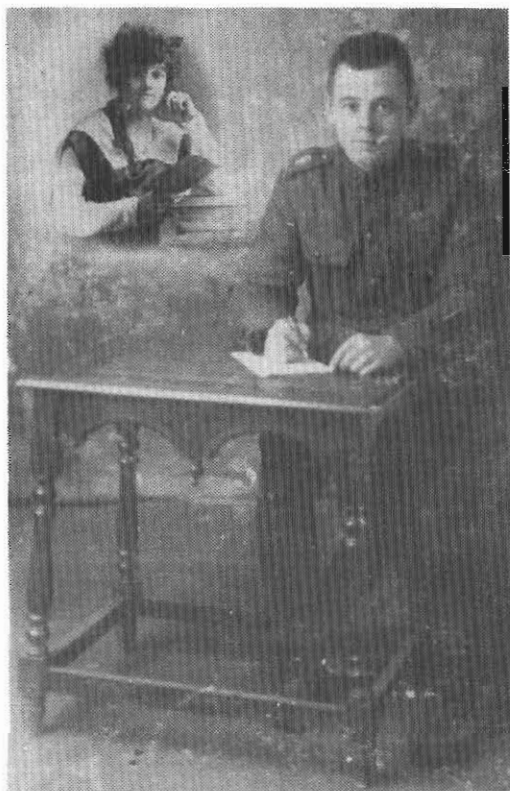
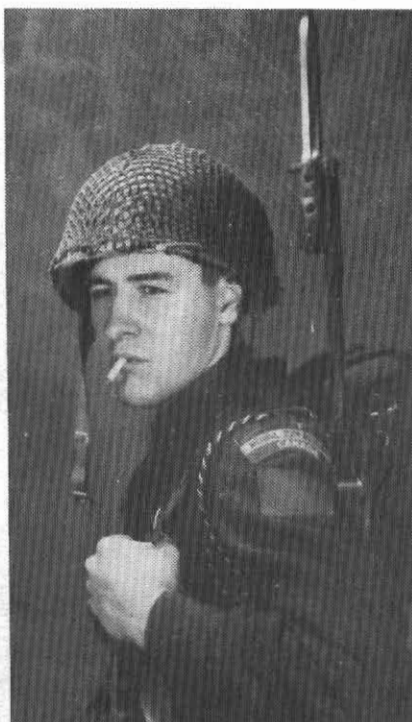


Photo prise en studio d'un soldat de la guerre 1914-18. Il écrit à sa fiancée.



Marcel Nault, fils d'Albert Nault et d'Irène Mainville de Sudbury. Il faisait partie du 22ième régiment, un régiment de Canadiens français des forces canadiennes royales (les Vandouzes). Marcel est vêtu de son habit de combat.

## LES ANNÉES DE GUERRE

Au tout début, Sudbury fut témoin de l'arrivée de troupes de militants venant de l'est, se rendant au Manitoba pour combattre la rébellion de Louis Riel. M. Zotique Régimbal guida des soldats à travers 50 milles de forêt. C'est alors qu'en 1885, Louis Riel fut pris captif et exécuté, ce qui mit fin à cette rébellion. Plusieurs de ces militants restèrent à Sudbury.

Le 28 juin 1914, une guerre est éminente en Europe lorsque François Ferdinand, héritier du trône de l'Autriche, est assassiné à Sarajevo. Le 4 août de la même année, Guillaume II de l'Allemagne déclare la guerre à la France. L'Angleterre devient l'alliée de cette dernière et les Canadiens sont de plus en plus inquiets. En 1915, le gouvernement de Sir Robert Borden fait une grosse propagande pour l'enrôlement volontaire.

L'Allemagne est si puissante qu'elle gagne du terrain. En 1917, la conscription, au Canada, est signée. Les garçons célibataires âgés de 21 ans et plus, doivent se rapporter à certains bureaux médicaux, militaires; s'ils passent le requis, ils sont immédiatement enrôlés.

Evidemment, un grand nombre ne se présente pas. La tension nerveuse de ces conscrits, à la pensée d'aller à la guerre, est sans borne. Ils se cachent dans les bois, se font des "ouaches," sont même armés et, s'ils étaient découverts, ils n'hésiteraient pas à abattre un prévôt (agent militaire, employé à la haute surveillance); de son côté, le prévôt a le droit de fusiller sur place le conscrit qui refuse de le suivre.

Des histoires terrifiantes nous furent racontées par des parents demeurant à l'époque, à Blezard Valley. Un conscrit, caché dans un bâtiment, fut fusillé sous les yeux de ses parents. Trois autres passèrent les mois d'automne dans une forêt avoisinante de la maison paternelle, cachés dans une ouache d'ours qu'ils avaient creusée pour la rendre plus habitable. Un parent s'y rendait régulièrement pour leur apporter de la nourriture, ne passant jamais par la même route afin de ne pas laisser de trace. Beaucoup de ces conscrits, des Canadiens français, n'étaient guère patriotiques. Ils se souvenaient des récits de leurs ancêtres, de la capitulation de Québec en 1759 et du régime anglais qui leur avait été imposé.

C'est avec joie qu'on apprend, le 11 novembre 1918, que l'Armistice est signé. Les cloches des églises battent à triple carillon, mais un grand nombre de familles canadiennes ont perdu un être cher; d'autres, plus chanceuses, voient revenir leurs fils qui ont été épargnés au combat; il y a aussi les blessés.

À la fin des années 1930, une guerre semble éminente en Europe. Le 1er septembre 1939, l'armée allemande attaque la Pologne. Deux

jours plus tard, l'Angleterre et la France leur déclarent la guerre et le Canada devient leur alliée le 10 septembre de la même année. C'est une deuxième grande guerre.

Les Canadiens s'inquiètent, ils sont sur le qui-vive. Plusieurs s'enrôlent volontairement dans l'infanterie, la marine ou l'aviation. C'est la fin de la crise économique; le chômage cesse, l'argent roule et les mines opèrent à pleine capacité.

Le 14 juin 1940, Hitler envahit Paris. Le gouvernement du Canada, sous Lyon McKenzie King, annonce le samedi 12 juillet que la conscription de tous les célibataires de 21 ans et plus sera en vigueur dès lundi, le 14 juillet. Consternés, un afflux de jeunes couples se précipitent vers les églises et les presbytères pour se marier avant le 14 juillet. Il y a des mariages collectifs, où les couples se groupent et le OUI seulement doit être prononcé, avant minuit le 13 juillet.

Nous les Sudburois sommes de beaucoup les moins atteints, car les employés de l'industrie minière forment la plus grande partie de notre population et ils ont droit à une exemption, ce qui est bien apprécié, même si ces travailleurs doivent oeuvrer 48 heures et plus par semaine, souvent dans des conditions de travail inadéquates, mauvaise aération, humidité et froid.

Les Etats-Unis, nos voisins, se trouvent entraînés dans cette guerre. Le Japon a joint les rangs de l'ennemi, il attaque par surprise Pearl Harbor, par l'aviation, le 7 décembre 1941. Les Etats-Unis deviennent nos alliés. L'Allemagne capitule et le 8 mai 1945, l'armistice est signé; pour les Canadiens, c'est la fin de la guerre. Les Américains mettent fin à la guerre avec le Japon lorsqu'ils laissent tomber, le 6 août 1945, la première bombe atomique sur la base navale de Hiroshima qui fut totalement détruite, le nombre de victimes s'élevant à plus de 1,000,000 personnes.

Les esprits étaient fort divisés à Sudbury. Le Canada, surtout le parti libéral, traversait le pire tournant de son histoire. Il était aux prises avec la conscription. Il avait promis à la province de Québec et aux Canadiens, par Sir Wilfrid, qu'il n'y aurait jamais de conscription tant qu'il serait au pouvoir. King prit des détours, il inventa le truc du pébliscite... pour se sauver la face.

Vient ensuite l'appel des hommes, ayant moins de trente ans, mariés, avec une famille de deux enfants et plus. La plate-forme de la gare du Pacifique Canadien est témoin de départs répétés, où la crainte, l'espérance et le désespoir se peignent sur les figures de jeunes amoureux, de nouveaux mariés, de jeunes papas et de parents moins jeunes. Les vieillards revivent encore des souvenirs de la dernière guerre qui fut une des guerres les plus sanglantes. Le ciel est lourd, l'avenir est incertain et les rêves se brisent.

**EN TEMPS DE GUERRE:** Les autorités gouvernementales prennent des précautions en rationnant les marchandises, parce qu'il y a insuffisance et pour empêcher qu'il y ait pénurie par suite de l'égoïsme de certains qui font des achats exagérés au détriment des besoins essentiels d'autrui.

Nous nous présentons personnellement, ici à Sudbury, pour recevoir ces livrets de coupons qui sont distribués au nom de chaque individu. Le certificat de naissance du bébé nouveau-né doit être affranchi avant qu'il ait droit à sa ration de coupon.

Le commerçant doit coller ces coupons d'un pouce carré, au nombre de 144, sur une feuille fournie par le gouvernement, avant de la remettre au magasin de gros, afin de pouvoir remplacer sa marchandise. Malgré ces précautions gouvernementales, on trouvait sur le marché noir, des coupons de sucre, de beurre, de "gasoline" et de bière. Je me souviens que chaque adulte âgé de 21 ans et plus avait droit à une caisse de bière par semaine. Même les non-buveurs achetaient leur quota, si ce ne fut que pour le revendre à un dollar de profit.

C'était pour les ménagères du temps un ennui, que de toujours avoir à présenter ces coupons et même d'aller les chercher. Je me souviens qu'un matin, je dois renouveler mes carnets de coupons de rationnement. J'en profite pour amener mon fils de trois ans chez M. Greco le barbier, qui est en face du bureau du gouvernement. Il y a plusieurs clients qui attendent pour se faire couper les cheveux. L'heure avance; je constate que je ne pouvais pas me rendre à temps avant la fermeture du bureau, à midi.

Aussitôt que l'enfant est installé sur la chaise de barbier, je demande à M. Greco le barbier si je pouvais laisser l'enfant pour quelques minutes, afin de prendre une course de l'autre côté de la rue.

Je dois me placer en ligne et attendre mon tour. Les minutes passent, je pense à mon bambin qui est certainement assis à attendre mon retour, sa coupe de cheveux terminée. Je m'entête à attendre, m'approchant toujours de plus près du comptoir.

Il est passé midi lorsque, un peu nerveuse, je reviens à la salle de barbier. En voyant mon jeune fils bien docile, occupé à regarder une revue, je dis: "Je m'excuse d'avoir été absente si longtemps; il y avait beaucoup de gens en avant de moi; j'espère que l'enfant a été sage." Un client, un gros monsieur italien, s'empresse de dire en souriant: "Ah, oui madame, il n'a pas dit un mot." Mais M. Greco, d'un air maussade, me dit: "Nous ne sommes pas des "baby sitters", madame! Quand nous nous sommes retrouvés les deux pieds dans l'eau, nous avons compris que votre fils avait ouvert le robinet. Voyez mon barbier qui, depuis plus de dix minutes, est à essuyer



le plancher. Mon assurance fut vite remplacée par un embarras indescriptible. Jamais je ne me suis trouvée aussi confuse! Vite, je prends mon petit, je lui enfille son manteau et je crois que j'aurais eu le coeur de lui enfoncer son chapeau jusqu'aux genoux.

En sortant, je balbutie un merci et, aussitôt sur le trottoir, j'éclate en sanglots. Mon fils n'y comprend rien, il se laisse traîner à une allure folle, ne sachant pas au juste ce qui lui arrive.

Je dois faire plusieurs magasins, cherchant à acheter des petites culottes à taille élastique pour mes trois enfants en bas âge. Étant couturière, quelques paquets d'élastique à la verge feraient aussi bien mon affaire, mais il est encore plus rare. On a même fabriqué des caleçons de femme, attachés à la ceinture par un bouton seulement; c'est dire qu'il doit être solidement cousu, ou alors.....

Je reprends mes sens lorsque, assise dans le tramway je sors mes livrets de coupons pour vérifier si on m'a bien donné la quantité qui me revient et je réalise la chance d'être arrivée assez tôt chez Silverman's pour me procurer trois paquets de ruban élastique.



En 1941, deux jolies demoiselles, soit Gilberte Gervais et la jeune Mahon, prenaient la relève au service des pompes à la station d'essence Monaghan, sur la rue Notre-Dame, alors que les hommes étaient engagés à la guerre. Notons que le coût de la gasoline rationnée par le gouvernement était de .33 le gallon.

# NOËL 1923

C'est mon premier Noël passé en terre ontarienne. Je me demande bien si le "Santa Claus" saura que je demeure maintenant à Sudbury. Comment peut-il le savoir. Personne ne lui a dit. Mon frère sait lire et écrire, mais il a refusé de lui envoyer une lettre en mon nom. Il a essayé de me rassurer en disant: "Il nous trouvera, car le petit Jésus le lui dira."

Pour augmenter mon inquiétude, voici que la veille de Noël, ma mère accepte d'aller passer les Fêtes à la campagne chez ses soeurs qui demeurent à Blezard Valley. Elle me dit: "Nous passerons le jour de Noël chez ta tante Julia et le jour de l'An chez ta tante Juliette. Jamais tu ne passeras d'aussi belles fêtes en compagnie de tous ces petits cousins et cousines de ton âge."

Mon frère est gai et empressé d'aider à ma mère à faire les derniers préparatifs. À côté de nos malettes, le "victrola" tout neuf, ainsi que les disques à 78 tours de valse, de fox-trox, de Ramona et de la Berceuse de Jocelyn, ont été placés entre des draps et des oreillers, que ma mère croit bon d'apporter. Une boîte plus petite contient un gâteau aux fruits, que maman a pris grand soin de décorer de fleur faites d'amandes et de moitiés de noix.

Il y a aussi une autre boîte mystérieuse, puisque ma mère l'a gardée enfouie au fond de sa garde-robe depuis des semaines. Elle nous avait fortement défendu d'y toucher. Pour toute explication, elle nous dit: "Ce sont des garnitures à chapeaux". Mais je reste pensive et un peu perplexe à la vue de cette boîte qui, semble-t-il, fait partie de nos bagages. À la dérobee, je la soulève, elle est pesante; je reste un peu confuse, me disant: "Pour des garnitures à chapeaux, c'est très pesant. La dame avec de tels appareils à sa coiffure aura certainement mal à la tête. Elle aura besoin de deux grandes épingles à chapeaux pour les retenir en place."

À deux heures de l'après-midi, oncle Edmond frappe à la porte. Il est vêtu d'un capot de chat sauvage qui doit avoir fait plusieurs saisons. Sa casquette de drap noir, doublée en peau de lièvre, est rabattue jusqu'aux yeux. Sa moustache en tourniquet, très épaisse, est recouverte de givre; de ses narines perle une goutte qu'il s'empresse d'essuyer du dos de sa mitaine de chevreuil doublée de laine. Il nous dit: "Les chevaux sont à la porte. Êtes-vous prêts?"

Mon frère a déjà renfoncé sa tuque jusqu'au cou; il la relève du devant seulement. Il se hâte de glisser ses claques sur ses bottines de feutre et de s'assurer que ses bas golf, retenus par une large jarretière élastique, sont bien en place par-dessus ses "breeches" lacées en bas du genou. D'une main habituée, il enroule sa crémone

par deux fois autour de sa gorge, ayant soin de relever le collet de son coupe-vent. Il enfila ses mitaines et aide mon oncle à descendre le bagage. Ma mère lui rappelle de porter une attention toute spéciale au gâteau et au gramophone, prenant soin de ne pas les placer sur le côté. Oncle Edmond est déjà sorti avec les valises.

Je suis là, pensive et sans enthousiasme, inquiète de partir en voyage, persuadée que le "Santa Claus" ne me trouvera pas. Ma mère, après m'avoir vêtue de mes jambières de laine rouge, éprouve de la difficulté à glisser mes claques de l'an dernier, trop petites de pointure. Dans un moment d'impatience, elle dit: "Tiens-toi donc le pied raide; que j'ai hâte à Noël, j'espère que tu en aies pour étrenne", et sa réflexion s'arrête là, me donnant un nouvel espoir. Ayant boutonné mon manteau de molleton bleu marine, à capuchon doublé de flanelle rouge, maman noue le long ceinturon tricoté de laine rouge et agrémenté de deux gros glands au bout. Elle ajuste sa tuque de laine et mon capuchon, entoure mon foulard autour de mon cou, prenant soin de couvrir mon front au premier tour, mon nez et mon menton au deuxième tour, finissant par le nouer dans le dos. Elle n'oublie pas de ramasser la boîte mystérieuse avant de fermer la porte à clef et prend le temps de remettre le passe-partout dans sa sacoche.

Un peu en hâte, elle me prend par la main et nous nous engageons dans l'escalier, car nous demeurons au premier étage de l'édifice "Huron Chambers".

Oncle Edmond nous aide à nous installer entre des peaux de bûfalo placées sur la paille au fond de la "sleigh". Il a placé des caisses à beurre pour servir de dossiers et pour couper le vent. Il enlève l'épaisse couverture du dos de la jument et la mangeoire vide attachée à sa bride. Roussette est impatiente. Elle trépigne et aussitôt que mon oncle ramasse le poids de ciment retenu par une chaîne et un anneau et qu'il a les guides en main, elle fait demi-tour dans la rue, traînant avec difficulté la "sleigh" dont les lisses grincent sur le sol à demi-nu.

En tournant sur la rue Notre-Dame, la neige de la veille, que les piétons et le peu de circulation n'ont pas réussi à faire disparaître, aide à alléger sa tâche. Passé la rue Wilma, nous sommes en pleine campagne. Voyageant le dos au-devant de la "sleigh", petit à petit, nous voyons disparaître les dernières maisons dont les cheminées, sans exception, laissent monter une colonne de fumée qui se perd là-haut dans le firmament.

Ma mère, toute radieuse, est folle de joie à la pensée qu'elle a à ses côtés les deux amours de sa vie. Depuis la mort de mon père, elle a dû faire face à de grands sacrifices, laissant mon frère de trois ans à la garde d'un parent et moi, âgée de huit mois à une

vieille tante, pour aller s'exiler dans la grande ville de Montréal comme apprentie chapelière. Ce Noël 1923 sera le premier où elle aura le bonheur de jouir de ses deux enfants sans avoir à partager leur amour candide. Elle est assise au milieu de nous, nous serrant près d'elle, nous racontant la nativité. L'histoire du petit orphelin ignoré de tous les gens du village et que Jésus était venu chercher en une nuit de Noël. Les villageois avaient retrouvé son petit corps gelé et à ses côtés une rose avait fleuri dans la couche de neige épaisse. Elle nous raconte que notre papa est bien heureux en cette veille de Noël, car il est au ciel avec les anges et les saints; il veille sur nous trois. De là, elle va jusqu'à dire: "Vous êtes des enfants chanceux, car Dieu vous a donné une maman qui vous aime gros comme un papa et une maman ensemble. Au jour de l'An, je vous donnerai la bénédiction au nom de votre père défunt". Comme je crois sincèrement au "Santa Claus", ne pouvant pas concevoir qu'il saura où me rendre visite, je me résigne à ce qu'il m'ait perdue. Je me trouve bien chanceuse de ne pas être comme l'orphelin sans abri et sans famille et heureuse d'avoir une petite maman si aimante.

Le soleil est disparu derrière la forêt et le crépuscule s'annonce déjà. Les roches chaudes placées au fond de la "sleigh", sous les couvertures, nous ont gardé les pieds bien chauds. Ma crémone descendue laisse mon nez et mes joues exposés au froid; je me glisse sous les peaux de carriole de temps en temps pour me réchauffer.

Ayant ralenti, Roussette fait un virage vers la gauche et oncle Edmond nous dit: "Nous prenons la montée des côtes, dans le cinquième rang. Nous arriverons chez Julia dans dix minutes. Avez-vous froid?" Sortant des couvertures, mon frère va s'asseoir à ses côtés, un peu désappointé de trouver si peu de chose à voir si ce n'est qu'un chemin étroit, une éclaircie ici et là et une petite maison bâtie assez loin de la route, où une lumière rougeâtre laisse voir qu'elle est habitée. Il ne peut s'empêcher de montrer sa déception en disant à son oncle: "Ce n'est pas comme à Montréal ici; il n'y a pas de tramway, pas de lumière, pas de maison à escaliers tournants. Il n'y a même pas de monde!" Oncle Edmond s'empresse de lui dire: "Hé, mon bonhomme, qu'est-ce que tu penses que nous sommes, nous? C'est du monde, des colons; toutes ces belles terres nous appartiennent. Attends que tu vois cela en été, et même en hiver c'est beau, tu verras demain."

En arrivant chez tante Julia, oncle Edmond doit crier "wo! wo!" à deux reprises, car sa jument ne semble pas vouloir s'arrêter avant d'arriver à son écurie, à un mille plus loin dans le rang.

Nous sommes contents de descendre de la voiture, les lisses de la "sleigh", faute de ressort, ne nous ont pas épargné les cahots de la route. Nous avons les membres endoloris, surtout maman, qui

profite de la presque noirceur pour se frotter les fesses.

Tante Julia nous attend pour le souper qui, ce soir, sera servi plus tard. Oncle Emile monte nos bagages et les places à la tête de l'escalier. Nos manteaux sont accrochés aux clous de six pouces plantés derrière la porte, dans le mur de pièces dont la maison est construite. La lampe à l'huile déposée au milieu de la table est allumée et donne peu de lumière. Mon frère est déçu en réalisant qu'il n'y a qu'un seul garçon dans cette famille, où les filles sont nombreuses, mais Laurette gagne son amitié à l'instant par son sourire. La joie de ces enfants se transmet vite et nous ne prenons pas de temps à nous mêler à leurs jeux. Le soir même, on me montre à jouer aux cartes, à la bataille.

Comme nous sommes à deux milles et demi de l'église et que la température n'est pas clémente en cette veille de Noël, seuls les garçons de la ferme voisine se rendent à la messe de minuit. Cela n'empêche pas les plus âgés de fêter et de réveillonner pendant que nous, les petites filles, dormons d'un profond sommeil, couchées en travers du lit pour pouvoir en coucher quatre.

Durant l'après-midi, oncle Emile est allé chercher un sapin dans la forêt et dans la veillée tante Julia y jette ici et là des paquets de ouate pour représenter la neige et place quelques guirlandes de papier rouge pour le décorer. Sur un peu de paille, au pied de l'arbre, elle couche une statue du petit Jésus de Prague et place les statues de la Vierge et de Saint Joseph de chaque côté. Le matin à son réveil, mon frère fait une remarque non-flatteuse au sujet de cette crèche rustique, ce qui lui coûte un coup de coude de maman et de gros yeux sévères.

Il réalise sa bêtise, mais tante Julia l'excuse vite par un sourire en disant: "On ne demeure pas à Montréal, il n'y a pas de magasins ici. La Sainte Vierge, c'est la Sainte Vierge et Saint Joseph aussi, qu'ils soient debouts ou à genoux, ils nous exaucent quand même".

En ce beau matin de Noël, nous sommes tous éveillés par le chant du coq. Le soleil apparaît déjà à l'est, au-dessus des épinettes et ses rayons s'infiltrent par la petite fenêtre carrée, coupée dans le pignon de la façade de cette maison de pièces. Mon oncle, très matinal, brasse les grilles du poêle après avoir jeté des rondins qui flambent dans le "box-stove" sur la cendre chaude, réchauffant la maison qui n'a pas eu le temps de refroidir comme d'habitude.

À huit heures du matin, tous les lits sont vides et les enfants ainsi que mon frère sont à table, faisant rouler leur assiette de granite bleu en attendant de recevoir des crêpes et du sucre à la crème chaud qui remplace la mélasse, en ce grand jour de fête. Ma mère s'attarde à mettre fin à ma toilette en roulant avec soin mes longs cheveux autour de son index, se servant d'un peigne qu'elle trempe

dans un pot d'eau. Glissant minutieusement de son doigt les boudins qu'elle forme, elle me rappelle de ne pas secouer la tête avant que mes cheveux soient secs. Elle m'amuse en me racontant un bout d'histoire qui ne finit jamais et qui se continue tous les matins.

Oncle Emile passe les hivers au chantier. Il est un vaillant bûcheron pratiquant l'agriculture à bas d'échelle. Il ne possède pas de chevaux. L'écurie sert à abriter une vache à lait et, dans un coin, le petit enclos servant de porcherie au printemps sert, en hiver, de poulailler. Deux nids, faits de boîtes à beurre, ont été cloués à quatre pieds du sol. Il y a un gros coq gris et dix poules pondeuses que tante Julia se plaît à soigner de moulée chaude, soir et matin, en plus d'une chaudière de blé. Tante Julia n'oublie pas la vache Caillette qui, en plus de sa portion de foin, reçoit toutes les pelures de patates et de légumes qui lui sont réservées.

Après le déjeuner, nous accompagnons mon oncle qui se rend à l'écurie. Tout en faisant son train, il répond à nos questions. C'est pour mon frère quelque chose de bien intéressant et de nouveau, puisqu'il arrive de la grande ville de Montréal et n'a jamais visité un cultivateur.

J'avais entendu dire par mon oncle Alex Picard, chez qui je demeurais dans la province de Québec, que les boeufs se mettaient à genoux pendant la nuit de Noël, et à qui mieux demander qu'à mon oncle Emile, qui a vécu sur une ferme toute sa vie; je suppose qu'il doit savoir cela, lui. À ma question il répond: "C'est ce que l'on dit, mais je ne suis pas certain". Donc ma curiosité n'est pas satisfaite. Je trouve que mon oncle n'est pas assez curieux; à sa place, je le saurais, car je les aurais épiés.

Pour mon frère, il y a un nuage en ce beau jour de Noël. Avec la famille Fournier, demeurant de l'autre côté du chemin, ma mère part pour assister à la messe du jour. Ces gens sont de gros cultivateurs possédant une belle carriole et de bons chevaux trotteurs. Mon frère n'aime pas voir partir ma mère pour l'église; il associe ce lieu de piété avec le mariage. Il ne manque pas de demander à maman: "Tu ne t'en vas pas à l'église pour te marier? Dis-moi". Elle prend le temps de le rassurer, mais mon oncle Emile, voulant le taquiner, lui assure qu'à l'été il piochera dans le champs de choux et trouvera un petit mari à ma mère. Adorice pleure jusqu'à son retour. Rien ne peut le consoler.

Durant l'après-midi, la famille entière de tante Juliette, accompagnée de mes oncles Albert et Michel, arrivent en "sleigh". Le son des grelots me fait courir à la fenêtre. Il y a plusieurs enfants assis au fond de ce grand traîneau plat qui vient de s'arrêter à la porte d'en arrière, puisque la porte d'en avant est condamnée pour l'hiver. En voyant tous ces petits garçons entrer, comme mon frère, je

suis déçue à mon tour. Il n'y a qu'une seule fille dans cette famille. Toutefois, elle deviendra une de mes cousines préférées.

Les garçons choisissent d'aller jouer dehors. Nous, les petites filles, nous nous installons sur le grand lit de tante Julia, en haut, et avec les poupées de guenilles que Laurette sait si bien habiller, nous nous amusons tout l'après-midi.

Les chevaux sont mis à l'abri, les hommes enlèvent leur gros capot, tante Juliette place son beau manteau neuf à pèlerine sur la grosse malle de bois servant de table de chevet et elle nous recommande de ne pas le faire tomber par terre. Puis, oncle Emile ouvre une bouteille de whisky blanc et une cruche de vin à la salsepareille pour traiter tout ce monde. Ma mère fait jouer le gramophone et remplit une bonbonnière de "paparmanes" en disant: "Ça, c'est pour les enfants." Je lui demande si je peux avoir un petit verre de vin, elle me répond: "Ici en Ontario, les enfants ne boivent pas de vin".-- Mais pourquoi", lui dis-je, "À Saint-André-Avellin, ma maman Picard m'en donnait toujours un peu".--C'est que tu étais gâtée avec tout ce grand monde; moi, je ne t'en donnerai pas, contente-toi de manger des bonbons."

Elle change le disque de Ramona pour un fox-trox et un jeune aspirant du nom de Josephat Fournier lui demande de danser avec elle. Ensemble, ce groupe de Canadiens français revit ses vieilles coutumes des cantons du bas des Laurentides. Ma mère exalte de joie de vivre par ses chansons, sa gaieté et son rire sonore. Ce Noël 1923 est rempli de chansons à répondre que les hommes entonnent et dont les femmes et les adolescents se plaisent à répéter les refrains.

N'ayant pas de violoneux dans la parenté, le "victrola" ne cesse de jouer la danse écossaise, "le reel du pendu". Une main habile se hâte de remonter le ressort du moteur et de replacer l'aiguille au commencement du disque. Les adultes dansent des rigodons ou une danse à quatre. Nous les petits, assis dans l'escalier, les regardons s'amuser. Les plats à bonbons en verre orange tout ondulé, que tante Julia a descendus de la plus haute tablette de son armoire, sont remplis à maintes reprises de tuques de chocolat et de bonbons à la crème de couleur rose, verte ou brune. À cinq heures, le souper est servi aux enfants et ensuite aux adultes; ces derniers s'attardent à table en chantant des chansons à répondre.

Oncle Albert est un raconteur. Il prend plaisir à mémoriser de vieux contes auxquels il ajoute, selon ses goûts, des bouts d'aventures qui nous fascinent. À peine son repas terminé, il nous entraîne dans un coin de la maison et, assis sur ses talons, il est vite rejoint de ses jeunes neveux et nièces qui s'asseoient par terre en avant de lui. Il nous invite à l'écouter en ces termes: "Embarquez sur mon tapis magique, nous partons pour un grand voyage. Nous irons visi-

ter le plus gros géant et je vous raconterai l'histoire de Ti-Jean-sans-peur et comment il a pu réussir à sauver la princesse." Pendant plus d'une heure, nous ne sommes plus de ce monde, transportés dans un pays de merveilles et de magie où les rois, les princes et les princesses vivent sous le sort des bonnes fées et des sorcières.

Il est à peine huit heures du soir lorsque l'Oncle Edmond dit à tante Juliette: "Il faut partir, le train n'est pas fait, les enfants dorment debout; appareille toi, je vais atteler la jument." J'ai du sable dans les yeux, mais je ne veux pas que ce jour achève. C'est le premier Noël que je vis dans toute sa splendeur.

Nous passons les jours qui suivent à jouer tantôt aux dominos, au parchési ou aux cartes, mais surtout à nous amuser derrière la maison, sur la glissoire de glace que mon oncle Emile nous bâtit avec les boules de neige que nous roulons jusqu'à des dimensions prodigieuses. Ensuite, il les place en pente et les arrose pour en durcir la surface, et ainsi, de jour en jour, notre glissoire prend une nouvelle dimension.

L'avant-veille du jour de l'An, oncle Edmond vient nous chercher pour une visite chez lui. Il demeure dans une grande maison à un mille au sud du village de Blezard Valley. La température est très froide. Un ciel opaque de nuages gris ne laisse aucun rayon de soleil apparaître. Nous jouons à l'intérieur dans la grande salle à peu près déserte. Seul un gros "boxe stove", placé près de l'ouverture spéciale de 4 pieds par 4 pieds au bas du mur de la cuisine, distribue nuit et jour la chaleur aux deux pièces ainsi qu'à l'étage supérieur par un autre carreau au plafond.

Nous plaçons les chaises de la cuisine l'une derrière l'autre en guise de locomotive et nous nous laissons emporter par notre imagination; les pouf, pouf, et les "giling galang" se répètent alors que nous traversons de grands champs, s'arrêtant à la gare pour faire monter quelques voyageurs. Nous laissons sortir de la vapeur par nos ch--ch--et nous repartons. Mon cousin René, coiffé d'une casquette rayée, assis sur la première chaise, est le mécanicien de la locomotive. C'est à qui sera le conducteur pour ramasser les billets, car sans ce morceau de papier brun, déchiré d'un sac d'épicerie, personne ne monte à bord.

La veille du jour de l'An, pendant l'avant-midi, tante Juliette sort une caisse de pommes sèches qu'elle gardait dans une petite armoire, sous les marches de l'escalier. Elle donne à chacun une poignée en disant: "Je ne veux pas vous voir autour de la table; allez jouer dans la grande salle." C'est la première fois que je goûte à ce fruit séché, très délicieux tel quel; pas surprenant qu'elle doive cacher la caisse de vingt-cinq livres sous l'escalier, pour éviter que les enfants s'en fassent le partage en cachette. En peu de temps,



elle a une vingtaine de belles tartes dorées, placées ici et là, à refroidir. Comme d'habitude, le dessert du dîner et du souper est de la cassonade avec du thé, servi dans le milieu de notre assiette que nous avons pris soin de tourner à l'envers, le rebord élevé sous l'assiette servant de plat à dessert. À ma surprise, pas une seule tarte n'est entamée.

Dans l'après-midi, on fait chauffer un plein "boiler" d'eau sur le poêle et chaque enfant est baigné dans la grande cuve ronde placée sur deux chaises se faisant face. Il y a des pleurs des plus jeunes qui, en recevant un plat d'eau versé sur la tête pour rincer les cheveux, n'ont pas encore appris à se fermer les paupières afin d'empêcher le savon de leur brûler les yeux.

Tôt dans la veillée, oncle Edmond enfonce dans le mur plusieurs clous assez solides pour que nous y accrochions chacun notre bas; les plus petits empruntent un bas des aînés, de peur de ne pas recevoir autant de douceur que les autres. Oncle Edmond nous dit qu'il cessera de faire du feu dans le poêle, car le "Santa Claus" descendra par la cheminée de la cuisine. Je demande à ma mère d'écrire mon nom au-dessus de mon bas et d'avertir le "Santa Claus" que j'arrive de la province de Québec.

Le matin, à mon étonnement, tous les bas sont remplis; dans chacun il y a une orange, une belle pomme rouge, un petit animal de sucre d'orge (sucre dépuré, cuit avec une décoction d'orge et coloré par quelques gouttes de teinture de safran). Ce bonbon est très dur et c'est presque impossible de le croquer, il faut le sucer, et longtemps; le mien, un petit chat, n'est mangé qu'après la fête des Rois. En fouillant plus creux dans mon bas, je trouve une patate, une carotte et un oignon et, tout à fait au fond, des bonbons durs et des arachides en écailles. Je fais la moue en sortant l'oignon; quelle chose abominable à donner à un enfant! Ma mère s'empresse de me dire que le "Santa Claus" a sans doute voulu nous dire qu'il faut manger des oignons, des patates et des carottes dans la nourriture de tous les jours afin de nous garder en santé jusqu'au jour de l'An prochain. Comme je déteste les carottes cuites, je demande si je pourrai les manger crues. Je reçois en étrennes des claques et des mitaines.

Avant le dîner, nous nous rendons à la grande côte qui descend au quatrième rang. Mon oncle et ma mère nous aident à entrelacer nos pieds sous les bras du compagnon d'avant, car nous sommes jusqu'à six assis en un bloc, sur la grande "bob-sleigh". Cette dernière est faite de deux traîneaux réunis par deux chaînes, sur lesquels est placé un madrier de huit pieds de longueur, muni d'un gouvernail attaché au traîneau d'en avant. Oncle Edmond nous rappelle de ne pas échapper le pied de l'autre, et il s'assure que nous som-

mes, ni plus ni moins, tricotés ensemble, car autrement, nous ne ferons pas la descente, mais tomberons tous de côté. Il nous donne une bonne poussée et nous voilà partis. Il y a des cris de joie ou d'effroi, c'est difficile à dire, mais tous insistent pour recommencer. La côte est longue, formée de plusieurs élévations; nous la descendons assez vite, mais nous prenons un bon quinze minutes à la remonter. Après cinq ou six descentes, ma mère, attendant toujours en haut de la côte, commence à avoir froid aux pieds et c'est avec regret que nous sommes obligés de retourner à la maison.

La parenté commence à arriver pour le souper et la danse qui suivra. Les chevaux sont dételés et entrés dans la grande écurie. Oncle Edmond se fait toujours du "moonshine" pour le temps des fêtes, que cela soit permis ou non. Il en a plus d'un gallon; les hommes se laissent aller à boire, les chansons deviennent traînantes, les conversations, des rengaines. Les femmes, se voyant oubliées, se mettent à jouer avec les enfants. Elles ont beaucoup de plaisir à nous faire voir la lune; elles nous placent tous en rang, du plus vieux au plus jeune, nous disant que si nous regardons dans une manche de manteau, nous verrons la lune. Les plus vieux sont avisés de dire: "Ah!" Tout de suite, l'adulte ordonne: "Ne parle pas, nous allons prendre ton petit voisin"; et ainsi ceux qui sont pris se réjouissent de l'embarras des autres.

Oncle Emile a trop bu. Il se sent malade et se lamente à sa femme en disant: "Julia, fais-moi un coup de soda, je vais mourir. Tante Julia le trouve bien drôle et ne se presse pas pour le soigner. J'ai les yeux ronds, car c'est la première fois que je vois un homme ivre et je crois vraiment qu'il va mourir. Ma mère me dit: "Ne t'inquiète pas de ton oncle, demain il ne se souviendra plus de rien. Quand il prend une petite brosse, il est doux comme un mouton, il pleure toujours et se lamente à sa Julia, il veut de la pitié." Cette dernière trouve cela amusant et dit: "Dans le temps des Fêtes, cela se permet, une chance qu'il n'est pas ivrogne, car je l'assommerais."

Le lendemain du jour de l'An, les adultes fatigués de leur veillée de la veille, dorment encore. Je descends en jaquette rejoindre les enfants qui s'amuse dans la cuisine. Mon cousin ouvre la porte du fourneau afin de laisser échapper plus de chaleur. N'étant pas habituée à un poêle à bois, je recule d'un pas et me frappe sur la porte très chaude, subissant une large brûlure en arrière du genou. Maman décide donc de partir à la première occasion. Oncle Edmond lui offre d'atteler son cheval à la carriole de son voisin et nous nous mettons en route pour Sudbury, à midi.

Malgré cet accident, je ne regrettais pas ces beaux jours passés à la campagne avec la parenté. Tout était nouveau pour moi car mes parents, vivant dans un petit village de rentiers à Saint-André-Avellin,

ne fêtaient pas les Fêtes d'une manière aussi impressionnante; peut-être que j'étais trop jeune alors pour jouir des célébrations.



# LE HURON CHAMBERS

Le "Huron Chambers" est situé sur la rue Elm, adjoignant à l'ouest l'édifice Comtois, bâti au coin nord-ouest des rues Elm et Beech. Son nom fut changé à "Block St-Joseph" par son nouveau propriétaire, M. J.F. Lemieux.

En 1923, au rez-de-chaussée, il y avait le magasin Woolworth qu'on appelait le "Quinze Cents". Plus tard, les chambres à louer furent converties en bureaux d'avocats et M. Lemieux se garda assez d'espace pour y demeurer avec sa vieille mère. En 1938, la Compagnie Kresge's ouvrait son commerce, prenant tout le rez-de-chaussée.

En 1922, ma mère, veuve depuis plusieurs années, choisit de venir en Ontario. Elle accepta un emploi à faire les chambres de l'hôtellerie, la "Montreal House" située sur la rue Elm. À l'automne, elle loue un logis au premier étage de l'édifice "Huron Chambers" qui se trouve à quelques portes de son travail.

Notre petit chez-nous se compose d'une grande chambre divisée, au fond, par des draperies pour cacher un lit double où je couche avec ma mère et un lit de 30 pouces de largeur pour mon frère. Les lits sont séparés par un bureau avec un grand miroir, ce qui donne un peu d'intimité à ma mère. La porte d'entrée se trouve dans la cuisine. Nous avons un poêle à kérosène à trois brûleurs et un petit fourneau portatif en tôle très mince, que nous plaçons sur deux brûleurs. Ma mère réussit assez bien ses gâteaux et ses tartes avec cette commodité. Une glacière en bois verni, la plus petite sur le marché, est placée près de la porte afin que M. Jodouin, le vendeur de glace, qui passe deux fois par semaine, n'ait pas à porter son bloc de glace trop loin et aussi afin que le grand plat, placé en-dessous pour recevoir l'eau, puisse être transporté et vidé dans l'évier accroché à un mur de passage. Il y a tout juste assez de place dans la glacière pour placer les deux pintes de lait, le beurre, un restant de pommes de terre et la viande que nous achetons trois fois par semaine, aux jours de marché.

Une grande armoire, en bois verni tout comme la glacière, se trouve près du poêle qui occupe le mur à droite. Elle a trois tiroirs, un pour les linges à vaisselle, et les deux autres pour la coutellerie et le pain. Deux portes dans le haut servent à placer la vaisselle et celles du bas sont destinées à déposer les marmites et les épiceries. Au milieu, il y a une grande porte à glissoir qui cache un contenu pour la farine et le sucre. Juste en-dessous, une grande planche émaillée se tire et sert de table pour faire les pâtisseries et pour prendre notre petit déjeuner.

Pour compléter le mobilier, il y a une table et quatre chaises où nous passons nos veillées. Faute de fauteuils confortables, ma mère

aime à s'asseoir en indienne sur la table pour faire son raccommodage et quelques chapeaux.

Monsieur Pierre Lebel, employé de la "Sudbury Steam Laundry", ramasse notre lavage le lundi et nous le rapporte le vendredi ou le samedi. Nous le reconnaissons avant même de lui ouvrir la porte, car il monte les escaliers deux marches à la fois, frappe deux tocs tocs seulement, sachant que nous ne pouvons pas être bien loin et il attend en sifflant des airs de chansons.

Ma mère doit s'absenter souvent, car son travail lui demande deux heures le matin et trois heures l'après-midi. Les jours de classe, tout va bien, mais elle doit nous laisser seuls le samedi. Mon frère, Adorice, de trois ans mon aîné, fait la garde de la maison. Il prépare le souper et, en général, il faut dire que nous sommes de bons enfants. Je suis mon frère sur les talons. Il a un coeur d'or et nous nous entendons à merveille. Je m'amuse avec des poupées de papier et je taille des chaises et des tables en me servant des feuilles de papier à tenture du vieux catalogue à tapisserie que nous recevons à tous les ans de la maison Eaton. Mon frère se fabrique des tracteurs avec des rouleaux de fil vides, qu'il fait avancer en passant un élastique au milieu et en tournant les deux bouts avec des allumettes.

Parfois, nous oublions les recommandations de ma mère et nous nous laissons entraîner par le diable de notre grand catéchisme. Dans notre appartement d'une pièce, il y a une fenêtre à tabatière percée dans le toit de l'édifice; c'est le seul conduit d'air et de lumière que nous ayons. La fenêtre se trouve à trois pieds plus haut que le plafond. Avec l'aide de mon frère, je réussis à grimper sur la couverture, ayant tiré la grande armoire qui est sur des roulettes.

À quelques pieds de notre lucarne, il y a une autre fenêtre à tabatière dont l'ouverture se rend jusqu'à la cuisine du restaurant chinois, au rez-de-chaussée. Cette fenêtre est presque toujours ouverte, nous nous penchons tout près de l'ouverture, prenant soin de ne pas avancer trop près, craignant que le cuisinier ne nous voit et nous nous amusons à lui chanter: "ching à ching-ching-ching-ou-a-ou-a", jusqu'à ce qu'il s'impatiente et essaie de nous chasser par ses jurons en chinois que nous ne comprenons pas, mais qui nous font peur. Ceci devient un jeu excitant, répété plusieurs samedis de suite.

Le Chinois porte plainte au propriétaire, qui fait une investigation. Heureusement que nous ne sommes pas les seuls enfants demeurant dans l'édifice, c'est assez difficile de trouver les coupables, je ne trahis pas mon frère dans son mensonge, mais nous réalisons que ma mère aurait été évacuée de son logis, si nous avions été découverts.

Nous faisons toujours les diabolins le samedi, ne sachant pas trop

comment passer le temps. Un après-midi, maman devait travailler deux heures, mais elle nous revient au bout d'une demi-heure. Hélas, nous sommes à jouer avec son gros "Big Ben"! Le cadran est tout en morceaux sur la table. Maman frappe et nous dit: "Ouvrez, les enfants, c'est maman". Adorice demande: "Qui est là?" et il essaie de remettre le cadran ensemble et à ne pas ouvrir trop vite. Je me rends à la porte et à mon tour je demande: "Qui est là?" devenue impatiente, un peu inquiète de notre comportement, ma mère prend un ton furieux et tout en brassant la poignée de la porte, elle s'écrie: "Enlève le verrou immédiatement!" Je regarde mon frère en faisant un geste de soumission et j'ouvre la porte.

Ayant eu le temps de réaliser que nous étions en train de faire quelque chose de mal, ma mère pensa tout de suite au péché d'impureté et se dit: "Ah, mon Dieu! Moi qui leur lis le grand catéchisme à tous les soirs". Elle se trouve apaisée en voyant que c'est son cadran qui est en jeu et non pas notre âme. Mais Adorice est disputé bien fort et maman s'empresse de ramasser les morceaux du cadran pour le faire réparer. Adorice a beau lui dire: "Maman, laisse-moi le remettre ensemble, ce n'est pas la première fois que je joue avec." N'ayant pas confiance en son horloger en herbe, elle paie deux dollars pour le faire remonter.

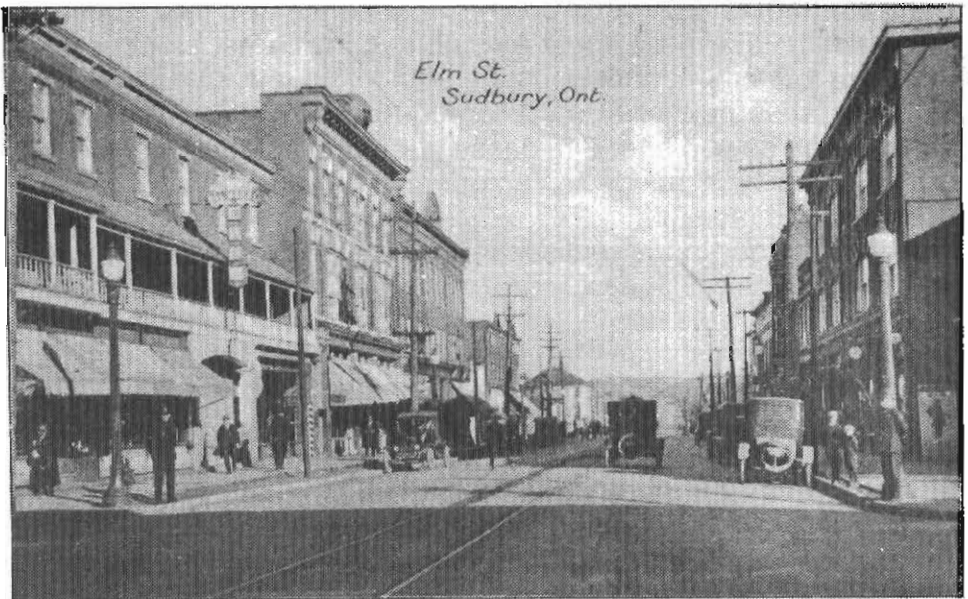
Pour punir Adorice, elle lui dit: "J'étais pour faire réparer le gramophone que tu as brisé en voulant voir ce qui le faisait tourner, maintenant il faudra attendre encore un autre mois avant que j'aie l'argent nécessaire. Vous vous passerez de vos leçons de fox-trot que j'ai l'habitude de vous donner." Je pense que cela punira ma mère autant que nous, peut-être plus, car elle est si jeune et se dépense totalement pour nous. Elle raffole de musique et le fox-trot est une danse nouvelle qu'elle pratique avec nous, à défaut d'un compagnon de son âge. Elle danse surtout avec Adorice, il est plus grand et un peu jaloux de son amour qu'il ne veut pas partager avec un autre homme.

Mais voici que nous réalisons qu'un certain M. Mailloux travaillant à la "Montreal House" porte des attentions à ma mère. Il vient veiller au logis trois fois la semaine. Après quelques mois, maman constate que nous avons fait des trous dans les rideaux qui séparent les lits de la cuisine. Il y en a plusieurs, car dans l'obscurité, ce n'est pas facile de retrouver le trou percé l'avant-veille; nous en grugeons donc un autre, et un autre encore.

Pour satisfaire notre curiosité, un samedi soir, ma mère nous invite à veiller un peu plus tard, afin qu'elle puisse nous présenter son cavalier. Elle nous fit ses recommandations en disant: "Soyez polis, ne posez pas de questions, surtout toi, Marguerite;" s'adressant à mon frère, elle lui conseille de bien regarder la figure de cet homme qui

reflète une bonté et une honnêteté qui l'attirent. "Tu me diras demain, si tu aimerais à ce qu'il devienne ton père, lui dit-elle, je ne l'épouserai pas sans ton consentement. Ne te fais pas de peine, car je vous aime plus que tout au monde."

Ce soir là, la destinée de ma mère fut décidée, dans ce petit logis de l'Huron Chambers. J'étais folle de joie à la pensée d'avoir un père. Ce M. Mailloux était bien de mon goût avec ses belles bottines brunes, cirées par un expert, ses cheveux ondulés et ses beaux habits; en plus il sentait le parfum, ce qui m'était agréable. Mon frère, plus réticent, finit par dire qu'il accepterait d'avoir un père, mais il ajouta: "Il ne sera pas mon papa." Ma mère, souriante, répondit: "Vous l'appelerez papâ, pour me faire plaisir. Le seul fait de changer la prononciation du mot suffit à le satisfaire.



# UNE MARCHÉ SUR LA RUE ELM

Pendant plus de trente ans, j'ai demeuré au numéro 19 de la rue Dufferin, petite rue qui commence à la rue Elm pour côtoyer la voie ferrée qui traverse cette dernière.

La traverse se trouve à un demi-mille de la gare et elle est encore très occupée, étant la sortie de la voie ferrée allant vers l'ouest. Dans les années 1920, tout le transport se faisait par chemin de fer. Le jour, le va et vient des trains ne nous incommodait pas, mais la nuit les trains passaient souvent, faisant vibrer les vitres des grandes fenêtres de ma chambre à coucher. Le sifflet de la locomotive ne manquait jamais d'avertir la traverse à niveau. La nuit surtout, l'ingénieur s'assurait que le garde qui passait la nuit dans la petite cabane élevée tout près de la rue Elm, à l'intersection du chemin de fer, ne dormait pas; ou du moins qu'il était réveillé par le puissant sifflet à vapeur qui me réveillait souvent malgré mon sommeil profond d'enfant âgée de dix ans. Mes promenades l'après-midi sur les trottoirs de ciment de la rue Elm où je poussais le carrosse de mon jeune frère, compensaient de beaucoup ce désagrément.

De ma demeure à la rue principale, il y avait un petit trottoir de bois, très étroit. Plus d'une fois, par manque d'attention, j'ai fait rouler le carrosse du bébé en bas du trottoir qui était de six pouces de hauteur. J'en étais quitte pour ma peur et le bébé était vite consolé. Inutile de dire que je me gardais bien de raconter l'aventure à ma mère.

Mon père travaillait à la "Montreal House", un hôtel situé au coin est des rues Elm et Durham. Souvent ma mère me demandait de m'y rendre pour lui porter un message ou pour lui demander de l'argent pour payer quelque chose d'imprévu. En ce temps-là, c'était un luxe, d'avoir un téléphone.

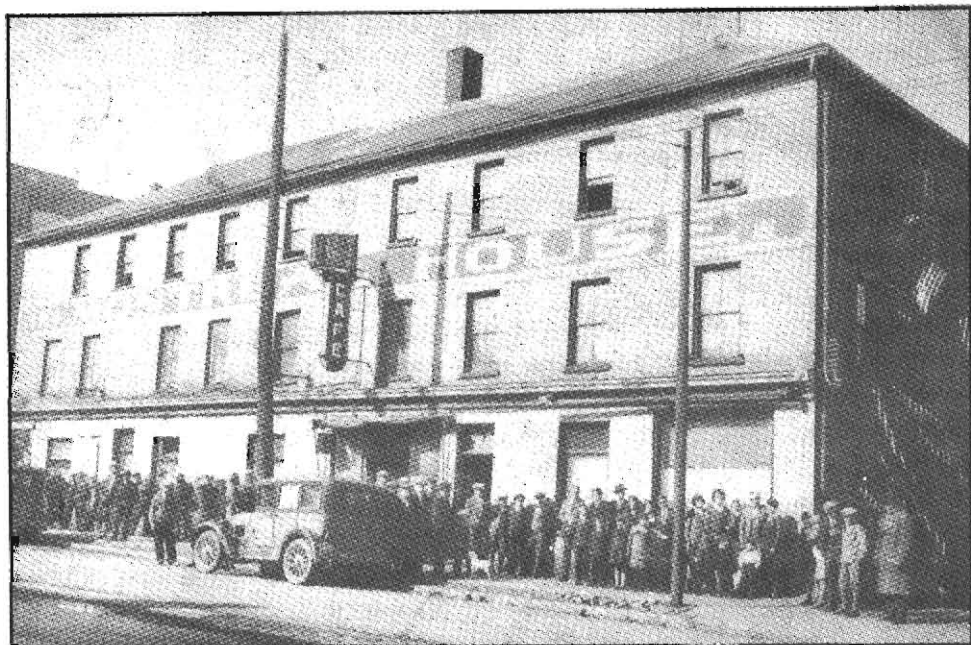
Si je ne poussais pas le carrosse, je partais en trottinant, cheveux au vent, à la course même, pour pouvoir m'arrêter ici et là en chemin. Je ne manquais rien de ce qui m'intéressait. Le commerce de fruits et légumes de la Cie Gamble Robinson ne m'attirait pas, sauf la grande annonce "Blue Boy" versant des oranges d'une caisse, sous le regard souriant de Monsieur Soleil. Je passais en avant des entrepôts Swift et Maple Leaf, bien indifférente, mais lorsque j'arrivais au bureau de télégraphe, au coin sud des rues Elm et Elgin, je m'arrêtais pour entrer quelques instants. Les tableaux de communication me fascinaient et le monsieur toujours occupé à frapper avec ses doigts son appareil télégraphe sans fil, comme s'il était à jouer du piano, me regardait avec bienveillance.

Je continuais mon chemin, traversais la rue Elgin et regardais en





Cette route pourrait être appelée la première rue principale de Sudbury.  
Cette "trail" entre le lac Ramsey et le centre de construction de Sudbury fut utilisée par des milliers d'ouvriers.



LA MONTREAL HOUSE

passant, au magasin du coin, les jolis vêtements pour dame. Il y avait toujours un étalage de plumes fontaines dans la vitrine de la papeterie Muirhead's. J'ai plus d'une fois rêvé d'en posséder une. Je me disais qu'un jour j'achèterais la plus belle que je porterais au cou. Ainsi je m'attardais en essayant de faire mon choix. Jetant un coup d'oeil au grand cadran logé dans le dôme du Bureau de poste, je reprenais ma route.

Il y avait les édifices de Frawley et de Crawley qui pour moi étaient des gratte-ciel. Il y avait bien un ascenseur au magasin à rayons de Silverman's, mais un homme en était en charge. Il ne s'arrêtait pas à la seule pression d'un bouton, comme celui de l'édifice Frawley. Plus de fois, j'ai pensé m'y rendre pour constater cette merveille, mais maman m'avait défendu d'entrer dans aucun édifice, me disant qu'il y avait souvent des gens qui se cachaient dans les vestibules et qui attendaient leur chance pour voler des jolies fillettes comme moi. Enfant crédule, je soupçonnais tous les gens qui y entraient, même ceux qui se tenaient dans le portique pour attendre les tramways.

Une vieille bâtisse de planche, datant des premières années de la ville, servait de magasin de seconde main, près du Bureau de poste. Un monsieur Chénier en fut l'occupant pendant plusieurs années et ensuite, jusqu'à sa démolition, un M. Hormidas Gagnon. J'arrivais ensuite en avant du commerce de plomberie de M. Grant; je trouvais un peu bizarre de voir une toilette placée en plein milieu

de la vitrine et entourée de tuyauterie pour l'eau, la vapeur et le gaz. Collée sur un carton rigide se trouvait une image d'une jolie femme vêtue de bleu, portant à la taille un tablier blanc garni de broderie, et qui dirigeait notre attention à cette toilette par un sourire et un geste démonstratif de la main.

Je ne me rendais jamais plus loin qu'à la rue Lisgar. Là je traversais la rue Elm, pour revenir vers la "Montreal House". Au coin des rues Lisgar et Elm, il y avait le commerce de M. Witchel, spécialisé dans la vente de vêtements de travail pour hommes. Sa boutique ne reflétait aucun luxe. Il y avait des étalages de bottines accrochées de haut en bas à des clous plantés dans des poteaux faits de quatre par quatre et placés verticalement du plancher au plafond. Les petites peintures accrochées tout à fait en haut étaient descendues à l'aide d'un goujon muni d'un crochet. La senteur du cuir des mitaines, des bottines, des tabliers de forgeron et des manteaux de cuir, mélangée à l'odeur de caoutchouc des "robeurs" et des vêtements imperméables, rendait ce magasin désagréable, surtout aux femmes.

Le premier étage de cet édifice était loué à des "chambreurs". Il y avait des pintes de lait, du beurre et des paquets de viande étalés entre les fenêtres pendant la saison froide. Les châssis doubles, pourvus de trois trous fermés par une languette, servaient de réfrigération. Aux mois d'été, alors que la température était chaude et quasi insupportable dans les chambres, les gens s'accouaient à leur fenêtre ouverte pour se rafraîchir tout en épiait ce qui se passait dans la rue. Ils s'y attardaient jusqu'aux petites heures du matin, profitant de l'air frais avant de se coucher. Souvent je m'arrêtais en avant de l'épicerie Grenon où il y avait un gros chiffre 100 indiquant le numéro de la rue au-dessus de la porte. La vitrine était juste assez large pour y placer son nom en grosses lettres de fer émaillé blanc. M. Eugène Grenon, portant un grand tablier blanc qui lui couvrait les genoux, était souvent sur le trottoir; il balayait le devant de son magasin avec un balai de blé d'Inde, tout usé d'un côté. J'aimais entrer dans son épicerie pour faire sonner la cloche attachée au-dessus de la porte, même si ce n'était que pour acheter un bonbon d'un sou. Je ne me préoccupais pas de le déranger; il devait marcher de la boucherie qui se trouvait à l'arrière de son établissement jusqu'en avant au comptoir muni d'une vitre sur le dessus et sur la façade où il plaçait les boîtes de bonbons. Il y avait toujours un bon assortiment et c'était difficile pour moi de faire un choix, surtout quand je n'avais qu'un sou en main.

À la porte voisine se trouvait le commerce de marchandises sèches "Mailloux et Turpin", dont mon père était co-propriétaire. Derrière le comptoir, les tablettes étaient remplies de pièces d'étoffe; le cachemire, la soie "fuji", la soie "shantung", le crêpe de Chine,

le velours et l'indienne étaient en vogue. Un étalage de rubans, d'insertions, de frisons de dentelle et de galons décoratifs des plus variés attiraient mon attention; je remarquais toujours, entre autres, des galons de cotons bleus, rouges et jaunes, tissés, mettant en relief des petits lapins et des poussins.

Sur une étagère, faisant face au comptoir, près de la porte, étaient placés des livres scolaires. La plus grande partie était des "Primers", des géographies, des livres d'arithmétique et d'histoire, tous en anglais. Les quelques livres de langue française à l'usage des étudiants francophones étaient vendus à l'école St-Louis de Gonzague. Ces livres, rédigés par les frères des écoles chrétiennes, étaient dispendieux. La plupart des élèves s'accommodaient de livres achetés de seconde main ou s'assoiaient avec un élève assez chanceux pour en posséder un, car les librairies de Québec ne pouvaient pas subvenir à nos besoins.

Après m'avoir dit bonjour, Albertine Auger, commis du magasin qui demeurait chez nous, me rappelait de ne pas m'amuser en chemin, car ma mère serait inquiète. Je ne portais pas trop attention à ses recommandations, car elles étaient toujours les mêmes. Je croyais plutôt qu'elle ne voulait pas que je joue trop longtemps avec



**LE BUREAU DE POSTE DE SUDBURY**

les rubans et les galons, de peur que je ne les froisse. Elle me défendait aussi de feuilleter les livres; à vrai dire, je ne pouvais rien toucher quand elle avait la garde du magasin.

Quelques portes plus loin, je m'arrêtais pour regarder dans le grand châssis du sellier Bertrand. Tout ce qui ressemblait ou appartenait à un cheval m'intéressait outre mesure; je revoyais en un seul instant les jours passés où, assise sur le sulky de mon oncle Alex Picard, tiré par sa belle jument blonde, nous faisons le tour du champ de course à Saint-André-Avellin. Le nez aplati à la vitrine, j'aurais pu rêver longtemps à ces jours heureux, mais les recommandations d'Albertine me revenaient à l'esprit.

D'un pas accéléré, je longuais les murs de la "Montreal House", car la salle mal aérée où se rencontraient les buveurs était suffoquante et l'odeur de bière et de tabac qui s'en échappait par les fenêtres était intolérable pour les piétons. Rendue à l'entrée, j'ouvrais la porte et criais à mon père jusqu'à ce qu'il vienne à moi, ayant été prévenu que sa petite fille attendait pour lui donner un message.

Je traversais la voie ferrée du C.N.R. qui liait les deux chemins de fer, le Pacifique Canadien et le Canadien National; cette voie ferrée passait en plein milieu de la ville en avant du Bureau de poste. Souvent une locomotive tirant des wagons de transport avançait lentement. Deux hommes se tenaient de chaque côté du wagon arrière et avertissaient les piétons en se servant de gros sifflets. Comme la locomotive était à peine en mouvement, j'avais le temps d'examiner le grand bras relié aux roues qui faisait avancer l'engin que je considérais comme un démon infernal, et qui d'habitude m'épouvantait.

Un peu plus loin sur ma route se trouvait l'agent d'immeuble Goring. Dans sa vitrine, il avait placé deux jolies maisons en miniature; je me demandais pourquoi. Ces maisons ne servaient à rien; moi, j'aurais pu si bien m'en servir pour des maisons de poupées.

Toujours en sautillant à la course, j'arrivais à la pharmacie du coin pour traverser la rue Durham; là, je ralentissais le pas pour entrer entre les deux vitrines du magasin à rayon de M. P.A. Comtois.

Depuis nombre d'années, je ne pouvais pas m'empêcher, en passant, de passer la main sur la vitrine et de la glisser en la contournant, me rendant jusqu'à la porte d'entrée du magasin. Sans y entrer, je continuais à passer la main sur la vitre en contournant les deux autres vitrines. Parfois j'avais le bout des doigts sales et, sans doute, ce petit manège répété plusieurs fois devait barbouiller les vitres. Aux Fêtes, ces vitrines faisaient la joie des enfants. On aurait cru que le "Santa Claus" avait choisi dans ces grandes vitrines pour y déposer toutes les étrennes sorties de son sac. Sur un côté, c'étaient les cadeaux destinés aux garçons et, de l'autre, c'était des

poupées de toute beauté et de différentes grandeurs ainsi que tout ce dont la petite maman en herbe avait besoin pour “jouer à la madame”. Que de fois je me suis écrasé le nez à ces murs de verre et j’ai formulé des désirs dont quelques-uns furent exaucés.

Venaient ensuite les édifices “Huron Chambers” et l’hôtel Balmoral. Au rez-de-chaussée, le restaurant plaçait souvent une enseigne à sa fenêtre: “Frog legs available”, c’était leur spécialité, et pour notre famille c’était un régal, lorsque mon père nous y amenait.

Ayant traversé la rue Elgin, je passais assez vite devant la banque, jamais je ne m’attardais à observer le va et vient des gens qui circulaient à l’intérieur. Le grand auvent luxueux avançant au-dessus du trottoir m’indiquait que je passais à la porte de l’hôtel “Nickel Range”, le plus bel hôtel de la ville. Je n’y suis pas entrée depuis les noces de ma mère; je me souviens à peine de la salle de bal, si ce n’est que du grand lustre garni de lumières suspendu aux plafonds, et des candélabres attachés aux murs. Je pouvais voir par les grandes fenêtres des hommes bien habillés qui me paraissaient riches, assis dans les gros fauteuils de cuir rembourrés du lobby luxueux.

Le vieil édifice du “Sudbury Star” était loin d’être attrayant. Ses portes étaient difficiles à ouvrir. Les cinq marches que nous avions à monter pour nous rendre au comptoir afin de placer une annonce, craquaient sous nos pieds. M. Mason semblait confortable dans son petit bureau vitré où il pouvait d’un côté surveiller les presses et de l’autre, voir les clients entrer; il devait être habitué au bruit de ces machines, qui se trouvaient derrière un mur de planche mince tout près de lui. Pour les clients, il leur fallait élever la voix, afin de s’assurer d’être bien entendus.

De l’autre côté de la traverse à niveau du Pacifique Canadien était situé un marchand de charbon. Son commerce, tout près de la voie ferrée, n’exigeait qu’une bien petite bâtisse pour son office, qui se composait d’un bureau de paperasse et d’un téléphone pour prendre les commandes, car il chargeait ses camions directement des wagons laissés sur la voie de chargement pour faire ses livraisons.

Le coin des rues Elm et Dufferin était occupé par un commerce prospère; les entrepôts bâtis tout le long de la voie ferrée prenaient tout le côté est de la rue Dufferin. Sur une grande pancarte horizontale, on y lisait: “Edward Grain Co., Cock of the North”; cette Compagnie achetait et vendait toutes sortes de grains, des graines de semence et même de la paille et du foin. En plus, on y moulait des mélanges de grain, suivant les demandes des clients. Il y avait des piles de poches de “Scratch feed, Laying mask et Chick fee”. Ces moulées balancées de divers ingrédients aidaient à la croissance des animaux de ferme ou à augmenter la production du lait et des oeufs.

Ce commerce de grain, notre voisin d'en face, était bon aussi pour attirer les rats et les souris de la ville. Plus d'une fois, nous avons eu la visite de ces voleurs. Ma mère s'en plaignait souvent et elle appelait le Bureau de santé chaque fois. M. Rothery, l'unique employé, se rendait chez nous, traversait à la "grainerie", parlait à l'employé à la réception et repartait à pied, se dirigeant vers son bureau. Ma mère ne recevant aucune aide, devait s'occuper de détruire elle-même ces rongeurs malpropres et destructeurs.

Comme enfant, cette partie de la rue Elm m'était familière, je pouvais la parcourir de la rue Lorne jusqu'à la rue Lisgar sans que ma mère soit inquiète. Aujourd'hui, il m'arrive rarement de passer à pied sur cette rue, mais lorsque cela se produit, je revis encore les façades anciennes et je me laisserais aller facilement à la rêverie. Il n'y a pas si longtemps, j'ai vu un garçonnet faire le tour des vitrines du magasin à chaussures "Bata" en se traînant une main sur les vitres, tout comme je l'avais fait autrefois.



LA RUE ELM EN LES ANNÉES 1930

# UNE BAIGNADE EN 1927

Mon oncle Plydore Mailloux, qui réside à Chicago, vient nous rendre visite, accompagné de sa femme, de sa nièce Jeanne et de deux amies. C'est tout un événement, car il n'est pas venu depuis dix ans.

La température est chaude et humide; nous organisons un pique-nique à une baie du lac Ramsey, car nos visiteurs désirent se baigner. Ma mère invite toute la parenté de mon père qui réside à Sudbury, soit des neveux, des nièces et des cousins: les Régimbal, les Sancartier, les Lauzon et les Larocque.

Nos visiteurs sont des gens à la page qui nous devancent de plusieurs années en ce qui concerne la mode. Pour l'occasion, mon père et son cousin Archie Sancartier s'achètent chacun un maillot de bain; les femmes qui n'aiment pas à se baigner prétextent qu'elles auront à surveiller les enfants.

Sitôt la grand-messe terminée, nous quittons la maison, emportant les paniers de pique-nique remplis à profusion de victuailles les plus recherchées. Les automobiles se suivent; nous arrêtons chez Archie Sancartier, propriétaire de la "Montreal House" située sur la rue Elm, près de la rue Durham. Les enfants prennent place à l'intérieur des voitures et les jeunes filles américaines, vêtues de leur maillot de bain, restent debout sur les marchepieds des automobiles, en s'agrippant à la portière. Deux des autos ainsi garnies font une attraction digne d'un char allégorique pour les gens qui, après la messe, s'attardent à jaser sur le coin de la rue.

Mon père est un peu gêné, mais Archie, très scrupuleux, est tellement bouleversé qu'il a grand peine à démarrer son automobile. Très nerveux, il n'ouvre pas assez l'étrangleur et le moteur arrête en plein milieu de la rue; il doit descendre de son auto et soulever le coussin du siège pour en retirer la manivelle avec laquelle il s'évertue à essayer de mettre le moteur en marche. Les filles se groupent autour de lui, ce qui augmente encore sa nervosité qu'il essaie de cacher en rigolant un peu avec elles. Il tourne et tourne la manivelle, il s'empourpre, s'appliquant de nouveau. Ayant fait faire six tours de suite au moteur, ce dernier se met à tousser, Archie se dépêche de revenir au volant pour ajuster la manette à air qu'il tire violemment. Le moteur à l'agonie reprend son souffle, puis rugit à en fendre l'air. Les filles sautent et poussent des cris de joie, tandis qu'Archie voudrait s'écraser sur son siège tant il est gêné, constatant que plusieurs passants se sont arrêtés pour observer.

Arrivés au lac Ramsey, les filles et les enfants ne perdent pas de temps pour se tremper; nos visiteurs sont de bonnes nageuses et elles s'éloignent vite du rivage. Archie, ayant enfilé son maillot de



bain à la maison avant de partir, enlève sa chemise et son pantalon. Il se chausse de hautes bottes de caoutchouc noir et se lance à la nage pour rejoindre mon père qui se laisse flotter au large. Ces deux hommes sont de bons nageurs, ils aiment la natation. Plus d'une fois, dans leur jeunesse de draveurs, ils étaient tombés à l'eau. Archie apprend donc à nager avec des chaussures aux pieds; pour lui, c'est indispensable.

Les deux hommes sont vêtus de maillots de bain à rayures horizontales qui recouvrent les genoux; leurs costumes sont légèrement décolletés et ont des ouvertures en dessous des bras; celui de Polydore est un peu plus court. Les Américaines, au contraire, portent des maillots de bain à jupes très courtes qui laissent les cuisses nues et leur décolleté est audacieux. Revenues sur la rive, elles ne semblent pas pressées de se vêtir, rôdant autour de la table à pique-nique, affairées à emplir leurs assiettes pour aller ensuite s'étendre au soleil sur la pelouse. Oncle Polydore est dans son élément, entouré de si jolies demoiselles.

Mon père et Archie réalisent qu'ils auront encore à conduire dans les rues de la ville avec leurs passagères qui ne se sont pas préoccupées d'emporter même une serviette pour se jeter sur les épaules. Archie propose à mon père de partir plus à bonne heure, seul avec sa femme et ses cinq enfants et d'éviter ainsi de transporter les filles en costumes de bain. "J'apporterai les paniers à pique-nique, tu t'occuperas du reste. Mais les visiteuses ne l'entendent pas ainsi et disent qu'elles préfèrent retourner avec lui, les marchepieds de son auto étant plus larges. Archie est donc pris à ramener quatre belles filles avec lui et mon père, aucune.

C'est avec soulagement qu'Archie entre chez nous, ayant trouvé les rues plutôt désertes à la fin de l'après-midi. Toute la famille se rencontre de nouveau à notre demeure, ma mère sert à ses invités un repas chaud et la veillée se passe à écouter oncle Polydor nous parler de ses exploits, aux Etats-Unis, de ses anciens amours, car il a le coeur jeune, et possède un humour hors de l'ordinaire.

La visite d'onc Polydor est une occasion pour fêter, on se croirait dans le temps du jour de l'An. Durant toute une semaine, il y a souper chez l'un et chez l'autre. Quoique la parenté du côté de mon père ne soit pas nombreuse à Sudbury, il s'y trouve quelques nièces, telles que: Délisca Daoût (Mme Donat Lauzon), Edna Dubois (Mme Evariste Cataford), Yvonne Mailloux (Mme Henri Rivet) et plusieurs cousins: les Laroque, les Sancier, les Régimbal. Il n'est pas question que les enfants restent à la maison, nous sommes de la fête, jusqu'au plus petit, le jeune Henri Rivet, âgé de deux mois à peine, qui repose sur un grand lit, entouré des chandails et des bourses déposées par les visiteuses.

On fait manger les enfants les premiers et nous nous trouvons dans la cour derrière la maison pendant que les adultes s'approchent à la table de la salle à manger. Il y a des balançoires à chaîne dans le fond de la cour pour les plus grands et une en bois, munie de deux bancs, pour les gens âgés et les petits enfants. Un groupe se forme pour jouer à la recherche au trésor, on joue à la "tag", à cache-cache et à trois fois passera, ou simplement au "hop scotch". Si une des filles a emporté sa corde à danser, on demande la permission d'aller jouer sur le trottoir. Il n'est pas question que nous entrions dans la maison, nos parents nous ont bien avertis, à moins de raison grave telle un genou écorché.

Après le souper, les hommes se retirent au salon pour fumer leur pipe, pendant que les femmes aident à l'hôtesse à laver la vaisselle et à remettre la cuisine en ordre, tout en racontant les finesses du dernier-né, les progrès à l'école des plus âgés, la maladie grave d'une tante, une excursion en automobile à Espanola ou à North Bay ou encore on parle de la mode des robes qui ont tellement raccourci depuis quelques années. On parle du mariage récent d'Edna. On critique son choix, puisque son jeune époux a refusé qu'elle se joigne à la fête. La jeune femme n'aura pas la chance de rencontrer sa soeur Jeanne, de qui elle a été séparée depuis la mort de sa mère. Mais la bonne humeur d'oncle Polydor se change en colère, au cours de la veillée. Il se rend chez-elle, se chamaille avec Evariste et ramène Edna avec lui. Les grands-mères occupant les deux chaises berçantes de la cuisine se contentent d'écouter les conversations, y glissant une remarque, une exclamation ou une affirmation, ici et là.

Aussitôt que les rayons de soleil ont disparu, nos mamans, une par une, nous font enfiler un gilet, nous avertissant de ne pas l'enlever, car les pneumonies et les mauvais rhumes des mois d'été sont difficiles à guérir. Au serein tombant, nous entrons dans la cuisine où nous pouvons nous divertir. Nous plaçons les chaises en forme de train, imitant la locomotive, nous partons en excursion imaginaire. D'autres se plaisent à pousser les plus petits dans des boîtes de carton. Des mains habiles forment de gros châteaux avec de vieux jeux de cartes conservés à cette fin.

Les adultes groupés près du piano chantent: Valentine, La belle aux cheveux d'or, Cri-Cri, Ange de mon berceau, et quoi encore. Il faut dire que, parmi ces gens, plusieurs ont de belles voix et chacun exécute un solo. Les amateurs de cartes se sont groupés dans la salle à manger pour jouer au "euchre", au "Pitro" ou au "500".

La visite d'oncle Polydor reste un événement tangible dans ma mémoire. Comme il était facile de s'amuser entre cousins, pendant que les parents jouissaient de la présence de leur proches....



# UN PETIT BAL À L'HUILE RATÉ

Nous sommes à la fin de mars, en 1934. L'hiver nous a apporté ses plaisirs, les glissades, le patin et les courses en raquettes. Avec le printemps, les ruisseaux sont dégelés et les patins ont été remis jusqu'à l'an prochain; c'est un temps monotone.

Le dimanche, nous nous groupons dans le salon, nous passons les après-midi à lire "La pie", "Le samedi", "Le canard". D'habitude, nous prenons notre repas du soir de bonne heure, mais nous nous éternisons à la table, à jaser de tous les événements de la semaine. Le soir, nous organisons des procès judiciaires, en nommant un accusé de meurtre, un juge, un avocat et quelques témoins pour la défense et la couronne. Nous nous retrouvons presque toujours chez moi, puisque la maison est grande; il n'y a pas de jeunes enfants, sauf Alphonse, qui tout jeune s'intéresse à la procédure de la loi, ce qui peut-être l'a influencé à se diriger dans ce domaine, étant étudiant. Ma mère se plaît avec nous. Elle aime mieux en avoir vingt dans la maison avec ses deux adolescents qu'elle peut chaperonner à l'aise, tout en nous préparant des sandwiches qu'elle nous servira à la fin de la veillée.

Un samedi après-midi, Oscar, un cousin, a manqué l'occasion de retourner chez lui, à Blezard Valley, avec les gens du marché. Il se trouve dans l'obligation de coucher chez une tante. Le lendemain, il cherche une occasion pour retourner chez lui. Les chemins, à ce temps de l'année, sont boueux; les automobiles ne s'y hasardent guère. Oscar a donc l'idée de venir chez nous. Mon père a un camion avec lequel il transporte du bois de chauffage de Markstay et, sachant qu'il a vendu son voyage au marché la veille, il nous dit: "Ma mère fait une danse ce soir, venez-vous?"

Ma mère, un peu surprise de ne pas en avoir entendu parler, nous donne tout de même son consentement en entendant nos supplications. Nous remettons à dimanche prochain le procès imaginaire de la belle demoiselle, tuée dans un couloir d'hôtel. Léo, un cousin, qui devait être juge ce soir-là, s'empresse d'aller avertir son amie Lucille St-Jacques et le reste de ses frères. Aimé Pilon, l'accusé de meurtre, nous dit en souriant: "Ça me donnera une semaine de plus pour penser à mon histoire." Il accompagne Délia, aujourd'hui, sa femme. Les Gagnon, camionneurs pour mon père, sont de la partie. Albert téléphone à Rolande et Hormidas m'accompagne.

À six heures et demie, nous sommes une vingtaine de jeunes installés à l'arrière du camion, assis sur des boîtes à beurre recouvertes de couvertures grises que maman nous a prêtées pour rendre notre voyage plus confortable. Mon frère, Adorice, et sa jeune femme de quelques mois, ainsi que Léo et Lucille ont pris place dans la

cabine du conducteur; Adorice est au volant.

C'est une journée pour fêter, puisque c'est la fête d'Alice qui tourne ses 18 ans. Albert a tôt fait d'aller chercher son violon et, accompagnés de Fred Boyer à son banjo, nous chantons à pleins poumons, en filant vers la vallée.

Laissant la grande route, en bas de la grande côte, nous tournons à gauche. Il ne nous reste qu'un mille à faire. À peine avons-nous roulé un quart de mille, que les deux roues arrière du camion s'enfoncent jusqu'à l'essieu, dans un ventre de boeuf. Oscar s'empresse de dire: "Rendons-nous à la maison, je reviendrai après la veillée, ce sera une affaire de rien de sortir le camion avec l'aide des chevaux."

Il fait une noirceur de loup, et pour aggraver la situation, une pluie froide commence à tomber. Seuls, deux des garçons ont eu la précaution d'apporter une lampe de poche. La route boueuse n'est même pas passable à pieds; les quelques voitures et automobiles revenant du marché hier ont empiré le chemin, les traces nombreuses sont creuses et remplies d'eau. Après que Délia eut tombée de tout son long sur la route, nous marchons le long de la clôture dans l'herbe trempée comme une éponge.

En entrant dans la maison, nous constatons l'état lamentable de Délia. Son joli manteau bleu pâle, qu'elle étrenne, est couvert de boue. De son chapeau de paille rouge, tout détrempé, coule des filets d'eau rougeâtre sur son front et son visage. Tante Rosalie ne semble pas s'apercevoir de notre situation. Assise dans sa chaise berçante, elle a bien entendu le bruit d'une troupe de jeunes aussi vivants, mais ce qui la concerne pour le moment est de savoir où est son fils Oscar. Léo s'empresse de lui dire qu'il s'attarde à la barrière, qu'il est à éclairer les filles et les retardataires. En un instant, elle constate que nous sommes venus pour danser, lorsqu'Albert entre avec son violon. Elle n'hésite pas un instant pour nous dire: "Si vous êtes venus ici pour un petit bal à l'huile, vous pouvez retourner d'où vous êtes partis."

Oscar entre et essaie d'apaiser la colère de sa mère qui ne peut lui pardonner son absence de la veille, en disant: "Qui, penses-tu, a été obligé de traire les vaches, hier? Je ne suis plus d'âge à faire le train, moi. Tu vas t'amuser en ville et ensuite tu amènes une gang ici pour danser." Se levant de sa chaise pour démontrer encore plus d'autorité, elle ajoute: "Eh bien, il n'y aura pas de danse ici, reprenez tous le chemin du retour." Oscar, voyant la cause perdue, demande: "Laisse-les se réchauffer, au moins." Mais nous choisissons de partir, plutôt que d'entendre tante Rosalie disputer Oscar plus longtemps.

La pluie n'a pas cessé. Nous retournons au camion. Adorice et Hormidas sont affairés à essayer de déprendre notre seul moyen de transport de la boue. Oscar arrive avec les chevaux pour leur venir en aide. On nous dit de se rendre chez Mme Bisailon, qui demeure au tournant de la route, et de les attendre là.

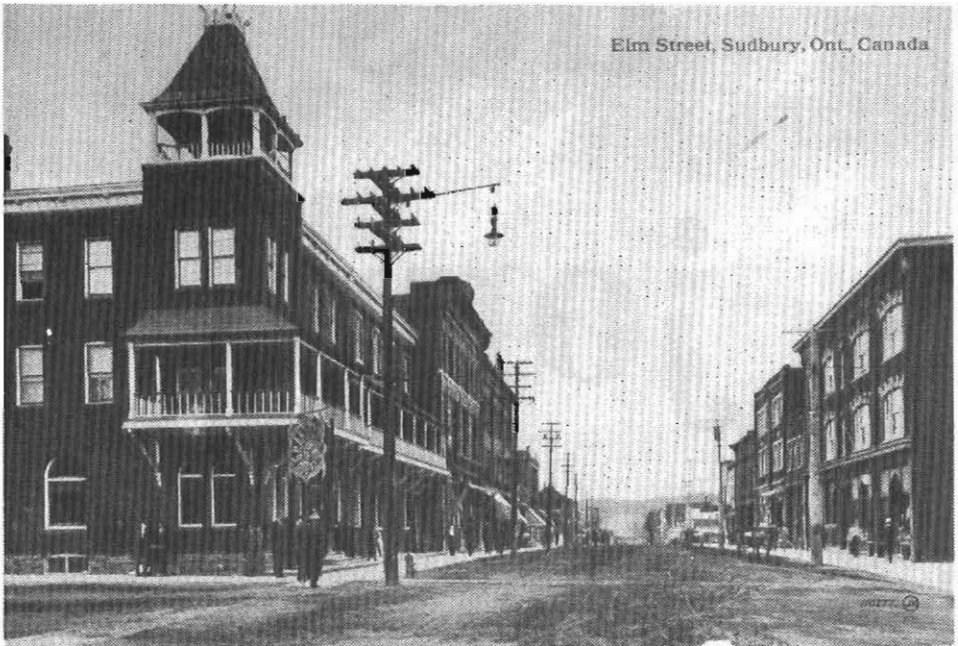
Plusieurs avaient préféré se vêtir de leur habit d'hiver, d'autres s'étaient pressés d'étreindre leur toilette du printemps. Ces derniers surtout grelottent de froid. Mme Bisailon accepte de nous recevoir chez-elle. Elle s'empresse de faire bouillir de l'eau et nous prépare une ponce au liniment rouge Rawleigh; attisant le feu, elle nous invite à s'approcher du poêle. Jamais, aucun de notre groupe ne pourra oublier cette grande dame, qui nous aide dans une telle détresse. On a peine à voir les carreaux du "pétart" couvert de boue qui, avant notre arrivée, reluisait de propreté. Elle nous prête quelques couvertures de laine pour nous couvrir en chemin.

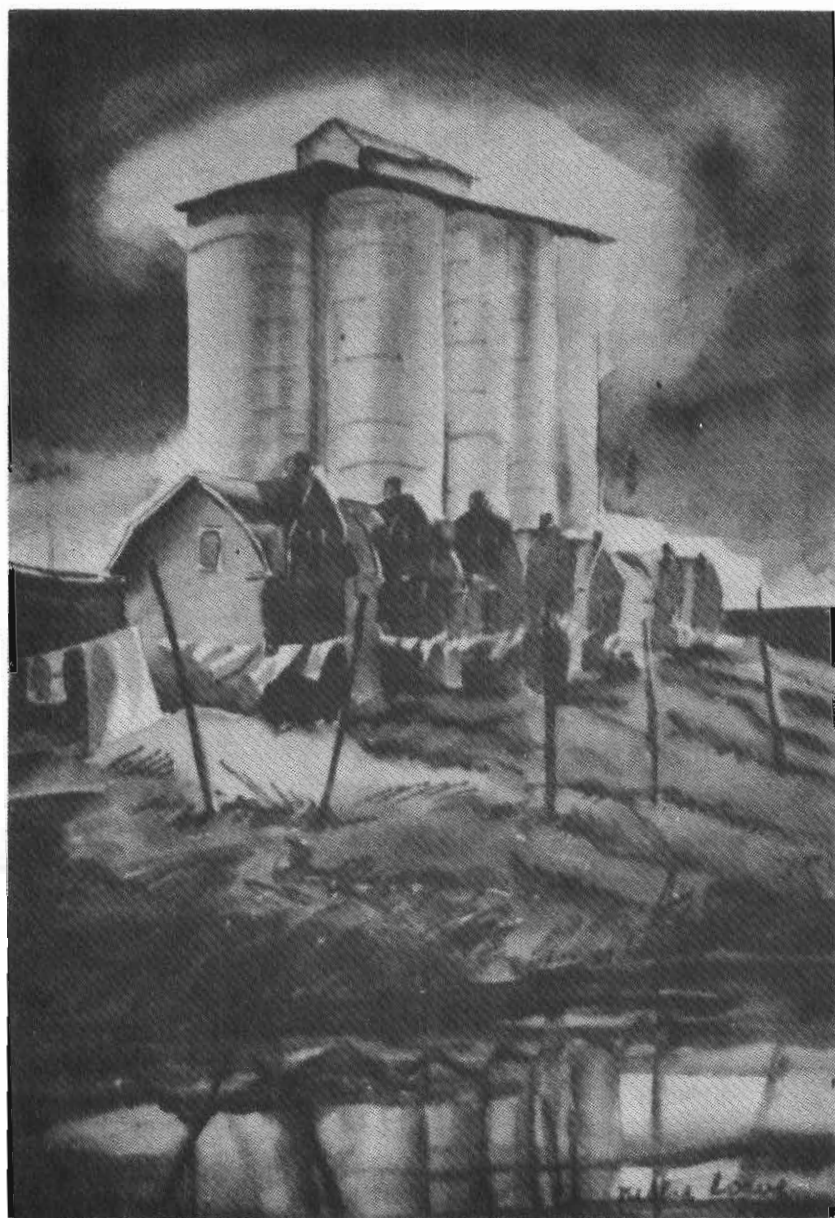
Il est minuit avant que chacun soit reconduit chez lui. En arrivant à la maison, ma mère jette sa colère sur son cousin Oscar et non pas sur sa tante. Elle ajoute: "Il ne faut pas lui en vouloir, elle est si hospitalière d'habitude, c'est surprenant qu'elle ne vous ait pas laissés vous réchauffer au moins. Oscar a réussi à se rendre chez lui, mais ça aurait été mieux encore s'il était resté un autre soir à la ville. Espérons que personne ne prenne une pneumonie."



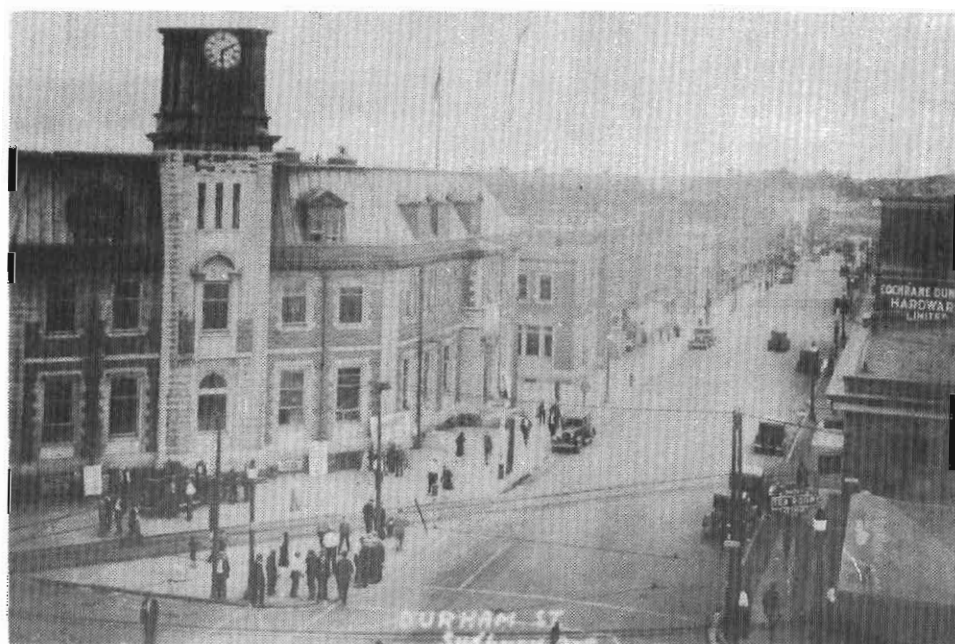
**Au  
fil  
des  
jours**

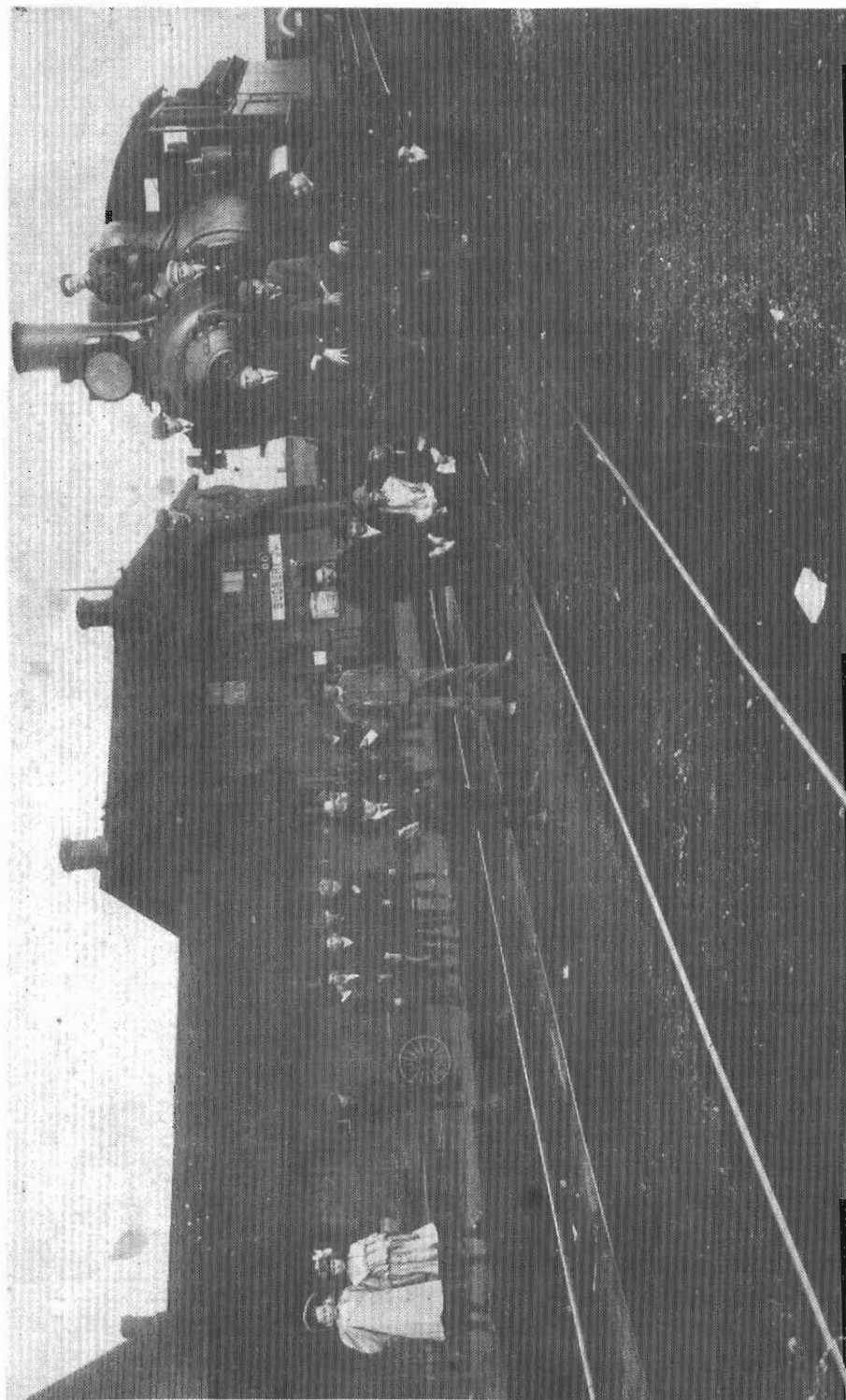




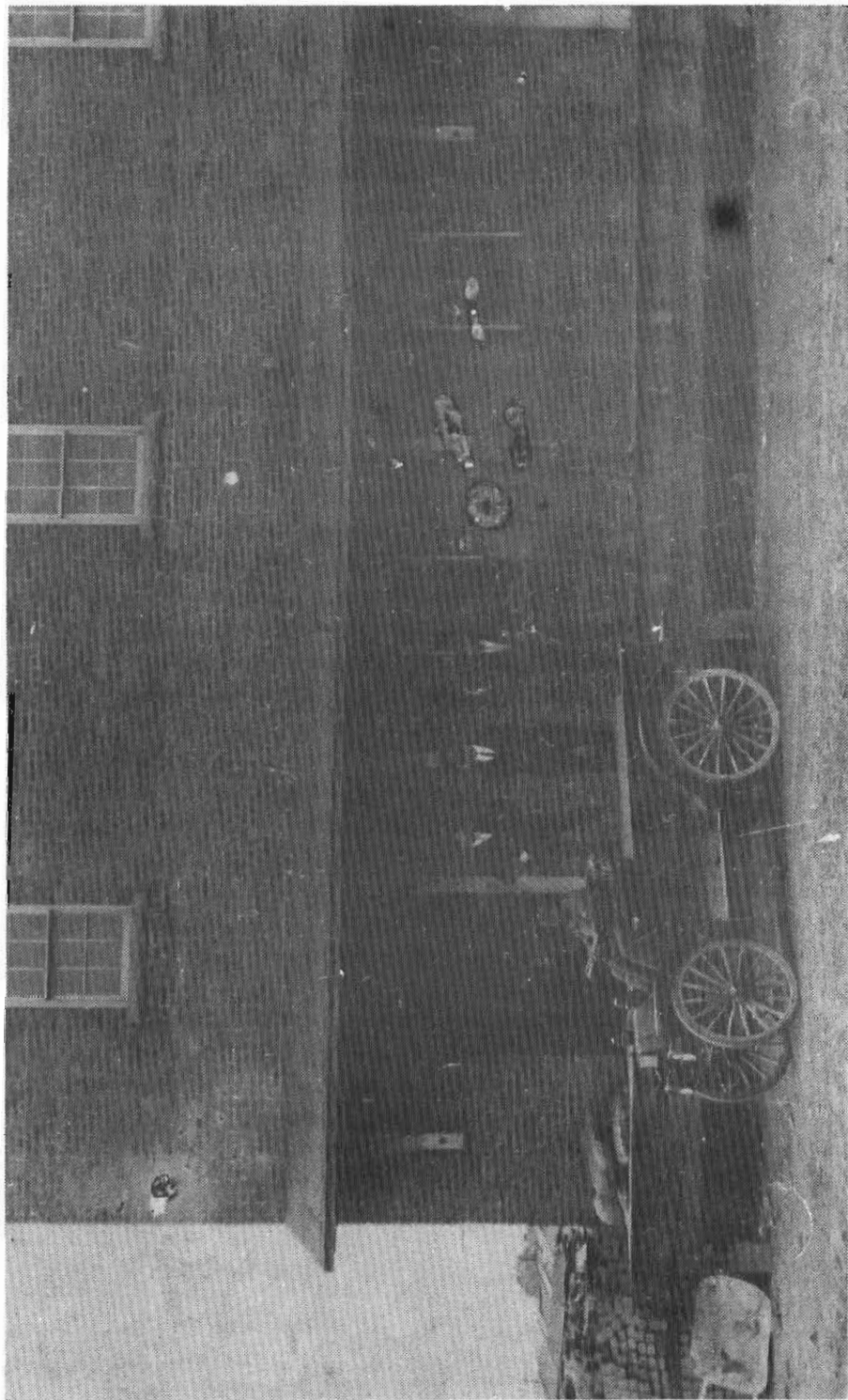


**Les maisons rouges du Moulin à fleur.**  
*(peinture de Nickie Laive, courtoisie de Mme Simone Gervais)*





La gare Sudbury Junction bâite en 1884. (photo prise au tournant du siècle).



Emile Fredette au volant d'un "draye" (camion des années 1920)



Photo du bar de l'hôtel de Massey envoyée à une tante de son neveu Eddie Richer - datée le 18 décembre 1919.



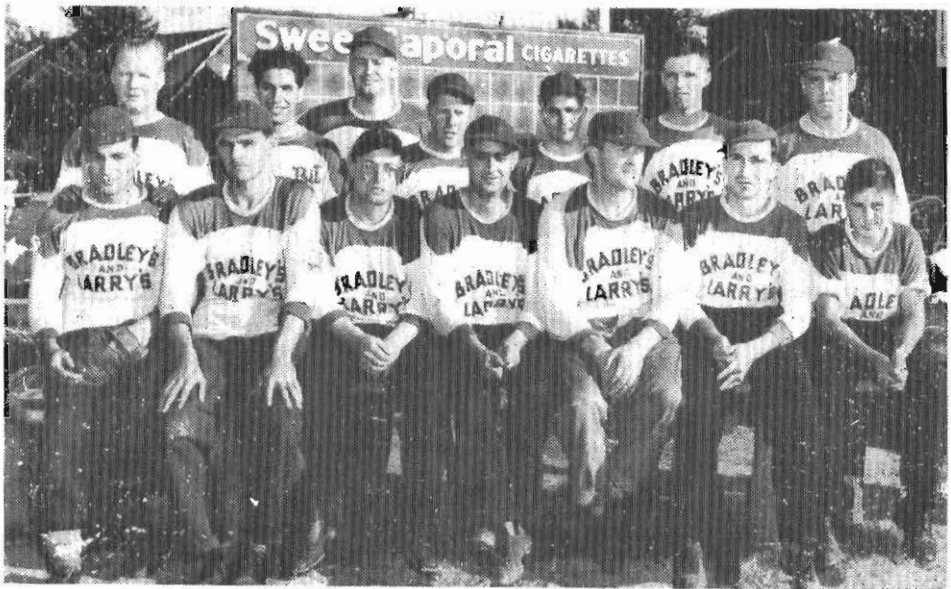
**1ère rangée: Ralph Ringuette, Jérôme Gascon, Ronald Gascon, Wilfrid Pilon, Réginald Brisebois.  
2ième rangée: Richard Gratton, Gérald Pilon, Armand Proulx, Raymond Proulx, Guy Proulx et Maurice Gratton, 1950.**



En avant, Donald Young.

1ère rangée: Robert Young, Ronald Vaillancourt, Ronald Gascon, Gérald Pilon, Maurice Pilon.

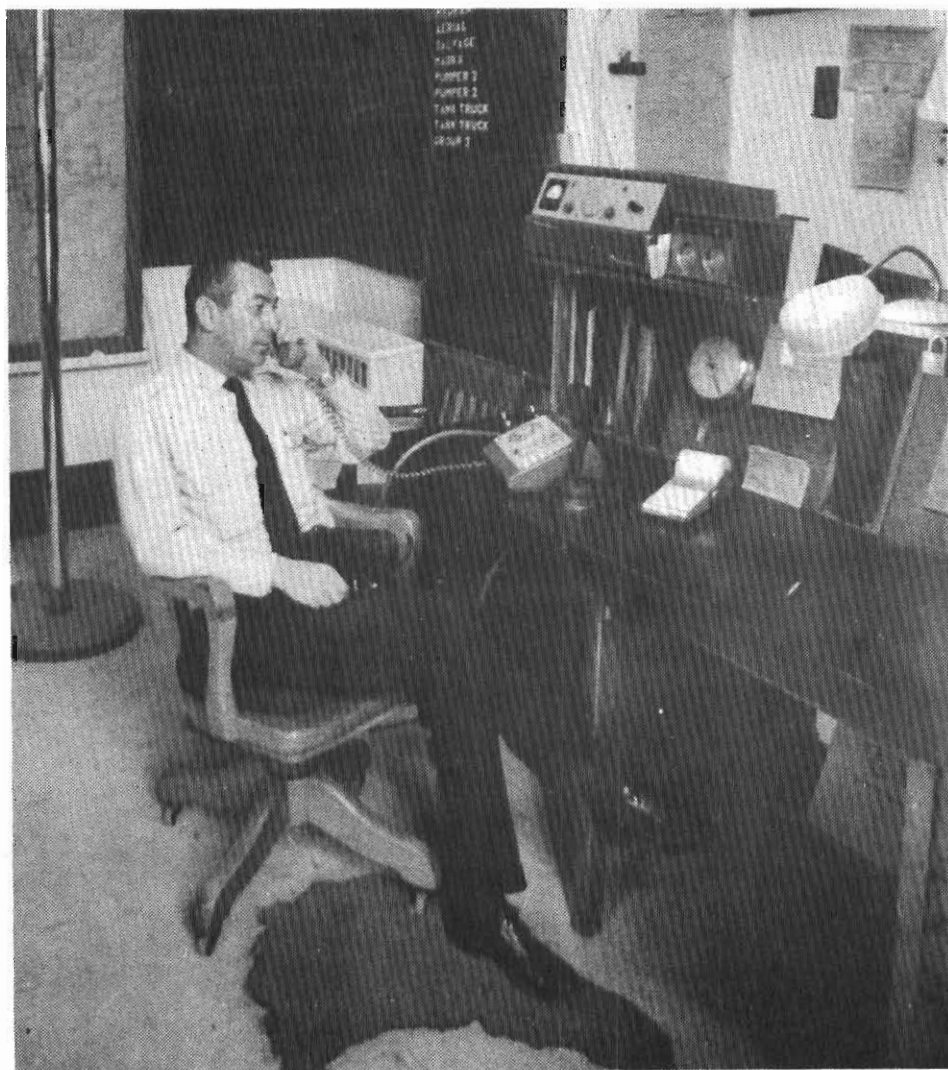
2ième rangée: Jérôme Gascon, Raymond Lalonde, Wilfrid Pilon, Donald Lépine, Donald Marier, 1950.



De gauche à droite, à l'avant: Risky (décédé), Jerry Wallace, le 2ième est inconnu, Bil Tyreman, Roméo Houle, Roger Bradley (décédé).

Dernière rangée, de gauche à droite: Red Malthy (décédé), Demarco, Lionel Bradley, Dubarry, Holub, Léo Houle, Boulay (décédé), Léo Moison (décédé).





Les Sudburois sont-ils conscients du service indispensable que leur donnent les pompiers? À l'appel retentissant de la cloche murale, les hommes en service, toujours prêts à réagir, se glissent sur le poteau placé à l'arrière, dans cette photo. Notez bien que les heures d'attente ont laissé leur marque sur le plancher. Nous voyons sur la photo, M. René Frappier au poste de communication qu'il occupe de 1943 jusqu'à sa retraite en 1979. Serait-ce un appel pour secourir un incendié, un naufragé ou encore un cardiaque?

En 1883, on se servait d'un triangle de fer que l'on frappait violemment pour avertir un feu. Deux ans plus tard, un poste d'incendie fut construit et à côté une cloche fut montée sur un échafaud de 25 pieds de hauteur.

En 1913, on construit un nouveau poste d'incendie au coin des rues Elgin et Beech. L'édifice renfermait aussi un poste de police, les bureaux du Conseil de ville et de l'hydro.

Pendant nombre d'années, on se servait de la cloche du poste d'incendie pour avertir les enfants qu'il fallait entrer au logis à neuf heures du soir.

En 1921, Sudbury achète un camion à incendie au coût de \$3,780. On se servait encore des chevaux pour tirer la voiture à échelles.

En 1928, le village achète un camion à triple combinaisons au prix de \$5,600. Les avertisseurs à incendie furent introduits et les chevaux furent vendus au Dr T.C. Young.

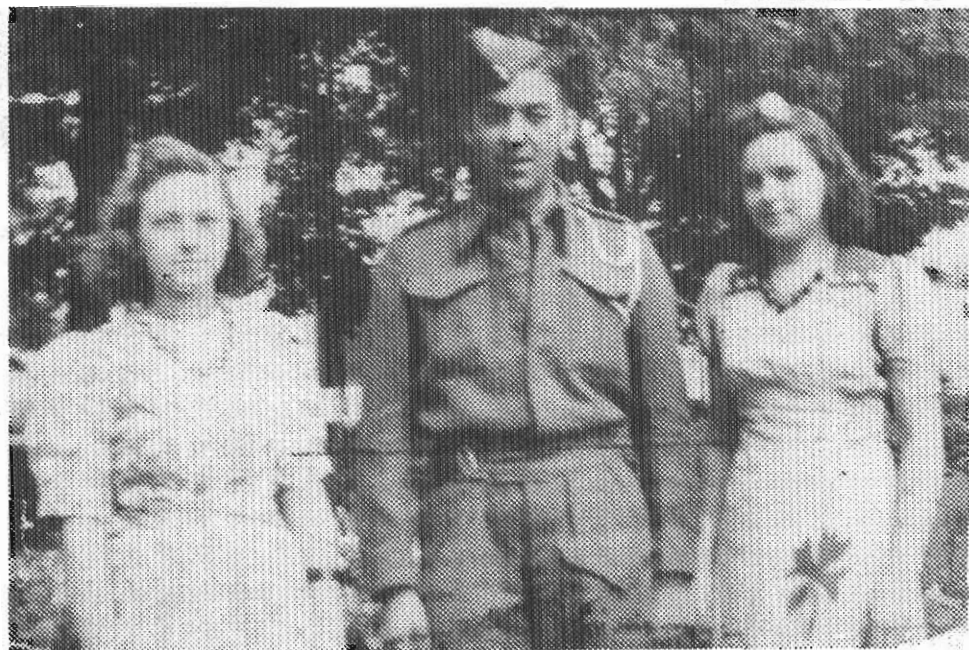
En 1942, on comptait 43 avertisseurs et ce ne fut qu'en 1958 que tout appel se fit par téléphone.

En 1983, les appels se font de façon électronique et les cliques modernes sont beaucoup plus efficaces.



**Tout en étant au service de l'Armée, les soldats se détendent en chantant. L'un nettoie sa ceinture, l'autre frotte ses bottines, son compagnon prend une gorgée de peps, un quatrième blanchit ses espadrilles, le musicien a pris sa quatrième, un autre nettoie son fusils pendant que le dernier à la droite, assis sur un lavabo, se joint à la chanson. De gauche à droite: Normand Roy, Marcel Nault, Henri Boucher, Claude Sauvé, André Lapointe, Dan Ringette, Gilbert Roy, Louis Ducharme, Jean-Marie Bernier.**

**le 17 novembre 1962**



**Les soldats ne manquaient pas de bonnes compagnies.**



**Qui sont-ils? Ce sont des jeunes scouts des années 1940, nos bons citoyens d'aujourd'hui.**





Les employés de la Cie "Sudbury Copper Cliff Suburban Electric Railway" sont heureux d'avoir atteint leur but d'acheter leur part de bons de victoire.  
(photo 1945)

De gauche à droite: 1ère rangée: Pete Henry, Jos Henry, Burt Henry, Ronnie Dixon, D. Dubeau, Dasise Lecoupe.

2ième rangée: ? Dalaire, Clarence Dixon, Paul Emile Dionne, Robert Séguin, Frank Fluvian, A. "Vic" Whalen, Frank Desormeaux, Frank Bradley.



De gauche à droite, 1ère rangée: Pat Savard, Ronnie Dixon, Vic Whalen, Bruno Lindgren, Ernest St-Jean, Bert Henry.

A l'arrière, Ovila Chase, Eugène Nault.



Lit d'un soldat en détention dans les baraques de Val Cartier, Québec, 1962. À noter: Chaque matin, matelas roulé, couverture pliée à trois plis, équipement de combat bien placé, casquette au centre, bas roulés, chaque chose à sa place, telle les rasoirs, la brosse à dent, le savon, le blaireau, le peigne, coblèt, etc., la boîte de cire à chaussure doit servir de miroir. Les chaussures doivent être polies miroitantes de propreté. Après l'inspection matinale à 5:30, le prévôt jette le tout par terre et le soldat doit ensuite se vêtir, ranger ses effets dans un casier et faire son lit.



La chorale Ste-Cécile est gagnante au festival de musique le 1er avril 1947. "Les Danubies" se méritent une note de 93%.

1ère rangée: Jeanne Giroux, Thérèse Vachon Bradley, Thérèse Grignon Hart, Marthe Vachon Collin, directrice de la chorale, Jeanne Lafrenière Charette, Germaine Godin, Maria Vachon Paiement, Rollande Grignon Gamey.

2ième rangée: Lucienne Paquette Aubin, Hermance Bouley Morisset, Yvonne Pilon, Jeannette Charron, Mme Léo Vigneault, Mme Existe Ducharme, Fernande Renaud Laframboise, Yvette Grignon Phillion.

3ième rangée: Mme Giroux, Jeanne d'Arc Renaud, Mme G. Marcotte Castonguay, Juliette Ménard Prieur, Alma Proulx, Mme Rita Tittley, et Mlle Vachon.



"Les Bohémiennes" de Brahms, le 15 février 1950, gagnantes au festival de musique Kiwanis, avec un grand total de 85%.

1ère rangée: (avant) Eleonore Murray, Lucie Lanthia Beaudoin, Thérèse Vachon Bradley, Janyne Collin Baby, Marthe Vachon Collin, Lucienne Paquette Aubin, Yvonne Pilon, Diane Castonguay Marcotte, Denise Labrosse Piché.

2ième rangée: Evéline Howard, Claudette Corbeil, Claire Bergeron Laroche, Alma Proulx, Claire Lanthier, Colette Collin Brown, ? Lamothe, Gilberte Proulx.



“Les Gais Lurons” fut un groupe d’hommes talentueux qui aimaient à chanter des chansons d’origine québécoise. Dirigé par Maurice Gravelle, ce groupe, commandité par la paroisse Ste-Anne, s’avait infiltrer en nous au goût pour ces mélodies qui font partie de notre patrimoine.

1ère rangée, de gauche à droite: Camille Lafrenière, le président de la chorale Ste-Anne, Maurice Gravelle, Roddy Gravelle, Roland Desautels, Marcel Lécoupe et Claude Viel.

2ième rangée: Guy Lemieux, soloist, Henri Beauchamp, Marcel Litalien, Leon Rioux, Gustave Adam, Claude Piché et Ray Charron.

3ième rangée: Larry Raymond, Antoine Lanthier, Charles Paquette, Fernand Gratton, Roland Lanthier, Jacques Laberge, Théodore Gravelle et Auray Bertrand.

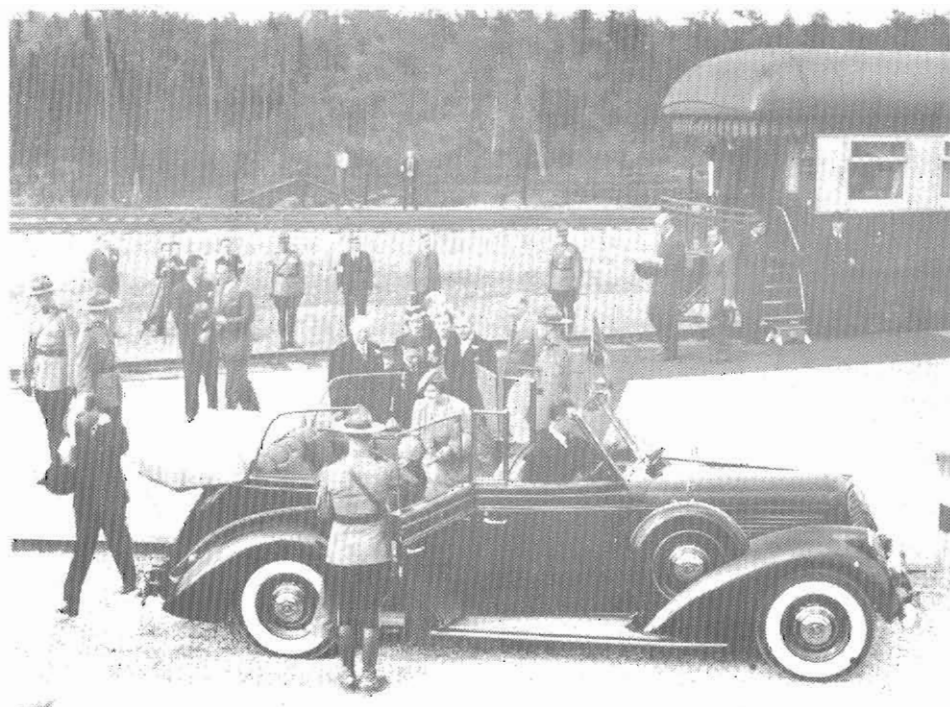


Un trio de la chorale Ste-Cécile exerce leur voix. De gauche à droite, Claudette Corbeil, Yvonne Pilon et Mme A. Philion.



Séance donnée par les élèves de l'école St-Louis de Gonzague, "Les martyrs canadiens".  
1ère rangée: tout au has de la photo: Emmanuel Charbonneau  
2ième rangée: Thérèse Warren, Emile Gatién (Père Jogues), Simone Lafrance.  
3ième rangée: Roland Varieur, Aline Larue, Laurette Sigouin, Petit Martin.  
4ième rangée: Charles Marion, Catherine Gilmore, Delval Paquette.





À l'occasion de la visite du roi Georges VI - août 1939.



Les dames de la Fédération des femmes canadiennes françaises ainsi que l'Amical Bruyère reçoivent de l'ambassadeur de France à Ottawa Mme Francisque Guay.

1ère rangée: Mme Marthe Collin, Mme Maria Renaud, Mme Goudriault, Mme Albert Courville, Mme Hector Langlois, Mme Francisque Guay, Mme J.T. Paquette, Mme Alvare Rouleau, Mme Bonin, Mme Lionel Paulet, Mme Auray Bertrand, représentant les guides.

2ième rangée: Mme Yollande Phillion, Mlle Yvonne Pilon, Mlle Jeannette Gauthier, Mlle Jeannette Charron, Mlle Gauthier, Mme Marguerite Leduc, Mme Adèle Samson, Germaine Charrette, Mme Adrienne Piette, Mme Léonie Leduc, Mme Lucille Ménard (Charette), Mme Florence Lapalme, Mme Germaine Tessier Gravelle, Mme Laurentia Gervais Perrin.